Jean PELISSIER et ***

LES PRINCIPAUX ARTISANS

DE LA

Renaissance Nationale Lituanienne



HOMMES ET CHOSES DE LITUANIE

ÉDITÉ
par les soins du
Bureau d'Informations
de Lituanie

EN VENTE
A LA
Librairie Centrale des Nationalités
Rue Caroline

LAUSANNE
1918

PRÉFACE

Les nations renaissent, s'affranchissent du joug de dynasties dominatrices ou de voisins ambitieux. Honneur à qui aura attaché son nom à la grande œuvre qui s'élabore dans le grondement des canons. Honneur surtout à ceux qui auront contribué par leur sang, à ces libérations.

L'humble soldat de France, le Tommy des Iles ou des Dominions, le bersaglier italien, le farmer d'Indiana, accomplissent obscurément de sublimes choses ! Chapeau bas, c'est la Justice, avec eux, qui passe !

Que notre hommage aille à eux, tout d'abord. Si leurs gouvernements ont pu allier parfois à de nobles sentiments des subtilités politiques, eux, les modestes champions de la Renaissance de l'Humanité, n'ont eu qu'un programme, en bien grosses lettres écrit, une Charte accessible aux plus simples d'entre tous ces gens de cœur : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.*

Pour que son règne vienne enfin à cette félicité que promettait jadis le Maître de Nazareth, ils ont accepté délibérément la mission qui leur incombait, comprenant toute sa grandeur. La guerre a pris de l'ampleur non seulement sur les champs de bataille, mais aussi

dans leur esprit. Les poilus de la Somme et de l'Yser savent qu'ils ne défendent plus seulement la France, c'est au droit des peuples qu'ils ont offert magnanimement le rempart de leur poitrine.

Mes amis de Lituanie, c'est à eux, au premier chef, que vous devrez la résurrection de votre chère patrie ! Que cette pensée vous fasse oublier les difficultés auxquelles vous vous heurtez, les errements de diplomates, l'ignorance de gens en place, barrières fragiles dressées devant quelque chose qui rompt tout sur son passage : la Vérité en marche.

Les turpitudes de la politique de chancelleries closes, les intrigues de quelques-uns restés à ne pas comprendre que nous vivons des temps nouveaux, les fautes voulues ou inconscientes de gens trop petits pour la grandeur des problèmes qui se posent aujourd'hui ne sont que vétilles.

Ce sont les peuples qui écrivent présentement leur histoire et leur volonté triomphera. La carte du monde que croient préparer des pygmées sera ce que les peuples voudront qu'elle soit.

Toute une époque s'écroule sur les ruines qu'ont fait les obusiers allemands, une époque nouvelle naîtra des hécatombes, délivrée d'idées moyenâgeuses que faisait conserver la tradition. Les impérialismes sont de ce bagage dont les hommes s'allègent. Ce sont tendances à jamais révolues. Voyez l'Angleterre dont les discours successifs de ses dirigeants marquent, comme autant d'étapes, l'épuration. Voyez l'Italie qui aura trouvé à Caporetto son che-

min de Damas. Les grandes nations, par tâtonnements et par sacrifices, ont découvert la formule de l'avenir. L'Allemagne seule erre encore, trop matérialiste pour suivre la marche ascendante de l'Europe guidée par l'idéal nouveau. Mais le prussianisme sera chose vaincue par le fer et le feu car il a contre lui la haine des peuples majeurs. Il trouvera ses champs catalauniques quelque puisse être la puissance des engins de meurtre à sa disposition.

On ne tue pas une idée avec des mortiers, fussent-ils de 420 millimètres. Et c'est précisément pour cela que la renaissance lituanienne est assurée. Vous êtes aujourd'hui sous la botte allemande, amis lituaniens, vous en serez libérés, comme vous l'avez été de la férule tsariste. Vous vous plaignez d'un impérialisme polonais, inconsciemment soutenu par la diplomatie française, comme les Monténégrins souffrent d'un impérialisme serbe. Mais, outre que la Pologne et la Serbie ne sont pas plus incarnées en quelques hommes de parti que la France chevaleresque est représentée par son administration tatillonne, en vérité, les nationalités conscientes de leur individualité ne pourront plus être asservies. Si par ignorance ou compromission, d'aucuns oubliaient le principe même de l'actuelle croisade : *la libre disposition des nations par elles-mêmes*, croyez que les peuples qui luttent et meurent aujourd'hui pour ce principe se lèveraient contre ceux qui contreviendraient à un pacte signé par leur sang. Oui, il y a des points obscurs laissés volontairement dans l'om-

bre, des petitesses commises à l'insu de l'opinion publique, l'étamine officielle recouvre souvent des choses non exemptes d'impureté et la Raison d'Etat règne encore pendant ces mois de transition qui nous ouvrent l'ère de demain. Je sais tout cela pour entendre bien des doléances et connaître l'ulcération de bien des amis de mon pays rebutés par ses fonctionnaires. Mais, patience, la politique de demain sera abécédaire et faite au grand jour. Au Tribunal de l'Humanité vous comparaîtrez tous, ô mes frères opprimés, méconnus ou déçus, car, je vous le répète, les combinaisons inavouables, les traités secrets, les injustices sont d'un ordre avec lequel nous rompons définitivement de par les baïonnettes de nos soldats.

Quand sonnera l'heure, avec des avocats comme les tiens, avec ta ténacité, avec ton génie propre, ta langue si particulière, avec tes fils si patriotes, ô Lituanie, tu trouveras ta place marquée dans le concert des nations.

Charles Rivet.

AVANT-PROPOS

Ce livre de paix et de concorde est, lui aussi, une victime de la guerre.

Il a été commencé en avril 1917 par M. Jean Pélissier, l'éminent publiciste, spécialiste des questions de nationalités — à l'époque où il y avait mérite à deviner leur grand avenir — qui dut bientôt interrompre la tâche si volontiers assumée de rendre hommage à un pays qui lui est cher à plus d'un titre. Il lui fallait, en effet, se rendre à l'appel d'un autre pays qu'il aime et doit aimer davantage encore, le sien, la France qu'il est allé dignement et utilement représenter en Russie aux côtés de l'honorable M. Noulens.

De sorte que des divers chapitres de cet ouvrage, M. Pélissier a dû se contenter de rédiger les suivants, à savoir :

Le chapitre I, sur Bassanavicius ;

le chapitre II, sur Kudirka ;

le chapitre VIII, sur l'émigration lituanienne aux Etats-Unis (en grande partie) ;

le chapitre IX, sur la vie politique en Lituanie, à l'exception toutefois des pages 137 à 146.

Le reste, après une interruption de longs mois, a été l'œuvre d'un autre grand ami *** de la cause lituanienne qui a utilisé notes, documents et indications réunis par M. Jean Pélissier. Nous remarquons expressément « pendant la guerre ». Il y a là, en effet, une excuse dont lui comme nous tenons à invoquer le bénéfice à l'égard du lecteur, parfois peut-être, désireux de plus de détails.

Mais, tel quel, dans sa sobre armature, l'ouvrage vient à son heure, car la Lituanie déjà reconnue par un groupe de belligérants a l'espoir fondé de l'être par tous au rétablissement de la paix.

On verra ici les origines et l'évolution de cette mémorable renaissance lituanienne dont la guerre mondiale n'a fait qu'enregistrer le dénouement normal et leur exposé simple et sincère constituera la meilleure explication de la foi en l'avenir qui légitimement anime tous les cœurs lituaniens, grâce aux deux amis qui ont prêté leurs plumes éprouvées à cet exposé et par là permis cette réconfortante leçon.

Les circonstances particulières qui ont présidé à la rédaction de cet ouvrage n'ont pas été non plus sans influencer la marche de sa publication. L'impression a dû en être précipitée, laissant finalement des fautes encore trop nombreuses qui ont échappé aux hâtives corrections faites. Aussi prions-nous le lecteur de ne pas omettre de tenir compte de la table d' « errata » à la fin du volume.

L'Éditeur.

INTRODUCTION

Ce travail est un hommage à une « méconnue » d'hier et à son réveil qui s'est manifesté glorieux. Il est consacré à la Lituanie et à sa Renaissance, qu'il a pour but de faire connaître l'une et l'autre — celle-là sous l'aspect de celle-ci — sommairement, à grands traits.

Renaissance qu'a couronnée une Restauration surprenante... pour les seuls non initiés, ainsi qu'on le pourra voir au cours de cette esquisse.

Il est juste de reconnaître que ces profanes sont légion, un peu partout, et nulle part aussi nombreux que chez ceux qui précisément devraient mieux que tous autres connaître choses et gens de Lituanie, à savoir chez ces peuples gréco-latins, la France en particulier, qui n'auraient jamais dû oublier, ou alors plus rapidement, se rappeler, qu'il y a sur les bords de la Baltique une nation proche parente des peuples de l'antiquité auxquels ils doivent eux-mêmes directement leur civilisation et jusqu'à cette dénomination de gréco-latins dont ils sont à juste titre si fiers.

Aussi le lituanisme ne saurait-il tenir en assez haute estime ceux qui, *raræ aves*, l'ont dans ces

milieux honoré de leur souvenir ou de leur culte, l'un menant à l'autre, car on ne peut s'éprendre médiocrement de la Lituanie dès qu'on s'est trouvé en état de lui vouer une dilection avertie et réfléchie. Merci au Voltaire du XIXme siècle, Prosper Mérimée, chercheur aussi avisé que conteur délicat et fin, qui aurait été infidèle à sa vocation s'il n'avait connu, et fort bien connu, le peuple des « daïnos ». Merci au père de la géographie moderne, Elisée Reclus, qui, dans les jugements favorables qu'il a, à maintes reprises[1], portés sur le lituanisme, a pu, sans effort aucun, allier justesse et bienveillance, tant le sujet — cette Lituanie — sainement belle comme une statue antique — y invitait. Merci à ces maîtres de l'histoire impartiale et minutieuse, sans cesser d'être vivante et claire, qui ont nom Lavisse, Rambaud, Seignobos et à leur pleïade, qui ont su maintenir à la Lituanie le rang qui lui revient. Merci à l'immortel auteur de *L'Empire des Tsars*, Anatole Leroy-Beaulieu, dont on ne relira jamais assez les belles pages sur la Lituanie. Merci au savant linguiste A. Meillet,

---

[1] « La nation lituanienne est composée d'hommes très intelligents, pleins d'imagination et de poésie. » « De toutes les langues d'Europe, le lituanien, qui manque d'augmentatifs, est celle qui possède le plus de diminutifs affectueux et câlins ; elle en a plus que l'espagnol ou l'italien ; elle en possède plus que le russe même et peut les multiplier presque à l'infini en les appliquant aux verbes et aux adverbes aussi bien qu'aux adjectifs et aux noms. » « Si la valeur d'une nation, dans l'ensemble de l'humanité, devait se mesurer à la beauté de sa langue, les Lituaniens seraient au premier rang parmi les habitants de l'Europe. »

qui a su entretenir au profit de la langue lituanienne les grandes traditions d'érudition limpide de règle dans la docte fondation du grand roi de la Renaissance française.

Et puis, hélas ! dans ces milieux, pour l'avant-guerre tout au moins, nos motifs de gratitude sont épuisés, à la différence de ce que présentent d'autres pays, l'Allemagne notamment, qui, détentrice, il est vrai, dans la province de Prusse orientale, d'un fragment du lituanisme, lui voua, depuis le Hohenzollern, grand-maître et sécularisateur de l'Ordre Teutonique, jusqu'à nos jours, en passant par le plus illustre de ses philosophes, Kant, d'ailleurs enfant de la Lituanie prussienne[1], une attention et une bienveillance dépassant l'importance de son emprise comme l'intérêt de sa politique. Ailleurs que chez elle pour le grand public, surtout chez les Latins, la Lituanie n'était même pas cette *terra incognita* dont le nom s'étale par paresseuse habitude et par remplissage, sans les utiles précisions complémentaires, sur la carte de quelque région demeurée mystérieuse. Comme telle elle n'existe pas, confondue

---

[1] Dans sa Préface à la *Grammaire lituanienne* de Milke, Kant qualifie les Lituaniens « d'hommes loyaux, forts du sentiment de leur dignité personnelle », avant l'empereur d'Allemagne qui, cent dix-sept ans plus tard, devait leur trouver de la « grandezza » espagnole. Pour en rester à Kant, on en vient à pressentir à la lecture d'un pareil passage où le philosophe de Königsberg a pu puiser sa théorie de l' « impératif catégorique ». Ce n'était pas pour lui une pure construction de l'esprit, mais l'expression de la réalité vécue dans le solide milieu lituanien.

qu'elle est par les moins ignorants avec la Pologne, comme l'Amérique l'était avec la Chine avant la découverte du navigateur gênois. Et l'on peut comprendre la surprise, lorsqu'on la voit tout à coup surgir vigoureuse et belle du formidable remou russe dans le cyclone de la guerre mondiale !

C'est à faire connaître la Lituanie et à la faire connaître telle qu'elle est, par l'esquisse de sa Renaissance et des conditions dans lesquelles celle-ci s'est opérée, que s'attache à grands traits, nous tenons à le répéter, le présent ouvrage.

Il présuppose connu l'essentiel de l'histoire lituanienne, histoire étrange et passionnante s'il en est, celle d'un Latium baltique païen, resté tel en plein moyen âge chrétien, même en la façon d'Empire romain qu'il était devenu des abords de la Scandinavie à la mer Noire à travers la légendaire et lointaine Scythie des anciens. Et ce, en infiniment moins de temps que n'en prit son précurseur méditerranéen à s'épanouir.

Il dura moins aussi. Mais c'est que les adversaires de son existence, « ses » « Barbares », si l'on peut dire, étaient de taille, les Mongols et les Teutoniques qui entraînaient dans leurs rangs la fine fleur de la vaillante chevalerie médiévale, ardents à gagner cette noble et valeureuse Lituanie à la cause chrétienne, plus ardents encore à la conquérir à fins d'exploitation terrestre, d'où la résistance, malgré qu'en eût la pieuse nation des bords du Nemunas à se convertir.

Sans doute les Mongols furent contenus, puis refoulés, et les Teutoniques, plus redoutables encore, furent même vaincus, notamment à Tannenberg (1410) en une journée décisive qui, dix siècles plus tôt, avait manqué aux avantages gallo-romains d'Aëtius comme elle manque à sa gloire, mais que cinq siècles après la victoire lituanienne, le maréchal de Hindenburg retrouva en une inspiration d'audace géniale, risquant la manœuvre de Rivoli en va-banque qui, ayant réussi, devait assurer à l'Allemagne, dans le déroulement de ses plus lointaines conséquences, la plus large des revanches sur l'Est qu'on pût imaginer.

Mais il y a cinq siècles, le peuple lituanien n'avait vaincu qu'en s'épuisant et surtout en laissant du champ à un autre adversaire fondamental, allié occasionnel, l'un et l'autre habilement, prudent et prompt à prendre la parole et l'avantage dans les conseils, comme Ulysse, et qui, à peine moins âpre que le Teutonique et sans sa brutalité, sut négocier et tirer parti de cet infini et intime besoin de rattachement à l'Occident chrétien dont ces païens, dans leur éloignement et leur isolement de la Rome religieuse, ne cessaient d'éprouver la cuisante morsure. Au milieu d'interminables et incessants palabres — l'avant-goût des réunions de *liberum veto* — et au prix de la christianisation, ce fut l'union de plus en plus intime, de plus en plus obligatoire avec la Pologne, jusqu'à ce que, à la fin du XVIme siècle à Lublin (1569), l'union réelle, suc-

cédant à l'union personnelle, comme celle-ci avait elle-même pris la place de rapprochements plus fortuits, vint sceller, pour deux siècles, une communauté d'existence qui fut un enfer pour les deux participants avant de leur valoir la plus impitoyable comme la plus abjecte des servitudes. Avant tout, celle dont les gratifia à la fin du XVIIIme siècle le Grand-Russe, oriental et orthodoxe, promu, en un avancement rapide, au rang de « pionnier de culture » chez ces deux peuples occidentaux et catholiques qui avaient mieux à tirer de leur propre fonds individuel — à condition qu'il fût sagement délimité entre eux — que ce qui leur était ainsi imposé en commun du dehors.

Mais même à l'apogée des diplomatiques emprises polonaises, la Lituanie n'avait jamais cessé d'être elle-même et d'exister comme Etat indépendant avec son « signalement » propre et ses prérogatives bien à elle, autrement caractéristiques que ceux de la Hongrie dans son ménage avec l'Autriche. Armée, administration, justice, finances, régime monétaire, douanes, indigénat étaient en Lituanie lituaniens. Bien mieux, les Polonais devaient être munis de passeports pour entrer dans l'Etat ami et allié et, sans autorisation, ils n'y pouvaient posséder de propriété. S'ils profitaient de la Lituanie, c'était surtout en bloc et d'Etat à Etat.

C'était trop et infiniment trop. On ne saurait assez le répéter en présence des tentatives réitérées et désespérées des Polonais de lier de nouveau le sort de la Lituanie à celui de la Pologne. Ce que fut le

genre polonais, nous le demanderons à un... Polonais bien informé et impartial de nous le dire, à une époque où il n'était question ni de règlements des conséquences de la guerre mondiale, ni d'union lituano-polonaise. Voici ce qu'on peut lire en effet dans un ouvrage, émanant, nous le répétons, de la plume d'un Polonais[1] :

« ...Une des causes les plus actives et les plus puissantes de la décadence de cette malheureuse nation, peut être attribuée sans contredit à une absence chez elle de fixité... La conséquence immédiate de cette loi a été la funeste abolition du seul principe qui garantisse la durée d'un empire, l'abolition de l'hérédité de la couronne... Aucune distinction ne se trouvait basée sur un droit immuable, en dehors de l'atteinte des passions humaines, aucun frein, aucune barrière n'arrêtaient les ambitions de tout genre que ce système favorisait dans une nation déjà avide d'honneurs; la facilité d'arriver à tout faisait naître des désirs insatiables, et développait une envie implacable contre ceux qui occupaient des postes éminents, objet de convoitise universelle. L'intrigue et la corruption ouvraient le chemin des honneurs et quelquefois du trône, et c'est également par la corruption qu'on voulait les conserver. La morale publique fortement énervée rendit les hommes peu délicats sur l'emploi des moyens pro-

---

[1] *Notices sur les familles illustres et titrées de la Pologne*. Paris, Bruxelles et Leipzig; 1862. Introduction pp. XXIII et seq.

pres à les faire parvenir ; et les fortunes déjà peu stables en Pologne, ébranlées encore par les prodigieuses dépenses que nécessitait une ambition démesurée, furent les déplorables causes de la vénalité qui s'introduisit bientôt dans toutes les classes, et qui, seule, put subvenir aux prodigalités qu'imposait la soif des honneurs. L'histoire nous a conservé un mémorable et triste exemple de cette corruption : lorsque la reine Bonne[1] irritée contre un évêque qui s'opposait à sa volonté, lui reprochait d'avoir acheté à prix d'argent son évêché et son siège au Sénat, le prélat lui répondait insolemment : « Certes, je les ai achetés, mais c'est qu'ils étaient à vendre ». L'immoralité ne s'arrêta pas là dans ses rapides progrès ; au XVIme siècle, on ne vendait encore que les emplois et les dignités sacrées du sacerdoce. Un siècle plus tard, ce furent les consciences elles-mêmes qui se vendirent au plus offrant. Et si quelque homme, à la vaste intelligence et au cœur vertueux, essayait de sauver à force de talent et de vertu sa patrie en péril, c'est parmi les siens qu'il rencontrait ses ennemis les plus implacables et les plus dangereux, c'est sous les attaques incessantes de l'envie et de la haine de ses compatriotes qu'il succombait enfin, tant la contagion d'un bon exemple paraissait redoutable. Les longs malheurs

---

[1] Bonne Sforza, duchesse de Milan, était la seconde femme de Sigismond Ier. Il avait eu en premier lieu Barbe Zapoloka pour femme.

de Jean Casimir, l'un de nos rois les plus vertueux ; la triste fin du plus glorieux de nos règnes et du plus glorieux de nos rois, de Jean Sobieski ; les persécutions qui s'attachèrent à Stanislas Poniatowski, ce roi auquel on peut dénier le génie nécessaire au commandement, mais non les nobles qualités qui contribuent à la paix, et au bonheur des nations ; enfin, les inutiles efforts de notre héros populaire, du grand Kosciuszko, ne pouvant désarmer par sa valeur et son amour de la patrie, l'envie et la haine des siens, tandis qu'il arrachait l'hommage de leur admiration aux ennemis mêmes de son pays, sont les preuves incontestables des progrès délétères de la corruption en Pologne ».

Il serait étrange, et c'eût été à désespérer de la Lituanie, qu'elle n'eût pas cherché à se dégager d'une association ainsi menée et donnant de tels résultats ; aussi les tentatives d'indépendance lituanienne ne manquèrent-elles pas et, phénomène caractéristique, jusque dans les rangs de cette noblesse cependant grande bénéficiaire des rapports avec la Pologne et qui semblait devoir plus particulièrement profiter des abus qui pouvaient en découler, mais c'est que dans ses rangs, nombreux étaient ceux qui se sentaient lituaniens avant tout, *Amicus Plato, magis amica veritas.*

Au XVIIme siècle, ce furent Janus Radziwill et ses amis qui, dénonçant le pacte d'Union, cherchèrent à nouer avec la Suède alors puissante, pour sauver le pays en le faisant entrer dans le grand ordre de

choses qui tenait les deux rives de la Baltique. Tout au début du XVIIIme (24 novembre 1700), autre effort du prince Sapieha, le grand patriote lituanien, et de ses partisans, le prince Michel Koributt Wisniowiecki, généralissime des armées lituaniennes, du prince Grégoire Oginski, général des troupes de Samogitie, du prince Michel Oginski, ministre des Finances du Grand-Duché de Lituanie, de Jean Pac de l'illustre famille qui a tant fait pour le développement des arts en Lituanie et qui en a été les Médicis, du prince Charles Radziwill, chancelier du Grand-Duché de Lituanie, etc., etc.

Effort de lituanisme ardent faisant résolument litière des avantages personnels les plus solidement garantis et les plus solennellement proclamés. Semblables à ces aristocrates français qui, dans une nuit mémorable, devaient, quatre-vingt-neuf ans plus tard, pour mieux assurer l'unité et la concorde française, faire abandon de leurs privilèges et prérogatives, Sapieha et ses partisans, en vue de restaurer en Lituanie le gouvernement national des temps d'avant la première union, celle remontant à Jagaïla, signèrent un acte par lequel ils renonçaient à tous les droits particuliers et spéciaux que la Pologne leur avait accordés. Nouvelle affirmation d'indépendance lituanienne vis-à-vis de la Pologne, sous Kosciuszko, au sein de l'insurrection dirigée par ce dernier contre les oppresseurs communs. Puis, la Lituanie réduite et la tranquillité apparente revenue, démarches du prince Michel-Cleophas Oginski et

d'autres nobles lituaniens auprès d'Alexandre Ier de Russie, en vue de reconstituer le grand-duché de Lituanie et ce très largement, puisque l'Ukraine devait y être comprise sous la régence de sa sœur, la Grande-Duchesse Catherine. Il y eut même projet de constitution, élaboré par une commission de neuf membres que l'Empereur avait désignés. Mais les événements, sous l'influence de la politique générale, prirent un cours qui ne permit pas à la Lituanie de recouvrer dès alors son indépendance politique et la Grande-Duchesse, marquée pour des destinées souveraines, devint reine de Wurtemberg, après avoir failli devenir successivement impératrice des Français comme épouse de Napoléon Ier, et les Bourbons revenus, Duchesse de Berry.

De ces diverses intentions non réalisées, il n'en reste pas moins — et cela est absolument remarquable — qu'Alexandre jugeait la Lituanie digne d'avoir pour souveraine celle qu'il avait pensé voir monter sur le trône de son rival d'Occident.

L'esprit national lituanien ne se tient pas pour battu. A la première occasion favorable il se manifeste. Si la Lituanie prend part à l'insurrection polonaise de 1831, c'est avec un gouvernement distinct, institué à Vilnus, et présidé par un bon Lituanien, le comte Tadée Tyszkiewicz. Enfin, en 1863, lors du dernier grand soulèvement des Allogènes russes de l'ouest, le dictateur lituanien de Vilnus déclare nettement que la Lituanie luttera avec la Pologne, sa voisine, mais pour sa propre indépendance à elle.

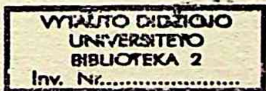
« On ne peut pas, disait-il, remettre la destinée de la Lituanie aux mains de la marraine de Varsovie ». On le voit, la tradition est aussi vigoureuse qu'ininterrompue.

Le joug russe fut pesant, mais il n'écrasa pas la Lituanie. On n'anéantit pas pareille vitalité, d'autant plus que le vaillant peuple des bords du Nemunas veillait aux interruptions de prescription de son entité ethnique et politique. Cela, par ses révoltes de 1830, 1863 et 1905, les premières en concours avec le Polonais, son compagnon de chaîne, la dernière pour son propre compte et où le mouvement, grâce à de merveilleux organisateurs, fut si profond et si large qu'il pensa réussir avec la simple et irrésistible «effectivité» de l'avalanche, tant les chauds rayons du soleil de la Renaissance du pays avaient pénétré toutes molécules de la masse lituanienne, en un prodige d'activité morale et matérielle qui s'était joué de la terrible prohibition d'un Mouraview (1864) et avait maintenu, malgré les circonstances les plus contraires au début, surtout grâce à un prélat, le vénérable Mgr Valanĉius, les traditions de pensée autonome remontant jusqu'au grand Daukantas au lendemain même de la perte de l'indépendance.

Entre temps, un événement capital de la vie intérieure russe dont la Lituanie, en tant que province de l'Empire des tsars, profitait, contribuait largement pour sa part à la préparation de la Renaissance lituanienne intégrale, à savoir l'abolition du servage.

Cette abolition libéra la classe la plus nombreuse, restée la plus nationale en même temps que la plus saine, car indemne des vices et des défauts qui avaient contaminé les classes supérieures, en majorité polonisées, et ce, par habitude, par intérêt ou plus simplement par snobisme. Et comme dans certaines parties de la Lituanie ces classes nouvelles libérées possédaient des tenures d'étendue importante devenues propriétés libres, elles eurent immédiatement le moyen de faire donner à leurs fils l'éducation d'hommes libres de nature à créer dans leurs rangs une classe intellectuelle nouvelle, susceptible elle-même de supplanter la noblesse en partie nationalement défaillante et de prendre la direction de la pensée comme des aspirations politiques lituaniennes. La moisson promettait d'être promptement riche lorsque, nouveau coup du sort, dans la vie de la Lituanie moderne, prématurément, sous ce rapport, pour le pays, éclata le soulèvement de 1863 et survint avec lui, comme contre-coup, la prohibition Mouraview à laquelle nous avons déjà fait allusion.

Le coup fut d'autant plus rude pour la Lituanie que bien loin de la russifier, comme telle était l'intention de son auteur, il contribua à la poloniser. Car la Lituanie orientale, dans l'impossibilité presque absolue où elle se trouvait de profiter de la littérature lituanienne de contrebande imprimée en Lituanie prussienne, se vit forcée d'avoir recours à la littérature polonaise, plutôt que de faire appel à la littérature du Russe, l'oppresseur du moment. De



deux maux présents, on choisissait celui qu'on estimait le moindre. Cet état de choses dura jusqu'à l'abolition de l'oukase Mouraview en 1905, époque où l'on vit en Lituanie une véritable efflorescence de publicistique sous ses formes et ses aspects les plus variés.

Non moins importante que l'abolition du servage elle-même fut l'émigration qu'elle rendit possible et dont les événements politiques, comme la lamentable situation économique de la Lituanie, du fait de l'oppression russe, firent une nécessité pour un nombre croissant de Lituaniens. Tant et si bien qu'au XX[me] siècle, les Etats-Unis d'Amérique purent compter une colonie lituanienne de plus d'un million d'individus. Colonie de loyalistes envers la nouvelle mère-patrie, mais qui n'a pas oublié l'ancienne, pour laquelle rien ne lui a coûté, ni temps, ni hommes, ni argent et où les Lituaniens d'Europe allaient développer leur lituanisme au soleil vivifiant de la liberté. Aussi, avec tous ces facteurs et sous l'impulsion du troisième soulèvement lituanien, la décade qui va de 1905 à la guerre mondiale vit-elle s'accomplir dans les profondeurs comme à la surface du peuple lituanien un travail prodigieux d'organisation et de libération dans tous les domaines. Fondation de la Société lituanienne des Sciences, pour grouper les savants lituaniens ; création de la Société des Beaux-Arts, qui compte parmi ses membres des artistes de réputation mondiale ; édition de centaines

de milliers de livres, tandis qu'une cinquantaine de revues et de journaux voyaient le jour; constitution d'associations telles que la « Saulé » (avec ses soixante-huit filiales, ses centaines d'écoles primaires, de bibliothèques populaires et de salles de lecture, son Ecole normale supérieure, son Ecole de commerce et ses trois écoles moyennes), la « Ziburys » (avec ses cinquante-sept filiales dans le seul gouvernement de Souvalkai, son collège de jeunes filles à Mariampolis), la « Rytas » (avec son activité intense dans les gouvernements de Vilnus et de Gardinas), la Saint-Casimir, éditeuse d'innombrables publications populaires, livres et journaux, l' « Ukininku Bendrove », la « Zagré », l' « Ukio rate liai » puissantes coopératives agricoles saisissant la vie rurale sous toutes ses formes et s'efforçant de lui assurer la prospérité à laquelle elle peut prétendre, surtout dans un Etat agricole, la « Vilija », premier essai de grande industrie en terre lituanienne, sans parler de la création de centaines de coopératives locales, de sociétés de crédit mutuel, d'associations professionnelles... autant de preuves éloquentes du renouveau qui partout s'opérait !

Tous les domaines n'avaient pas tardé à être gagnés — ici un peu plus tôt, là un peu plus tard — et, bientôt, ils se trouvaient l'être tous — de celui des lettres et des arts à celui de la politique en passant par celui de l'économique — intensivement et ce, sans acception ni de classes ni

de personnes. Les lignes qui suivent le démontreront surabondamment. C'était l'union de tous pour tous, pour la Lituanie intégrale, témoignant d'une maturité politique qui, depuis jusqu'à l'heure actuelle, sous l'influence de l'expérience de la guerre mondiale, n'a fait qu'augmenter, égalant celle des peuples les plus anciennement et les plus honorablement indépendants, en laissant loin, bien loin derrière elle, l'exemple que pouvait offrir au siècle passé, maint Etat balkanique émancipé de la veille. Si le moins qu'il représentait valait alors à ce dernier la reconstitution politique, combien *a fortiori*, la Lituanie y peut-elle prétendre et que n'est-on pas en droit d'attendre de sa restauration en Etat qui d'ores et déjà ne le cède pas en importance à la Plus Grande-Bulgarie ?

De quelle vitalité en effet le lituanisme ne fit-il pas preuve pendant la guerre mondiale et ce, hors de Lituanie comme en Lituanie même ?

Au dehors, ce furent les Congrès de Chicago et de New-York prenant des mesures décisives pour la propagande et instituant une organisation propre comme un fonds spécial à cette fin. Ce fut l'institution en Suisse, comme conséquence, du Conseil national lituanien, représentant tous les partis lituaniens et gardien autorisé des intérêts vitaux de la Lituanie, tandis qu'à son ombre, moins visible mais également très actif pour la bonne cause, fonctionnait le Bureau d'information lituanien.

Tant d'efforts, sur lesquels les pages qui suivent donnent mainte précision individuelle, ne furent pas vains. Ils amenèrent peu à peu la reconnaissance officieuse de la Lituanie au dehors, tout d'abord aux Etats-Unis où, en novembre 1916, la journée lituanienne fut organisée par les soins du Président Wilson, puis par le Saint-Siège qui, en mai 1917, ordonna la collecte mondiale lituanienne. Journée et collecte contribuèrent à poser la question de la Lituanie devant l'opinion mondiale et à la dégager des questions voisines, la question russe et la question polonaise, avec lesquelles beaucoup trop — par habitude, par intérêt, par malignité ou plus simplement par ignorance, ces motifs séparés ou réunis — n'étaient que trop enclins à la confondre.

Cependant, parallèlement, la situation de la Lituanie se précisait en Lituanie même et également dans un sens conforme aux aspirations lituaniennes. Il semble bien que tout d'abord l'occupant n'ait pas envisagé cette solution et que, dans la mesure où il ne pensa pas à lui-même, ce ne fut guère aux Lituaniens qu'il songea comme bénéficiaires des temps nouveaux en Lituanie. L'administration allemande sacrifia longtemps en Lituanie au préjugé polonais... pour être finalement convertie à la réalité lituanienne... par cette réalité même. Et alors, elle tira toutes les conséquences de cette constatation dans tous les domaines, celui des associations, celui de l'école, celui de la presse et, les dominant tous, celui

de l'organisation politique. En septembre 1917, se réunissait à Vilnus, pour la deuxième fois depuis plus d'un siècle, la Diète lituanienne, qui marquait le premier pas dans la voie de l'indépendance, en désignant dans son sein le premier organe permanent de la Lituanie restaurée, le Conseil d'Etat ou Taryba, comme on l'a écrit « Préparlement d'une Constituante de ratification, avec pleins pouvoirs, même exécutifs[1] ». Puis, le 11 décembre 1917, la Taryba constituée proclama l'indépendance de la Lituanie vis-à-vis de la Russie. Le 23 mars 1918, le gouvernement allemand restant dans la logique de l'évidence qu'il avait fini par constater, reconnaissait à son tour l'indépendance lituanienne qui, le 4 mai suivant, faisait l'objet d'une manifestation impériale solennelle.

Sans doute, tant que la guerre durera et en présence de l'occupation, il sera difficile de parler d'une indépendance réelle et complète, mais le principe a été proclamé par celui-là même qui, à première vue, avait le plus d'intérêt à ne pas le faire. Il y a là un fait accompli, un droit acquis sur lequel il est moralement comme matériellement impossible de revenir et qui peut bien plutôt être le point de départ d'une évolution nouvelle encore plus large. La dissolution russe ouvre le champ à toutes éven-

---

[1] La reconstitution de l'Etat lituanien, ap. *Pro Lituania* 1917, p. 262.

tualités et à toutes possibilités. Ne trouve-t-on pas jusque dans les journaux pangermanistes des champions d'un rattachement de la Russie-Blanche à la Lituanie? Peut-être les jours de la Grande-Lituanie sont-ils plus proches qu'on ne le croit communément!

Quoiqu'il en soit, le sort trouvera la Lituanie régénérée prête à toutes les fortunes, de même qu'il l'a trouvée préparée à l'indépendance complète pour la dignité de son peuple comme pour le progrès de l'humanité.

I

BASSANAVICIUS

Père de la Renaissance nationale lituanienne

Une grande et noble figure domine l'histoire de la Renaissance lituanienne : c'est celle de Bassanavicius. Ce que Palatzky fut pour les Tchèques, Louis Kossuth pour les Hongrois, Guimera pour les Catalans, Parnell pour les Irlandais, Chevtchenko pour les Ukrainiens, Bassanavicius l'a été pour les Lituaniens, c'est-à-dire l'homme providentiel qui, à l'heure marquée par le Destin, apparaît sur la scène du monde pour donner une voix magnifique aux aspirations de tout un peuple, qui, s'éveillant du sommeil léthargique, réclame son droit à la vie, sa place au soleil, et lui montrer le chemin qu'il doit suivre pour arriver à la Terre Promise de l'Indépendance. Bassanavicius, c'est le porte-drapeau, c'est le prophète, c'est le symbole de la Renaissance lituanienne.

Encore enfant il avait déjà l'orgueil de sa race. Si pauvre, si avilie, si méprisée qu'elle fût, il se sentait fier de la noblesse de ses origines, des fastes de son passé si riche de gloire. Et à mesure qu'il apprenait à le mieux connaître, grandissait en lui une confiance illimitée dans la vitalité de ce peuple, que l'on croyait rayé à jamais de la carte du monde, une foi inébranlable dans la grandeur et la beauté du rôle civilisateur qu'il serait encore un jour appelé à jouer parmi les na-

tions de la vieille Europe. Sans doute, ce puissant mouvement de résurrection nationale, qui avait sa source dans l'âme même du peuple, il ne le créa pas ; mais une vocation irrésistible le poussa de bonne heure à l'encourager, à le diriger, à en être le porte-étendard. Aussi depuis son adolescence, nous donne-t-il le merveilleux exemple d'une vie tout entière consacrée à la défense de la cause nationale. Sa noble existence, qui s'est déroulée un peu solitaire comme celle de tous les hommes marqués pour accomplir de grandes choses, a fait de lui un objet de vénération pour ses concitoyens. Le jour où la Lituanie redeviendra maîtresse de ses destinées et sera constituée en Etat indépendant, la modeste maison que M. Bassanavicius habite à Vilnus deviendra un lieu de pèlerinage pour la jeunesse lituanienne, comme celle d'un autre Washington ou d'un autre Franklin. S'il n'avait pas existé, on ne peut pas affirmer que le réveil national lituanien ne se serait pas produit et que le peuple lituanien ne réclamerait pas son droit à la liberté avec la même énergie ; mais il manquerait à la Renaissance lituanienne je ne sais quoi de grand et de beau qui la rend extrêmement sympathique et lui donne un caractère de rare distinction.



Ses premières impressions d'enfance éveillèrent dans l'âme de Bassanavicius l'amour de la terre et de la patrie lituaniennes. Il naquit en 1851 dans le gouvernement de Souvalkai, à Bartnikai, petite bourgade près de la frontière prussienne, à quinze kilomètres de Virballis. Son père portait le titre de « dominus », comme on le lit dans son acte de naissance. C'était un

petit propriétaire foncier qui vivait dans une large aisance, car il possédait plus de deux cents hectares de terres, chose assez rare dans un pays où, depuis la révolte de 1863, la loi interdisait aux paysans lituaniens d'acheter plus de soixante hectares de terres dans leur propre pays. On retrouve des traces de sa famille dans les registres de la paroisse jusqu'au XVIme siècle. Par sa mère, il était apparenté à l'une des plus vieilles familles nobles de Lituanie, celle des Birštonas, dont le nom est cité par Vigand dans les Chroniques du XIIIme et du XIVme siècles. C'est de sa mère surtout qu'il hérita les brillantes qualités qui le rendent si sympathique : le sérieux, la finesse, la distinction et, dans son aspect physique, je ne sais quoi d'imposant et de noble qui séduit au premier abord.

Une légende très populaire fait de lui le descendant d'un de ces guerriers tartares que Vitautas, grand-duc de Lituanie et protecteur du Khanat de Crimée, amena de ce pays, au nombre de quarante mille, pour constituer sa cavalerie légère, et qu'il ennoblit dans la suite pour les récompenser d'avoir taillé en pièces les chevaliers teutoniques à la bataille de Tannenberg. Dans la région où il est né, se trouve encore un village de Tartares avec un metchet (église tartare musulmane). Et l'on fait dériver le nom de Bassanavicius de « basma », qui était l'insigne tartare des collecteurs d'impôts.

Sa première enfance, il la passa en toute liberté au sein de la nature, dans un pays vallonné, très pittoresque. Sa ville natale est bâtie sur une élévation de terrain entre le plateau des lacs de Masurie et le plateau lituanien, au centre de cette aimable région de lacs, de collines et de forêts qu'on appelle la Suisse litua-

nienne, et elle domine la plaine diluvienne qui s'étend jusqu'au Nemunas, terre fertile, jadis couverte d'une forêt vierge, et parsemée de riches villages, qui respirent l'aisance et la joie de vivre.

De loin en loin, au milieu de cette plaine, s'élèvent sur des collines artificielles de ruines d'anciens châteaux-forts construits pour la défense de la frontière contre l'invasion des chevaliers de l'Ordre teutonique. Ces énormes tumulus, qu'on appelle en Lituanie *Pilékalnis*, sont de véritables curiosités historiques et géographiques : les fouilles y font découvrir des débris d'armes très anciens, et jusqu'à des monnaies romaines et phéniciennes. De nombreuses légendes populaires s'y rattachent et c'est en les entendant raconter que la jeune âme de Bassanavicius s'ouvrit à l'amour du pays natal.

Comme il était né presque asphyxié, sa mère, très croyante, le voua à la prêtrise et c'est dans cet esprit qu'il fut élevé. On lui donne à la maison, comme maître, un certain Kardokas qui lui apprit à lire et à écrire en lituanien. A douze ans, il savait monter à cheval et il parcourait les bois et escaladait les collines avec ses camarades, qui s'imaginaient, comme lui, être d'anciens guerriers lituaniens et qui prenaient en joie de petits sauvages à jouer les épisodes des grandes guerres lituaniennes. Le Pilékalnis de l'endroit, d'une très grande beauté, fit sur lui la plus grande impression et ne cessait d'exciter sa curiosité. Sans cesse, il demandait à ses parents et à ses maîtres : « Pourquoi, par qui, comment a-t-il été fait ? » Une légende populaire voulait que ce Pilékalnis fût un endroit sacré construit par des guerriers et où des fées étaient endormies. Ceux

qui profanaient cette terre ne tardaient pas à être punis : ces gens tombaient malades. Les chevaux et les bœufs qui avaient brouté le gazon étaient frappés de mort. Dans l'âme du jeune Bassanavicius ce Pilékalnis éveilla de bonne heure la fascination du mystère de sa race.

A l'âge de douze ans, ses parents l'envoyaient au village de Loukchaï, joliment situé entre un lac et une rivière et où un seigneur lituanien avait ouvert une bonne école dirigée par un certain Vilušis. Il y resta deux ans et y apprit un peu de russe, de polonais, de latin et de religion.

Puis en 1866, il entra au collège de Mariampolis pour y faire ses humanités. Ce célèbre établissement d'instruction secondaire, où étudièrent la plupart des grands hommes de la Renaissance lituanienne, avait été fondé par des moines marianistes qui en firent un instrument de polonisation de la jeunesse intellectuelle de Lituanie, jusqu'au moment où le gouvernement russe le changea en collège d'Etat en 1867. Le jeune Bassanavicius fut admis au collège de Mariampolis à la veille de cette transformation, ce qui lui permit de goûter la douceur des deux régimes et de profiter tour à tour des « bienfaits » des deux civilisations polonaise et russe. Tout d'abord, suivant la coutume, ses maîtres commencèrent par changer son nom lituanien de Bassanavicius dans un nom à consonnance polonaise, celui de Bassanovitch.

En 1866, détail curieux, le directeur du collège de Mariampolis était un Français, un nommé Langry, qui, gagné à la cause polonaise, s'appliquait avec méthode à poloniser les jeunes lituaniens qui fréquentaient son école. Non seulement il se hâtait d'affubler tous les noms lituaniens de ses nouveaux élèves de terminai-

sons en *itch* ou en *ski*, mais encore, il usait de tous les moyens pour tâcher d'inspirer à ces enfants le mépris de leur langue maternelle qu'il les habituait à regarder comme un idiome grossier, inélégant, un patois de paysans qu'un homme cultivé devait avoir honte de parler et même de connaitre. Et si la persuasion ne suffisait pas, il faisait un abondant usage de verges. Bassanavicius n'oublia jamais de sa vie les humiliations que son âme de Lituanien subit au collège polonais de Mariampolis et ces mauvais traitements, loin de le mater et de faire de lui un renégat, ne firent qu'éveiller sa conscience nationale, renforcer en lui la pitié pour son peuple injustement avili, abaissé et méprisé, et éveiller dans son âme généreuse le désir ardent de consacrer sa vie au relèvement intellectuel et moral de ses compatriotes, de ses frères de race.

Heureusement pour lui que le Collège de Mariampolis fut transformé en 1867 en collège d'Etat. La langue d'enseignement polonaise fut remplacée par le russe et au programme furent inscrites deux heures de lituanien. Ce fut là une innovation très importante, car elle sauva peut-être de la polonisation toute la nouvelle génération de Lituaniens, et rendit aussi possible le succès de la Renaissance nationale lituanienne. Dès la deuxième classe, Bassanavicius commença à lire avec enthousiasme des vers lituaniens. Le poème de Donelaitis intitulé *Métaï*, un chef-d'œuvre de la littérature lituanienne du XVIIIe siècle, écrit en hexamètres, qui décrit le pays de Lituanie, les traditions, les coutumes et les usages de ses habitants, fit sur lui une impression profonde. Il fit sa première connaissance avec l'histoire lituanienne dans la chronique de Strykovsky, et il

sentit grandir de jour en jour en lui son patriotisme en lisant les romans historiques de Krachevski et les poésies de Mickievitch et de Sirokomla qui, quoique écrits en polonais, étaient imprégnées de l'esprit patriotique lituanien.

Ses études secondaires terminées, et après avoir été brillamment reçu au baccalauréat avec la médaille d'argent, il déclare à ses parents qu'il ne se sent pas la vocation pour devenir prêtre et il se rend à l'Université de Moscou pour y suivre les cours de la Faculté des Lettres. Au cours de son voyage, il s'arrête à Kaunas et à Vilnus, où il visite avec une émotion sacrée tous les endroits historiques, dont il avait entendu parler avec tant de respect depuis son enfance : les champs de bataille, les cathédrales, les châteaux-forts. C'était son premier voyage. « Depuis lors, dit-il, j'ai beaucoup voyagé en Orient et en Occident, mais jamais aucun nouveau pays ne m'a produit une si forte et si durable impression. » Il vivait dans le passé et en lui s'éveillait le rêve de voir revivre un jour la gloire des ancêtres.

A la Faculté des Lettres de Moscou, il suivit avec assiduité le cours d'histoire de Guérier (Révolution française et moyen âge) et celui de grammaire comparée de Duvernoy. Ces deux professeurs français, dont il garde un souvenir ému, en même temps qu'ils l'initiaient aux méthodes scientifiques modernes, développaient en lui le goût du passé, ainsi que le germe des idées généreuses et l'amour de l'indépendance. Il aimait surtout travailler et méditer sur la destinée de sa race dans le musée de Roumiancev, qui contenait un assez grand nombre d'ouvrages et de manuscrits des plus rares, déménagés de la bibliothèque de Vilnus, lorsque

l'université lituanienne de cette ville eut été supprimée par les Russes après la révolution de 1830 Pendant ses années d'étude, il recueillit des documents pour une grande œuvre historique sur les exploits du grand-duc de Lituanie Keïstutis, véritable chevalier païen, sans peur et sans reproche, dont l'imagination populaire a fait un héros de légende.

Vers cette époque, il se lia d'amitié avec son camarade dévoué Vincas Pietaris, qui devint plus tard un célèbre écrivain de romans historiques. Il entra aussi en relations avec les étudiants bulgares qui, à la veille de la guerre russo-turque (de 1874 à 1877) fréquentaient en nombre l'Université de Moscou et y faisaient pour l'indépendance de leur pays une active propagande. C'est d'eux, surtout, qu'il apprend que la base de la Renaissance nationale est l'histoire. Peu à peu, il se spécialise dans l'étude du folklore et des antiquités lithuaniennes et à partir de 1875, il collabore au journal polonais *Niva*, dans lequel il publie des études sur la mythologie, l'histoire primitive, la chanson populaire des lituaniens.

Après deux ans d'études littéraires, il se fit inscrire à la Faculté de Médecine. Entre temps, il conçut sa première idée d'une propagande active parmi le peuple pour éveiller sa conscience nationale et dans ce but, il créa une société d'étudiants dont il devint le président. A cette époque, la presse lituanienne n'existait pas. Depuis la révolte de 1863, il était interdit de publier aucun écrit lituanien en caractères romains. On ne pouvait éditer ni livres, ni journaux, si ce n'est en caractères cyrilliques, mais cet alphabet ne ne se prête pas à la notation de la langue lituanienne,

et d'ailleurs les paysans, par peur de se damner, ne voulaient rien lire qui fût imprimé en caractères cyrilliques, qu'ils considéraient comme une écriture hérétique. Toute propagande nationale en Lituanie devait donc être une propagande personnelle et orale. Pendant ses vacances, Bassanavicius visitait les intellectuels du pays plus ou moins polonisés et tâchait d'éveiller en eux la fierté de leur race et de créer ainsi un noyau de missionnaires de l'idée lituanienne, dont l'activité serait le point de départ de la Renaissance nationale. Dans ce travail d'excitateur des énergies et d'éveilleur des consciences, il fut admirablement secondé par tous ses camarades, qui se donnèrent à cet apostolat avec tout l'enthousiasme et toute la fougue de la jeunesse. Mais un meilleur collaborateur fut son ami Krautchunas, qui professait une fois par semaine le lituanien au collège de Mariampolis. Bassanavicius assistait souvent à sa classe et commentait avec chaleur les plus beaux poèmes lituaniens. Il éveillait ainsi chez ses jeunes compatriotes l'amour de ce pauvre idiome méconnu et méprisé, dont il leur révélait les beautés et l'antiquité vénérables. Quelle impression cet ardent patriote faisait sur ces jeunes âmes avides d'idéal et qui s'ouvraient à la vie, l'un de ces élèves du collège de Mariampolis, qui plus tard devait devenir le plus grand poète national lituanien, Kudirka, nous le raconte dans ses mémoires.

Bien que déjà polonisé, le jeune Kudirka, au souffle de cette persuasive éloquence, sentit s'éveiller en lui comme une nouvelle âme ; il fut frappé comme par un coup de foudre ; un éclair lui montre sa vraie voie ; la couche de polonisme qui recouvrait son esprit fondit

comme la neige au soleil, et il jura de consacrer sa vie à défendre la cause de la Renaissance nationale.

En 1879, après avoir terminé ses études à la Faculté de Médecine et obtenu le titre de docteur, Bassanavicius ne trouvant aucune situation dans son pays, fut forcé de partir à l'étranger. Il accepta l'invitation de se rendre en Bulgarie que lui fit un ami, le Dr Mollov, président du Conseil médical du Ministère de l'intérieur, à Sofia. Il arriva en Bulgarie au mois de février 1879 et, à part quelques assez longues interruptions, il devait y rester près de vingt-cinq ans. Il fut d'abord charmé par la beauté du pays et la douceur du climat. Douceur très relative d'ailleurs, car le Danube était encore gelé ; mais la nature commençait à s'éveiller au souffle du printemps. Ce qui le frappa, fut de retrouver dans la langue bulgare et dans la langue roumaine des expressions de la langue lituanienne, pour ne citer qu'un exemple typique, le mot *doïna* qui signifie « chanson populaire » est le même dans les trois langues. Il en conclut que les Lituaniens avaient autrefois habité la Thrace, d'où ils durent être refoulés vers le nord par l'invasion slave et il se promit de faire de ce point d'histoire l'objet de sérieuses études.

Pendant quelques temps, il habita Lom-Palanka, petite ville de la Bulgarie où il avait été nommé médecin, chef de l'hôpital. Très passionné pour son art, il publia diverses études de médecine dans des journaux bulgares. Mais, n'oubliant pas non plus ses préoccupations nationales, il entra en relations avec les professeurs Kurchaïtis de l'Université de Königsberg, Jacobi et Einar de Tilsit, grands spécialistes des questions lituaniennes, avec lesquels il échangea une corres-

pondance scientifique très suivie sur les problèmes de linguistique et d'histoire. En même temps, il publia des articles dans les journaux lituaniens de Tilsit.

Un de ses articles concernant les Chevaliers teutoniques qui furent presque anéantis par les Lituaniens à la bataille de Tannenberg (1410), n'ayant pas été imprimé, il prit la résolution de créer, dès que les moyens financiers seraient à sa disposition, un journal qu'il introduirait en Russie en contrebande et grâce auquel il pourrait faire une grande agitation nationale. En 1882, il renonce à sa situation de Lom-Palanka et pendant près de deux ans, il fait des recherches approfondies dans les bibliothèques de Vienne, Prague et Berlin. A Prague notamment, il s'initie au mouvement national tchèque, dont il étudie le côté historique, littéraire, économique et social, Dans cette même ville, en 1883, il persuade deux patriotes lituaniens, Viŝtelis et Mikŝas, de fonder avec lui une revue lituanienne à Ragaine et plus tard à Tilsit dans la Prusse Orientale. La création de cet important organe de propagande, qui portait le nom symbolique de *Auŝra* (L'Aurore), fut pour la Renaissance lituanienne un événement d'une importance capitale. Parmi tous les services que Bassanavicius a rendus à la cause de son pays, c'est son plus beau titre de gloire. La date du 1er mars 1883, à laquelle parut le premier numéro du journal *Auŝra* est considérée par les patriotes lituaniens comme l'événement le plus important de leur Renaissance nationale.

C'était une petite revue d'un format in-octavo qui paraissait à peine une fois par mois et à un très petit nombre d'exemplaires. Pourtant, cette revue, importée clandestinement en Russie, eut une influence énorme :

on se la passait de main en main et on la lisait avidement, au risque d'être mis en prison ou même d'être exilé en Sibérie. Au bout de quelques mois, elle devint légendaire : elle fut un objet de chasse pour les gendarmes russes, qui touchaient une forte prime pour chaque exemplaire saisi et chaque lecteur arrêté, et d'autre part, elle provoqua la fureur des Polonais qui regardaient cette manifestation de l'esprit national lituanien comme un sérieux obstacle à la polonisation de la Lituanie, considérée par eux comme une province de la Pologne. *Le Courrier de Posnanie*, important organe polonais, alla jusqu'à prétendre que la Revue *Aušra* avait été fondée avec des roubles russes pour encourager le séparatisme lituanien et affaiblir l'influence polonaise en Lituanie.

A Petrograd on se montra surtout très inquiet de l'apparition de cette Revue parce qu'on l'interpréta comme une intrigue de Bismarck, désireux de créer une sorte d'irrédentisme à la porte de la Russie pour affaiblir sa puissance militaire. Et à mesure que s'affirma son succès, le gouvernement impérial envoya des prescriptions de plus en plus sévères au gouverneur des Provinces de l'Ouest — c'était le nom officiel de la Lituanie dont on avait voulu rayer jusqu'au souvenir de la carte — pour empêcher l'entrée de cette Revue en Russie et punir les contrebandiers et les lecteurs avec une sévérité exemplaire.

Mais les Allemands, eux aussi, prirent ombrage de cette publication, car ils craignaient qu'elle n'encourageât le particularisme national des Lituaniens de la Prusse Orientale qui étaient encore au nombre d'un demi-million à cette époque. Après un an de séjour à

Tilsitt, le Dr Bassanavicius fut tellement tracassé par les autorités allemandes qu'il fut forcé de quitter le pays et de céder la direction de *Aušra* à l'un des membres les plus actifs de la Société des patriotes lituaniens qu'il avait connu à Moscou, le Dr Šliupas. La Revue *Aušra* vécut encore deux ans : la collection complète de ses trois années forme une curiosité bibliographique des plus rares.

En 1884, Bassanavicius retourne en Bulgarie. En 1885, il prend part, comme médecin, à la guerre contre la Serbie et assiste à la fameuse bataille de Slivinitza. Tout en continuant ses études sur le passé de la Lituanie et ses articles de propagande nationale, il s'occupe de politique intérieure bulgare et il s'applique à défendre la cause de l'indépendance de son pays d'adoption dans les journaux russes. Il devient l'ami personnel et le partisan de Stambouloff, le chef acharné du parti russophobe, et il vit en excellents termes avec le roi Ferdinand. A plusieurs reprises, il joue le rôle de conciliateur entre ce souverain entêté et son ministre irascible, et il s'applique, non sans succès, à apaiser les colères de Stambouloff et à lui prêcher la modération. Lors de l'attentat qui coûta la vie à Stambouloff, Bassanavicius fut lui-même blessé de deux balles qui entraient, l'une dans le dos, et l'autre dans l'épaule. On le transporte à Vienne, où il subit une opération. Bientôt revenu à la santé, il ne tarde pas à reprendre ses études.

Sa revue *Aušra* avait cessé de paraître ; mais à sa place il s'en était créé un certain nombre d'autres, imprimées elles aussi à Tilsitt. Les principales étaient : *Varpas*, fondée par le poète Kudirka, cet élève du

Collège de Mariampolis sur lequel Bassanavicius avait eu une si grande influence, *Apšvieta* (L'Instruction) et *Tevynes Sargas* (Le Gardien de la Patrie). De retour en Bulgarie, Bassanavicius collabora à toutes ces revues, où il exposa notamment ce qu'il avait appris à Prague sur les conditions de la Renaissance nationale tchèque et les enseignements qu'il fallait en tirer pour la Renaissance nationale lituanienne.

Bien qu'éloigné de sa patrie, Bassanavicius n'en continua pas moins, avec l'assiduité et la patience d'un bénédictin, ses études scientifiques sur le lointain passé et le développement historique de sa race. L'obscur problème des origines du peuple lituanien le passionnait tout particulièrement, et chercher à l'éclaircir était sa préoccupation incessante. Par le folklore, les chansons, les contes, les mythes populaires, il croyait pouvoir retrouver la trace et l'influence des peuples avec lesquels les Lituaniens, dans leurs migrations séculaires, avaient été en contact. En cela, il était l'élève de Herder et il s'apparente au romantisme allemand.

Il demanda à ses nombreux correspondants de recueillir dans toute la Lituanie, sur la bouche du peuple, les traces d'un passé vénérable. Toute une légion d'étudiants, de prêtres, d'instituteurs, de patriotes de toutes les classes sociales s'adonnèrent passionnément à cette tâche. C'est ainsi que Bassanavicius put recueillir six gros volumes de folklore, qui furent édités en Amérique et à Tilsitt, par la « Société des Patriotes lituaniens ».

Au cours de ses études, il fut frappé de deux choses : Tout d'abord, dans les chansons, les contes et les mythes

populaires lituaniens, on rencontre assez souvent des noms de certaines localités, de certaines montagnes ou de certains fleuves de la péninsule balkanique, par exemple le mot « Dunoïus » qui n'est autre que le Danube. D'autre part, comme nous l'avons déjà signalé, Bassanavicius constata la présence de mots lituaniens comme « doïna » (chanson populaire) dans les langues bulgares et roumaines. Il remarque qu'en Moldavie surtout, plusieurs noms de montagnes et de rivières ont des consonnances lituaniennes et que le vieux nom de Thrace n'est autre chose que le mot lituanien « trakaï » qui signifie plaine. Il en conclut que les Thraces et les Daces étaient une branche de la nation lituanienne : celle-ci, selon lui, a dû venir des Indes par l'Asie Mineure dans la Péninsule balkanique. Au moment de la troisième grande migration, la plus grande partie du peuple lituanien fut repoussée vers le nord jusqu'à la mer Baltique ; une autre partie fut entrainée vers l'ouest par les Goths ; cette dernière branche du peuple lituanien est connue sous le nom de Hérules (qui signifie les habitants des forêts) et qui aboutit avec Odoacre en Italie, où elle fonda l'exarchat de Ravenne.

Ces théories et ces hypothèses ingénieuses pour essayer de dissiper le mystère qui entoure l'histoire primitive du peuple lituanien, Bassanavicius les développa longuement dans un grand nombre d'articles de revues, de brochures et de manuscrits encore inédits, qui font également honneur à ses brillantes qualités de savant et à son âme de patriote.

Au moment de la Révolution de 1905, les conditions d'existence ayant changé en Lituanie et le tsar ayant

révoqué l'ukase, qui depuis 1863 interdisait les publications en langue lituanienne, Bassanavicius rentra dans son pays natal. Il sentait se préparer de graves événements et il voulait se trouver à son poste de combat pour prendre sa part de responsabilité dans les graves décisions que le peuple lituanien, pour briser les chaînes de l'esclavage, était à la veille de prendre.

Une désillusion l'attendait en Lituanie : le peuple des campagnes, qui ne s'occupe pas de science, l'ignorait. Et la jeunesse socialiste du pays l'accueillit très froidement, car elle ne lui trouvait peut-être pas le tempérament assez révolutionnaire. Peut-être aussi que beaucoup de ceux qui admiraient son talent et les services qu'il avait rendus à la cause nationale, lui en voulaient obscurément au fond de leur âme d'avoir pratiqué l'absentéisme et d'avoir vécu près de vingt-cinq ans loin de la terre natale. Quand on aspire à mener les foules, on ne s'isole pas et on ne s'éloigne pas un quart de siècle de son pays impunément. La froideur et l'indifférence que les Lituaniens manifestaient à Bassanavicius étaient injustes et le blessèrent profondément. Il se sentait dépaysé ; il se croyait incompris ; il songeait même à reprendre le chemin de l'exil et à retourner en Bulgarie, où il avait ses habitudes et son petit cercle d'amis. Il se trouvait dans ce fâcheux état d'âme, lorsqu'un de ses jeunes admirateurs, M. Joseph Gabrys, ayant appris sa présence dans une villa des environs de Kaunas, constitua une délégation de la jeunesse nationaliste lituanienne pour aller saluer le héros national. Après lui avoir rendu hommage, M. J. Gabrys lui démontra qu'il avait tort de se croire dédaigné et incompris, puisque son exemple avait embrasé

de la flamme patriotique et de la soif du sacrifice à la cause nationale, toute une génération nouvelle, que son devoir était de rester en Lituanie pour soutenir le mouvement national qu'il avait créé, et qu'en abandonnant le pays, dans une heure aussi critique, il accomplirait un véritable acte de désertion, il ternirait tout son passé et il jouerait sa gloire. Bassanavicius, ému jusqu'aux larmes d'avoir enfin trouvé un disciple selon son cœur, l'embrassa en disant : « Je reste et je fais venir ma bibliothèque ».

Il se fixa à Vilnus et se mit aussitôt au travail pour rassembler toutes les jeunes forces qui brûlaient de se dépenser pour la cause nationale. En automne 1905 éclata la grande grève qui fut le point de départ de la Révolution russe ; Bassanavicius, le vieux héros national, comprend l'importance du moment politique et lance un appel à la nation lituanienne, l'invitant à choisir des délégués qui se réuniraient en Assemblée nationale à Vilnus. L'appel fut lancé en octobre et la convocation était pour le 4 décembre. L'accueil que lui fit tout le peuple fut des plus enthousiastes. Au jour fixé des délégués de toutes les classes sociales : noblesse, clergé, intellectuels, paysans, ouvriers, étaient présents. Ils étaient venus des coins les plus reculés du pays, et de tous les territoires. On vit la race lituanienne aussi bien de Gardinas, de Minsk et Witebsk, que de Tilsitt et de Memel, en Prusse orientale. Leur nombre dépassait deux mille. Parmi eux, certains Lituaniens russifiés et polonisés de Gardinas et de Minsk s'excusaient, les larmes aux yeux, de ne pas pouvoir s'exprimer dans la langue de leurs ancêtres et demandaient de ne pas être séparés de leur mère-patrie.

Malgré les efforts des socialistes, qui voulaient imposer leur candidat, la majorité de l'assemblée élut Bassanavicius comme président et elle choisit comme vice-président un représentant de chaque parti : Kaïris, socialiste, Smetona, progressiste, Bučis, membre du clergé. Enfin, le secrétaire général de l'assemblée fut M. J. Gabrys, le président de l'Union des paysans.

Cette assemblée, dont nous analyserons plus loin les travaux en détail (pages suivantes), joue un rôle capital dans la révolution lituanienne. C'est elle qui, dans tout le pays, destitua les autorités russes et institua un gouvernement provisoire. Après l'échec de cette tentative révolutionnaire, Bassanavicius ne fut pas inquiété : la police russe était si mal informée qu'elle ignorait qu'il avait été le promoteur et le président de l'Assemblée nationale lithuanienne. Voyant que sous le nouveau régime de Terreur blanche que l'autocratie russe faisait peser sur le pays, il lui était impossible de continuer son travail politique, Bassanavicius consacra dès lors entièrement son activité à des travaux scientifiques. Avec juste raison, il pensait que relever le niveau moral et intellectuel du peuple lituanien et le rendre de plus en plus digne de l'indépendance, c'était encore le meilleur moyen de travailler à sa libération nationale.

Dans ce but, il créa la *Société des savants lituaniens* qui édita une revue scientifique : *Tauta* (La Nation). Il fonda un musée à Vilnus et à Kaunas et une bibliothèque à Vilnus. Chaque année cette académie tient une assemblée générale à laquelle assistent tous les grands intellectuels du pays. Elle a des membres d'honneur parmi des savants étrangers : Fortunatoff

membre de l'Académie russe de Petrograd, Alexandroff, professeur à l'Université de Kazan, Benediksen, professeur à l'Université de Copenhague, Betzenberger, titulaire de la chaire de langue lituanienne à l'Université de Königsberg, etc. Afin de recueillir les fonds nécessaires pour développer cette société, qu'il n'a cessé de présider depuis sa fondation, Bassanavicius fit en 1913, en compagnie du député Itchas, une tournée de conférences dans les colonies lituaniennes d'Amérique dont il voulait renforcer l'esprit national. Au cours de ce voyage triomphal, il recueillit 200,000 francs qu'il affecta à la construction du théâtre et du musée national de Vilnus.

Cette tournée de propagande le fatigua tellement et ébranla à tel point sa santé, qu'à son retour en Lituanie il tomba gravement malade et resta même paralysé pendant quelques mois. Il était à peine rétabli et il reprenait avec ardeur le cours de ses recherches scientifiques, lorsqu'éclata la guerre mondiale. En 1915, malgré l'occupation allemande, il resta en Lituanie pour garder les trésors nationaux du musée et de la bibliothèque de Vilnus, qu'il avait si péniblement amassés depuis la révolution de 1905 et les sauver du pillage. Les Allemands ayant dissout en Lituanie toutes les associations culturelles et interdit la publication de tous les journaux et revues en langue lituanienne, Bassanavicius se trouva dans l'impossibilité de continuer ses travaux habituels ; mais sa présence en Lituanie fut un grand réconfort pour la nation qui souffrait cruellement de l'oppression allemande.

Si la Lituanie devient un jour autonome et si, comme les autres nationalités de l'ancien empire russe,

elle adopte une constitution républicaine, nul ne semble plus désigné pour être le premier président du nouvel état que Bassanavicius, l'ardent patriote qui incarne si bien les qualités de sérieux et d'énergie de sa race, le héros national que tout un peuple considère comme le symbole et le père de la Renaissance lituanienne.

II

LE Dr V. KUDIRKA

A la base de toute grande Renaissance nationale, on trouve à la fois l'histoire et la poésie. L'histoire révèle aux peuples opprimés la noblesse de leurs origines et, par l'image des hauts faits qu'ils accomplirent dans le passé, elle leur inspire la honte de leur abjection actuelle et l'ardent désir d'y échapper. La poésie leur rend les ailes de l'espérance ; elle excite les cœurs ; elle éveille les rêveries ; elle provoque les sacrifices ; elle peint avec des paroles de flamme les charmes d'un brillant avenir. Toute Renaissance régionale qui n'a que des poètes comme le félibrige provençal, par exemple, même si elle suscite un homme de génie tel que Mistral, risque fort de rester un mouvement purement littéraire. Tout peuple, par contre, qui n'est pour des rats de bibliothèque qu'un objet d'étude et de curiosité, mais qui ne suscite pas des voix prophétiques pour lui révéler la puissance de vie qu'il porte encore en lui et lui donner confiance dans l'avenir, est une nation morte, pareille à des feuilles sèches dans un herbier.

A côté d'un grand historien et d'un savant ethnographe comme Bassanavicius, ce fut un très grand bonheur pour la Renaissance nationale lituanienne de posséder un noble et délicat poète comme Kudirka.

L'étendard qui passa dans ses mains de celles de Bassanavicius, Kurdika, pendant dix ans, de 1889 à 1899, le porta sans faiblir. Lui aussi, de toute l'ardeur de son

âme, se dévoua à la cause nationale ; lui aussi, mit tous ses efforts et toutes ses pensées au service de la patrie. Par Bassanavicius, le mouvement de Renaissance nationale lituanienne avait été mis en branle ; mais il n'intéressait encore qu'un petit nombre d'intellectuels, d'étudiants, de professeurs ou de prêtres ; ce fut Kudirka qui, en touchant le cœur des paysans et des gens du peuple et en leur révélant le lien de solidarité qui les unissait avec les hommes de la même race et de la même langue, le rendit irrésistible.

Quoique pauvre, à plusieurs reprises, il refusa de brillantes situations en Pologne et en Russie et préféra vivre toute son existence dans une bourgade tout près de la frontière de Prusse pour servir la cause de son pays. Sa vie est belle et bonne. Il s'en dégage un parfum de profonde sagesse et d'héroïque simplicité. C'est vraiment un charme que de la voir se dérouler.



Le Dr Vincas Kudirka, connu aussi en littérature sous le pseudonyme de Kapsas, naquit au village de Pazéraï, dans le gouvernement de Souvalkai, le 31 décembre 1858. Il eut comme Bassanavicius une belle et heureuse enfance. C'était le fils de riches paysans, qui possédaient une grande ferme dans un lieu très pittoresque au bord d'un lac[1] entouré de collines et encadré d'une forêt de chênes, de bouleaux et de sapins. Ses premières impressions d'enfance le prédisposèrent à la poésie.

Il fit ses premières études à l'école russe du village et il se montra si intelligent, si attentif et si appliqué que dès la troisième classe son maître le désigna comme

[1] « Pazeraï » signifie « localité au bord du lac » en lituanien.

moniteur, ce dont il était très heureux et très fier, car il eut de bonne heure un tempérament de propagandiste, la passion d'émouvoir les cœurs, d'exciter les énergies, de convertir les esprits à la vérité.

Sa mère étant morte phtisique, son père se remaria et sa belle-mère la remplaça avec un tel dévouement qu'il parle d'elle avec la plus grande reconnaissance et la plus grande tendresse dans ses poèmes et ses écrits.

En 1871, à l'âge de treize ans, il entra au fameux collège de Mariampolis, où il fit de brillantes études en russe et en polonais. Il suivait aussi le pauvre cours hebdomadaire de langue lituanienne. C'est dans une de ces leçons qu'il entendit pour la première fois le jeune et éloquent patriote Bassanavicius lire et commenter, avec l'enthousiasme d'un apôtre qui apporte une foi nouvelle, quelques poèmes classiques de la vieille langue lituanienne.

Les Lituaniens sont très croyants, et le vœu de tout paysan lituanien est d'avoir un prêtre dans sa famille. Le jeune Kudirka était destiné à la prêtrise. Après sa sixième classe, en 1877, il entra au séminaire catholique de Seinaï, où il ne passa que deux ans. C'était un beau garçon au teint pâle, aux grands yeux, à la haute taille, au front vaste, aux cheveux abondants et bouclés. Il ne laissait pas insensibles les jeunes filles de la bourgade ; lorsque le jeune lévite devait entonner le « Gloria » à la messe du dimanche, aucune beauté de Seinaï ne manquait les offices, et lorsqu'il se promenait gravement dans le jardin du séminaire, il attirait les regards pâmés des demoiselles qui se haussaient au-dessus du mur pour le regarder.

Ce manège ne passa pas inaperçu. Aussi un beau matin le supérieur du séminaire fait appeler Kudirka

dans son cabinet pour le réprimander. Le jeune clerc, fort de son innocence, répond dans des termes un peu vifs et prend la résolution de quitter le séminaire. A partir de ce moment il aura, parmi les vieilles dévotes, la réputation imméritée d'un libertin, d'un don Juan, d'un renégat, d'un athée.

Il retourne en 1879 au Collège de Mariampolis pour y terminer ses études et, après avoir été reçu bachelier en 1881, il entre à l'Université de Varsovie, où il étudie pendant une année la philosophie, puis il se fait inscrire à la Faculté de Médecine, où il obtient son titre de docteur en 1889.

Le Dr Kudirka a été fortement influencé par le polonisme au collège de Mariampolis par de Langry, Français d'origine, ainsi que nous l'avons dit dans le précédent chapitre en parlant de Bassanavicius.

Il se polonisa davantage en faisant ses études à l'Université de Varsovie. C'était le sort de tous les intellectuels lituaniens de cette époque et, à ce point de vue, il ne faisait pas exception. Mais subitement il changea et d'adolescent polonisé qu'il était, il devint un ardent patriote lituanien. Voici comment il décrit lui-même sa conversion (œuvre complète, tome I, éditée en 1910, à Tilsit, par J. Gabrys, page 12-14).

« Lorsque je terminai mes études au collège, ma conconviction était qu'un intellectuel ne doit pas être Lituanien, d'autant plus qu'à cette époque tout le monde se moquait des lituanomanes[1].

---

[1] Les Polonais, pour discréditer les intellectuels lituaniens « mainteneurs » de leur nationalité, les accablaient, du moins ils le croyaient, du sobriquet de « lituanomanes », soit de maniaques de lituanisme.

» Je préférais alors dire à quiconque me demandait ma nationalité que j'étais *lituano-polonais*, car l'histoire a, en effet, uni Lituaniens et Polonais. Je me considérais donc comme Polonais admis comme pour racheter à demi ma faute d'être Lituanien. Quelle explication hypocrite, et cependant elle suffisait aux autres comme à moi-même, cela d'autant plus qu'il n'y avait aucune circonstance me contraignant d'approfondir l'idée.

» C'est avec de pareilles conceptions sur ma nationalité que j'entrais à l'Université (de Varsovie) dans laquelle il y avait fort peu de Lituaniens et où ceux qui y étaient ne se connaissaient même pas entre eux. Mon *sentiment lituanien* disparaissait de plus en plus en moi !!!

» Pendant les vacances j'allais en Lituanie. Un prêtre me raconta un jour qu'un journal *lituanien* allait bientôt paraître, il me montra ses vers écrits en lituanien et une lettre de Bassanavicius concernamt la publication de ce journal. Je lus la lettre et... quelque chose me toucha le cœur, mais cela passa. « Les *enfants jouent* », pensais-je en *polonais*. Mais quand même à partir de ce moment les pensées sur la Lituanie me vinrent plus souvent à l'esprit, mais mon cœur resta encore indifférent à tout ce qui touchait la Lituanie et les Lituaniens.

» Une demi-année s'écoula. Je reçus le premier numéro de *Aušra*[1]; je regardai sur la première page, j'y vis Bassavanicius. « Apôtre », pensai-je déjà de Bassanavicius, mais, cette fois-ci, en *lituanien*. Soudain je me mis à feuilleter le journal et je ne me souviens plus exactement de ce qui se passa ensuite ; je me souviens

[1] Le journal paraissant en lituanien à Tilsit.

seulement que je me suis levé, baissant la tête et n'osant lever les yeux... il me semblait que j'entendais la voix de la Lituanie m'accusant et me pardonnant à la fois. « Egaré, où étais-tu jusqu'à présent ? »

» Ensuite, je sentis mon cœur se serrer et, m'effondrant sur ma chaise, je me mis à pleurer comme un enfant. Je regrettai le temps perdu à n'avoir rien fait pour la Lituanie, temps que je ne rattrapperai jamais ; la honte me monta au visage d'avoir si longtemps persévéré dans mon égarement... puis mon cœur se remplit de fierté et d'énergie nouvelle. Il semblait que je grandissais tout d'un coup et le monde me paraissait trop étroit... Je me sentis puissant comme un géant : *je me sentais redevenu Lituanien.* »

C'est ainsi que Kudirka raconte lui-même sa reconnaissance au lituanisme, qu'il qalifie en propre terme de seconde naissance et considère comme le moment le plus important de sa vie.

Ensuite il ajoute : « Peu après je me suis fiancé à la littérature lituanienne et jusqu'à présent je lui restai fidèle... ».

En effet Kudirka resta fidèle à sa passion jusqu'à la mort. Ce n'était pas une tâche facile à cette époque de cultiver les lettres lituaniennes. En dehors de difficultés matérielles et techniques, il y avait un énorme danger à courir, car tous les écrits lituaniens étaient à cette époque considérés par le gouvernement russe comme crimes d'Etat. Mais Kudirka, avec une volonté de fer, une persévérance vraiment lituanienne, cultiva les lettres lituaniennes et, à ce titre, il peut être considéré, dans ce domaine, comme le principal pionnier de la Renaissance nationale de son pays.

Etant encore à l'Université, il comprit la nécessité d'une active propagande parmi le peuple lituanien et, comme l'avait fait avant lui Bassanavicius à Moscou, il s'appliqua à grouper autour de lui les étudiants lituaniens de l'Université de Varsovie pour en faire des artisans de la Renaissance nationale. Il entra aussi en relations avec quelques étudiants polonais, membres d'un parti socialiste, qui ne partageaient pas les idées chauvines et impérialistes de la plupart de leurs compatriotes; en 1885, des perquisitions ayant été faites par la police russe au siège de cette société, on y trouva des papiers compromettants pour lui, il fut arrêté et mis en prison. Quelques mois après, il fut heureusement relâché et put continuer ses études.

En 1889, il persuade ses collègues de la nécessité de créer un organe lituanien pour remplacer le journal *Aušra* de Bassanavicius, qui avait cessé de paraître après trois ans d'une existence mouvementée. Avec ses camarades, il fonde une société secrète de vingt étudiants, qui décide de publier un nouveau journal sous le nom de *Varpas* (La Cloche). Kudirka était l'âme de la société et le rédacteur en chef de ce journal; c'était à lui qu'étaient envoyés les manuscrits, qu'il transmettait par voie secrète au delà de la frontière russe, à Tilsitt, où ils étaient imprimés. Dans cette tâche périlleuse, puisqu'elle exposait les rédacteurs, les vendeuses et les lecteurs de *Varpas* à l'amende, à la prison, ou même à l'exil en Sibérie, selon le bon vouloir des autorités gouvernementales, il eut comme principal collaborateur un excellent journaliste, M. Šernas, qui est actuellement directeur du journal *Lietuva* (La Lituanie) à Chicago.

Pour pouvoir poursuivre plus facilement son travail secret, le Dr Vincas Kudirka s'établit comme médecin à Šakiai, à douze kilomètres de la frontière prussienne. C'est une petite bourgade de quatre à cinq mille habitants, qui possède un très beau château historique construit par les Chevaliers teutoniques, dont la population est maintenant presque toute peuplée de juifs. Ceux-ci, ne pouvant admettre qu'un chrétien leur fit de la concurrence, regardaient d'un très mauvais œil l'arrivée du Dr Kudirka, qui ne trouva nulle part ni une maison, ni un logement convenable à louer. Il fut recueilli alors par une dame lituanienne de la localité qui mit à sa disposition la moitié de sa maison : c'était Mme Karalus, tante de M. Gabrys — qui, lui aussi, sous l'influence du Dr Kudirka, devait devenir un grand propagandiste lituanien — de même que Kudirka avait senti s'éveiller en lui sa vocation poétique et sa foi nationale sous l'influence des paroles enflammées de Bassanavicius. Ainsi se transmettait de mains en mains le flambeau de la Renaissance lituanienne.

A peine installé à Šakiai, le Dr Kudirka s'attira bientôt les sympathies des intellectuels et des paysans de la contrée par son caractère aimable, franc, accueillant, par son grand esprit de charité et son dévouement professionnel. Il ne pouvait voir une misère sans la secourir et tout ce qu'il gagnait il le dépensait pour venir en aide aux malheureux. « Il n'avait jamais porté, disait Mme Kraučunas, à la fin de sa vie, une chemise qui n'ait été criblée de trous. » En même temps qu'il s'intéressait au sort des paysans, il voulait élever le niveau intellectuel et moral de la classe bourgeoise et il s'appliqua à créer une bibliothèque. Dans cette bourgade

perdue qui vivait d'une vie terre à terre et somnolente comme toutes les petites villes de province, il arriva à créer un petit cercle d'intellectuels qui se passionnaient pour ses idées et son art. Car ayant senti s'éveiller en lui sa vocation poétique, il écrivait déjà dans une langue d'une pureté classique quelques-uns des vers les plus beaux de la langue lituanienne.

Malheureusement il avait hérité de la mauvaise constitution de sa mère. En 1894, il devint phtisique et se trouvant dans l'impossibilité de travailler, il dut quitter le pays et passer une année en Crimée pour y rétablir sa santé. Dès qu'il fut en bonne voie de guérison, il rentra à Ŝakiai, où il reprit le cours de ses occupations habituelles. Il était très lié avec M. Pierre Kraućunas, juge de paix de Plokŝtaï, qui possédait une belle maison dans un site très pittoresque, sur une colline élevée, au pied de laquelle coulait le Nemunas : cette maison était très fréquentée par toute la noblesse du pays. Le Dr Kudirka y passait régulièrement ses vacances. Par sa gaieté, sa bonne humeur, il était le boute-en-train de toute la société. Excellent violoncelliste, il organisait des concerts de bienfaisance. Il était de tous les bals, de tous les pique-niques. Lorsqu'à la fin des vacances, il quittait la maison de son ami pour rentrer à Ŝakiai, toutes les jeunes filles étaient tristes et versaient des larmes. Il avait cependant la spécialité de leur faire d'innocentes plaisanteries, cruelles pourtant à leur amour-propre, et dans le sexe faible on craignait comme la peste les traits de son esprit inventif. Une fois, à la fin de la saison, comme il s'était montré particulièrement endiablé, ces dames, voulant se venger de ses taquineries, remirent à son cocher un panier

avec ordre de ne pas l'ouvrir avant son arrivée à Šakiai. Ce panier contenait un melon et, en Lituanie, lorsqu'une jeune fille envoie un melon à un jeune homme, cela signifie qu'il est dédaigné par elle. A son retour, le cocher remit à ces dames un paquet bien ficelé : personne n'osait l'ouvrir; on s'attendait à une vengeance terrible. Enfin on s'enhardit et l'on trouva dedans un beau bouquet de fleurs et un paquet de bonbons avec cette inscription de Kudirka : « A ceux qui me jettent des pierres, j'offre des bonbons et des fleurs. »

Parmi les admiratrices qu'il rencontra chez le juge Kraučunas, l'une d'elles, Mme Valérie Kraszewska, s'attacha à lui d'une amitié particulièrement fervente. Elle alla vivre avec lui à Šakiai et jusqu'à sa mort le soigna toujours avec beaucoup d'affection et de dévouement. Il ne voulut jamais l'épouser parce qu'elle était d'origine polonaise et qu'un patriote lituanien ne devait pas, selon lui, donner le mauvais exemple. Cependant il l'a aimée aussi avec beaucoup de tendresse et c'est à elle qu'il a dédié quelques-uns de ses vers les plus passionnés et les plus délicats.

En même temps qu'il accomplissait en toute conscience ses devoirs de médecin, le Dr Kudirka consacra toute sa vie, le meilleur de ses efforts, à la propagande nationale.

En dehors de *Varpas*, qui était un journal d'idées et de théorie pour les intellectuels, il fonda un autre organe : *Ukininkas* (Le Paysan), pour la propagande directe parmi le peuple. Tant qu'il vécut, ces journaux furent tous les deux très prospères; mais ils disparurent quelques années à peine après sa mort. C'était un

publiciste de premier ordre qui savait, sous une forme simple, attrayante et familière, faire pénétrer toutes les idées dans les âmes les plus simples. Sous une forme satirique, il exprime des théories d'une très grande portée sociale. Sous le titre de *Tevynes Varpaï* (Les Cloches de la Patrie), il publia jusqu'à la fin de sa carrière, dans le journal *Varpas*, une série de chroniques qui furent plus tard réunies en volumes et qui reflètent d'une façon parfaite la vie en Lituanie et toutes les difficultés de la Renaissance lituanienne de 1889 à 1899. Son âme d'artiste se révèle dans ces écrits de circonstance et il possède un talent incomparable pour lier ensemble des événements, en tirer la philosophie et leur donner un cachet de beauté. Il se complait et il excelle surtout dans la caricature du fonctionnaire russe et dans la critique de l'incompétence et des abus de la bureaucratie centraliste de Petrograd. Ses petites histoires satiriques intitulées: *Tiltas* (Le Pont) *Viršininkai* (Les Tchinoviks) sont à ce point de vue les modèles du genre.

Par ses qualités de satirique et de pamphlétaire, le Dr Kudirka rappelle notre Paul-Louis Courrier. On aurait tort cependant de se représenter cet homme pauvre, malade, vivant dans un milieu intellectuel bien inférieur à ce qu'il méritait, comme un désabusé, un désillusionné, un aigri cherchant à se venger par les traits de son esprit de l'imperfection d'une société mal faite et pourrie, qu'il se sentait impuissant à changer. Au milieu de ses souffrances et de ses malheurs, Kudirka, au contraire, ne cesse de garder toujours vivante au fond de son cœur la flamme du plus pur idéalisme. Toute sa vie résonna dans son âme la chanson de la

poésie. Par son imagination et son cœur, il sut rendre grande et belle une existence d'apparence mesquine parce que jusqu'à sa dernière heure il brûla de la fièvre patriotique. Dans ses strophes ailées passent tous les espoirs, tous les rêves de gloire, tous les désirs d'indépendance et de liberté de la Lituanie. Toutes ses poésies ne sont qu'un long chant d'amour à l'adresse de cette terre malheureuse, de ce peuple injustement avili et opprimé qu'il rêvait de restaurer dans sa grandeur et sa noblesse primitives. C'est ce qui le rend extrêmement séduisant et infiniment sympathique. Ses vers patriotiques sont récités avec amour par toute la jeunesse lituanienne qui s'enflamme à son tour à ce foyer sacré. Dans toute l'acception du mot, il est le poète du sens antique, le barde, le héraut, le vates, l'âme vivante de la cité.

En dehors de ses productions originales, le Dr Kudirka fit un énorme travail de traduction des meilleures œuvres des grands maîtres de l'occident. Il considérait que le peuple lituanien, par ses origines ethniques — qui le reliaient aux Latins et aux Grecs — *ainsi que par son catholicisme, était un peuple occidental, étranger et rebelle aux brouillards et au mysticisme de l'âme russe* et qu'il devait se rapprocher de l'occident en s'appropriant et en s'assimilant les chefs-d'œuvre de la littérature occidentale. Parmi les œuvres qu'il essaya de faire passer dans la littérature lituanienne, il choisit surtout celles qui, par leur sujet, étaient les plus propres à exciter le patriotisme. Ses meilleures traductions sont celles de *Jeanne d'Arc* et de *Guillaume-Tel* de Schiller. Ces deux drames sont écrits en très beaux vers, dans une langue très pure et sont cités comme modèles de style dans les manuels de lecture courante.

Le Dr Kudirka a aussi écrit des drames originaux dont le sujet est tiré de l'histoire lituanienne. Il célèbre les grands héros nationaux toujours pour exciter le patriotisme. Le roi *Mindaugis* (Mindove) le fondateur de la première dynastie lituanienne, et surtout *Keistatis*, le héros de légende, qui fit quatre-vingt-seize invasions dans la contrée des chevaliers de l'Ordre teutonique, et qui est aussi populaire par son courage indomptable que par sa bonne humeur et son caractère chevaleresque.

Le Dr Kudirka a fait école dans la littérature lituanienne. Par ses chefs-d'œuvre très répandus parmi le peuple, on peut dire qu'il a créé la langue littéraire lituanienne moderne. Ayant fait une étude approfondie du vocabulaire populaire, il connaissait parfaitement toutes les richesses de sa langue et il savait en tirer un merveilleux parti. Vers la fin de sa vie, il reconnaît lui-même que son style évolue sous l'influence des décadents et des symbolistes : mais ses œuvres les plus connues sont d'une beauté et d'une pureté classiques.

En même temps qu'excellent poète, il était bon compositeur et la nation lituanienne lui doit le meilleur recueil de chants populaires, paroles et musique. Enfin c'est lui qui est l'auteur du chant national lituanien, qui se distingue par une gravité douce et un peu triste.

La vie tout entière du Dr Kudirka se passa dans l'abnégation, l'oubli du soi, le sacrifice complet de toutes les actions et l'offrande de toutes les pensées à la cause nationale lituanienne. Tous ceux de ses disciples qui l'ont connu sont unanimes à vanter les délicatesses de son cœur et l'élévation de son caractère. Dans toutes ses manières, ce simple fils de paysan révélait qu'il por-

tait en lui la vraie noblesse : celle de l'âme. Pourtant, comme il vivait dans un milieu bien au-dessous de son mérite et de son talent, il n'eut pas que des admirateurs et il eut parfois à souffrir des malveillances sournoises et des critiques mesquines de philistins qui ne le comprenaient pas. Nous avons déjà signalé comment les vieilles dévotes, peut-être jalouses des rêveries que son talent de poète savait faire naître dans l'âme des jeunes filles, affectaient de le regarder comme un athée, un mécréant, un don Juan. Pourtant rien de plus éloigné d'un libertin, que ce pauvre poète malade, si pur, si noble et si délicat. Méconnu de certains de ses compatriotes à l'esprit borné et étroit, il fut aussi perpétuellement en butte aux persécutions de la bureaucratie russe, pour qui le talent et le patriotisme étaient un crime lorsqu'ils s'exprimaient dans un autre idiome que la langue officielle moscovite. Trois fois il fut arrêté et mis en prison ; il ne dut qu'au hasard de ne pas être envoyé en Sibérie. Entre temps, les autorités russes, par leurs tracasseries, ne lui laissaient aucune minute de repos. Ces mauvais traitements ruinèrent sa santé déjà ébranlée et hâtèrent sa fin. La dernière fois qu'il fut arrêté, en 1898, il reçut le dernier coup. Deux ans après, il mourut à peine âgé de quarante-deux ans. Mais ses oppresseurs ne le respectèrent pas même dans la tombe. Ses admirateurs lui avaient élevé, par souscription nationale, un monument représentant un tronc d'arbre brisé sur lequel était écrit ce passage de l'hymne national lituanien, composé par lui :

Que le soleil disperse les ténèbres en Lituanie !
Que la Lumière et la Vérité suivent nos pas !
Que l'amour de la patrie allume nos cœurs !
Et au nom de la Lituanie que l'union règne entre nous.

Les gendarmes russes grattèrent ces vers. Cette stèle funéraire photographiée avant et après la profanation et répandue dans le peuple à des millers d'exemplaires, fit plus pour enraciner dans les cœurs la haine d'un régime aussi bassement tyrannique que des milliers de discours des meilleurs propagandistes.

En 1910, pour commémorer le dixième anniversaire de la mort du Dr Kudirka, un de ses plus grands admirateurs, M. J. Gabrys, qui l'avait souvent rencontré pendant les vacances dans la maison de sa tante à Ŝakiai, voulut élever un monument vivant à sa mémoire et il ouvrit une souscription nationale pour éditer dans une édition de luxe toutes les œuvres du grand poète national lituanien. Grâce au concours de la Société des Patriotes lituaniens — *Tevynės miletoju draugistė* — qui participa à cette œuvre pour la plus grande part, M. J. Gabrys put réunir en six volumes les œuvres complètes du Dr Kudirka, qui sont maintenant répandues dans tout le peuple, aussi bien en Lituanie proprement dite que dans les colonies d'Amérique. L'édition parut en 1910, date du dixième anniversaire de sa mort. Elle avait été imprimée à Tilsitt et une grande partie fut envoyée aux Etats-Unis par un bateau spécialement affrété à Hambourg.

Maintenant l'âme de Kudirka plane au-dessus de son peuple, qu'il a tant aimé, son souffle généreux anime ses pensées ; son exemple l'exalte et lui donne pour la cause nationale la soif du renoncement et du sacrifice. Il est de ces morts qui sont plus utiles que des milliers de vivants pour la cité, car la force que déploient les générations nouvelles pour affirmer leur droit à l'indépendance ils la puisent dans son exemple et dans son esprit.

III

LES „EPIGONES“ DE BASSANAVICIUS ET DE KUDIRKA

A l'époque où Kudirka était à l'œuvre dans les milieux intellectuels laïques, des prêtres agissaient de leurs côtés dans les milieux ecclésiastiques et influençaient par leur intermédiaire les masses profondes des classes paysannes. Car, fils du peuple le plus souvent et du peuple des campagnes, le prêtre lituanien sait aller au peuple, être en toute simplicité son confident des bons et mauvais jours, comme façonner sans effort son esprit aux grandes et belles choses, aux nobles espérances, celles de l'au-delà comme celles de cette vie. Avec une maîtrise incomparable, il sut ainsi entretenir dans le peuple, surtout celui des campagnes, le feu sacré du lituanisme et mieux encore, si possible, le ranimer là où il menaçait de s'éteindre ou même le rallumer là où il s'était éteint. Il nous est impossible d'énumérer ici tous les prêtres lituaniens qui se sont distingués dans cette œuvre de propagande nationale. Nous nous contenterons de donner ici ces deux exemples typiques.

Deux figures de haute valeur se détachent de ces milieux propagandistes, celle l'abbé *Tumas*, qui a illustré dans le journalisme le pseudonyme de Vaiŝgantas, et celle de Mgr *Dambrauskas* si éminemment connu sous celui de Jakŝtas.

L'Abbé Tumas

L'abbé Tumas participa activement comme publiciste à l'édition de l'*Apžvalga* qui paraissait à Tilsit. C'était une revue nationaliste hebdomadaire à tendances catholiques dont les numéros parvenaient en contrebande à ses abonnés de Lituanie russe. A *Apžvalga* succéda le *Tevynės Sargas* (Le Gardien de la Patrie) auquel l'abbé Tumas collabora aussi activement et qui fut un grand propagateur d'idées nationales dans le clergé et le peuple lituaniens. C'est au *Tevynės Sargas* que l'abbé Tumas fit, sous le pseudonyme de Vaišgantas, valoir sa plume élégante et aisée.

L'oukase de 1904 permettant l'impression d'écrits lituaniens élargit bientôt le champ de son activité. Il fut appelé à la direction du *Viltis* (Espoir), grand journal catholique où il mena cette fois presque officiellement le bon combat pour la cause lituanienne. C'est dans les colonnes de ce journal qu'il lutta avec beaucoup de vigueur et infiniment de talent contre la polonisation de l'Eglise lituanienne qu'entretenait et développait par ses encouragements comme par son exemple Mgr Michalkievitch, l'administrateur polonisé et polonisant du diocèse de Vilnus. Avec un éloquent bon sens l'abbé Tumas s'éleva notamment contre toutes tentatives d'introduire la langue polonaise dans les églises lituaniennes, s'attirant ainsi le courroux du fougueux administrateur du diocèse qui n'eut de cesse qu'il n'eût obtenu de l'évêque de Samogitie l'envoi du vaillant polémiste catholique dans un village perdu, loin de sa rédaction et de l'influence qu'il y pouvait exercer.

La sympathie de tous y suivit l'abbé Tumas et cette immixtion indue de Polonais et de polonisants dans la

vie de la communauté lituanienne fut un grief de plus ajouté à tant d'autres contre les Polonais.

L'exil ne fut d'ailleurs pour l'abbé Tumas qu'une entrave et nullement un empêchement. Il n'en continua qu'avec plus de diligence et d'amour son œuvre de propagande. Elle devait bientôt magistralement s'élargir, ouvrant enfin un cadre vraiment digne de lui à ses remarquables aptitudes.

En 1911, il entreprit un voyage aux Etats-Unis avec Mgr Olševski, visite de « diaspora », si l'on peut appeler ainsi ces puissantes colonies où le lituanisme s'est renouvelé, modernisé, vivifié comme à une fontaine de Jouvence. Il y apporta sa chaude parole et y déchaîna des manifestations patriotiques au cours desquelles il put faire une collecte dont le produit servit à l'édification de l'école normale d'instituteurs de Kaunas.

L'abbé Tumas a conservé de cette période de son existence un souvenir ineffaçable qu'il a consigné dans de nombreux et excellents articles réunis depuis en un volume.

Mais un nouveau champ devait bientôt s'ouvrir à son activité.

La nomination d'un patriote lituanien ardent, Mgr Karevicius, au siège épiscopal de Samogitie valut bientôt à l'abbé Tumas et la fin de son exil et une occupation tout-à-fait en rapport avec ses talents. Il la trouva à Riga où il fut appelé à diriger le journal catholique *Rigos Garsas* et à être l'intermédiaire du rapprochement des deux nuances du lituanisme, le lituanisme et le lettonisme proprement dit, entre lesquels il n'y a pas même la différence existante entre la latinité et l'italianité.

C'est au beau milieu de cette activité si féconde

pour le présent et si riche de promesse pour l'avenir que le surprit la guerre mondiale. A l'approche des Allemands, il dut, avec de nombreux intellectuels, s'agréger à l'exode russe et fut du calvaire qui s'en suivit. Il en a fait, à plusieurs reprises, le récit détaillé.

Souhaitons que pour lui aussi la Restauration de l'état lituanien marque la fin de pénibles vicissitudes qu'il a d'ailleurs allégrement supportées pour la grande cause en chrétien et en patriote. Elles ont trempé et épuré sa belle énergie qui lui assurera en des temps nouveaux et en un milieu rénové par l'indépendance, le rang et le rôle auxquels il peut légitimement prétendre.

Mgr Dambrauskas

(Pseudonyme littéraire Jakŝtas)

Unissant la distinction de l'esprit à celle du caractère et de la personne, Mgr Dambrauskas a débuté à l'université de Petrograd par de fortes études mathématiques pour lesquelles, comme tant de Lituaniens, il se sentait d'incomparables dispositions, et comme de nombreux princes de l'Eglise, il est aussi bon mathématicien que théologien érudit et profond. Deux établissements d'instruction de premier ordre l'ont à ce double titre simultanément compté dans les rangs de leur corps enseignant, le Séminaire de Samogitie et l'Académie ecclésiastique de Petrograd, sans que d'ailleurs il s'y livrât tout entier. Car la variété d'aptitudes de Mgr Dambrauskas est telle que lui, le fervent de disciplines du raisonnement, telles que les mathématiques et la théo-

logie, cultive, avec une souveraine aisance, sous le pseudonyme de Jakštas, l'art de la poésie.

Mais la pensée ne fit pas oublier l'action à Mgr Dambrauskas et il fut lui aussi l'un des plus brillants comme des plus dévoués champions de la renaissance lituanienne par la propagande.

Il fut des premiers à collaborer aux journaux lituaniens clandestins, collaboration d'autant plus méritoire qu'il était alors secrétaire de l'évêque de Palulon, Lituanien polonisé et polonisant. Mgr Dambrauskas sut à plusieurs reprises s'entremettre utilement pour la cause lituanienne. Le gouvernement russe lui en sut si mauvais gré qu'il l'exila de Lituanie pendant cinq ans près de Novgorod.

Lui aussi fut redevable de sa libération à l'oukase de 1904. Bientôt après, il fut réintégré dans ses fonctions au Séminaire de Samogitie.

Et alors au point de vue national, il put donner toute sa mesure. En 1907, il fonde la *Draugija*, revue scientifique et littéraire — comme la double *Revue Bleue et Rose française* — dont la rédaction devint par ses soins un cénacle des esprits les plus distingués de Lituanie. Lui-même fournit sa contribution intellectuelle sous forme de nombreuses études sociologiques, en tous points remarquables.

Mais dans la conception de Mgr Dambrauskas, la renaissance de la pensée lituanienne ne doit pas être « tour d'ivoire » ; ce n'eût pas été répondre à la haute mission nationale qu'il attribue à cette renaissance. Aussi fonde-t-il bientôt après la *Draugija*, la Société St-Casimir (1907) qui se proposa comme but d'éditer des publications populaires, journaux, revues, livres de

vulgarisation. Cette société a largement répondu aux fins de sa fondation ; elle a fait merveille comme source d'alimentation de « bonne presse » et de « bonne lecture ». Certaines de ses éditions — dans le nombre, des brochures et des almanachs — ont dépassé plusieurs centaines de mille d'exemplaires.

La guerre a actuellement arrêté cette bienfaisante activité. Puisse-t-elle renaître plus féconde encore, si possible, dans la Lituanie restaurée — en corrélation avec le grand rôle que Mgr Dambrauskas en sa qualité de prélat de haute culture, de savant éminent ainsi que de publiciste avisé, est appelé à jouer dans le nouvel ordre de choses lituanien. Il peut agir aussi par l'édification qui résulte de sa vie toute de probité et de netteté envers lui-même et envers les autres.

L'attitude de cet aristocrate de la pensée qui n'a pas dédaigné l'honnête simplicité « lituanienne » pour les « élégances » de la polonisation, est un exemple et un grand exemple où de trop nombreux membres polonisés de la noblesse de Lituanie auraient pu à temps puiser un enseignement.

Ils se sont bien plutôt dérobés aux invites directes de Mgr Dambrauskas, répondant par un : « Jamais, au grand jamais » que d'aucuns de ceux qui actuellement implorent sa protection pour rentrer en grâce et obtenir du jeune Etat lituanien tout ce qu'il peut donner — places et honneurs inclus — doivent maintenant et à leur courte honte, amèrement regretter.

En dehors de tous ses nombreux titres, Mgr Dambrauskas a encore celui d'être un espérantiste convaincu et distingué. Il a créé à Kovno un club et une bibliothèque espérantistes.

Les principaux
Promoteurs de la Renaissance nationale
dans le domaine littéraire

Kudirka n'agit pas seulement par lui-même. Il agit aussi par les autres, tous ceux qu'il sut grouper autour de lui au foyer du *Varpas*, revue intellectuelle à laquelle collaborèrent, sous la direction du maître, les principaux promoteurs de la renaissance nationale à cette époque.

Oeuvre d'abnégation s'il en fut, avec la sévère prohibition qui pesait alors sur toutes les manifestations de la vie de l'esprit lituanien, — et cependant, œuvre devant laquelle des femmes ne reculèrent pas, malgré leur éducation toute polonisante, tant était irrésistible et profonde la grâce qui avait touché les âmes d'élite de la Lituanie.

Parmi ces femmes, il convient de signaler : Bite-Petkevič, Šatrios-Ragana, Lazdynu-Peleda, Zemaite, qui méritent de retenir notre attention.

Nous sommes redevables à Bite-Petkevič de nouvelles qui se distinguent par une grande délicatesse de sentiments et une grande pureté de forme et à Šatrios-Ragana de quelques romans excellents parmi lesquels *Viktute* et *Vincas Stonis* retiendront toujours l'attention des lettrés.

Tandis que les trois mêmes auteurs cités relèvent de l'auteur romantique, la quatrième, Zemaite, est une représentante de l'école réaliste avec ses petites nou-

velles tirées de la vie populaire. On y retrouve la manière de Duonelaitis et jusqu'à sa grande perfection de forme. C'est dans *Paveikslai* (Tableaux champêtres) que le Zola lituanien a donné toute sa mesure.

Ces différents écrivains appartiennent à l'époque héroïque de la renaissance littéraire lituanienne, et, eu égard aux risques courus, héroïque dans tous les sens. Les dangers de la diffusion s'ajoutaient aux difficultés de l'édition et de la rédaction. C'était une affaire d'Etat que d'écrire et que d'arriver à se faire lire et même un problème international, puisque c'était en Lituanie prussienne que les écrits devaient être imprimés et là seulement qu'ils pouvaient l'être.

L'oukase de 1904, en libérant l'expression de la pensée lituanienne, accrut subitement le nombre des écrivains, à telle enseigne que dans l'impossibilité de les énumérer tous ici, il faut procéder à une sélection qui ne saurait être nullement désobligeante pour ceux qui ont été omis tant la moyenne des productions littéraires a de valeur.

Parmi les écrivains qui rapidement se distinguèrent, nous indiquerons ici Vincas Kreve, Šeinius, L. Gira, T. Dobilas, auteur d'un roman très lu, célébrant la renaissance nationale lituanienne qu'il a admirablement caractérisée dans le cadre du genre historique que V. Pietaris avait déjà illustré avant la suppression de la prohibition d'imprimer.

Avec la liberté, ce fut aussi une admirable floraison de poètes. De par sa conformation, grâce aux lois de sa poétique qui connaît l'accent mobile des vieilles langues classiques d'Athènes et de Rome, permettant souplesse et variété de la tonalité, la langue lituanienne a de tout

temps été la langue des muses ainsi qu'en témoigne son admirable poésie populaire des dainos.

Dès avant la suppresion de la prohibition d'imprimer, Vaičatis, sous le pseudonyme de Sekupasaka, avait montré que toute défense est factice pour les convictions profondes. Ses remarquables poésies lyriques avaient exalté le sentiment national lituanien, surtout là où il pouvait alors le mieux se manifester sans contrainte, au-delà de l'Océan, dans les journaux lituaniens de la Grande République hospitalière d'hommes libres, notamment dans le *Vienybé Lietuvniku* de New-York.

Ces poésies, depuis réunies en recueil, ont eu de très nombreuses éditions témoignant du succès d'un poète chanté dans toute la Lituanie.

Un destin impitoyable a fauché prématurément l'existence délicate de ce poète dont le grand talent promettait tant de belles œuvres.

Mais la première place dans le Parnasse lituanien contemporain revient à Maïronis qui peut être appelé à juste titre le grand poète national de la Lituanie. Il commença à écrire très jeune et collabora aux journaux lituaniens clandestins de Tilsit. Ses œuvres se distinguent par un amour très pur, très éthéré, nullement tendancieux de la patrie dont elles chantent et font admirer le passé dans une forme idéalement parfaite. Elles ont été maintes fois éditées et certaines de leurs parties mises en musique sont chantées dans la Lituanie entière.

Maïronis n'est pas seulement un poète lyrique de premier ordre, il s'est aussi essayé dans le genre épique et là aussi avec une complète maîtrise. Ses poèmes occupent une très grande place dans la littérature litua-

nienne, surtout son *Tarp skausmu i Garbe* (Vers les Etoiles) qui, dans une forme parfaite est animé du souffle puissant d'un Leconte de Lisle.

La *Jaunoji Lietuva* (Jeune Lituanie), œuvre immédiate d'avant guerre, admirable caractéristique des efforts du jeune lituanisme laissent prévoir son succès mérité et prochain.

Nous espérons que Maïronis, qui est à l'apogée de son merveilleux talent, nous donnera la grande œuvre des temps nouveaux lituaniens que nous attendons et que l'illustre aëde de la vie lituanienne chantera son apothéose en termes digne de lui et de la grande époque que la Lituanie traverse.

Parmi les jeunes, il faut relever surtout les noms de Margalis Vaitkus et de L. Gira qui a su tirer de si jolis effets de la transposition des poésies populaires en art nouveau.

Les Lituaniens ne seraient pas les proches parents des grands peuples de l'antiquité classique, s'ils n'aimaient le théâtre. Aussi l'aiment-ils passionnément. Ils l'aiment d'autant plus qu'il fut pour eux, à l'époque de leur plus grande misère, la seule occasion de réunions nationales clandestines.

On se rencontrait alors à la campagne, loin des autorités et de leurs sbires pour voir et entendre en commun des manifestations de la pensée lituanienne, rédigées le plus souvent à l'étranger. Les drames dominaient ainsi qu'il convenait aux temps d'oppression que l'on traversait, mais ils ne dominaient pas exclusivement. Plaute y servait volontiers d'intermède à Eschyle, comme par exemple dans l'*America Pirtyje* de Keturakis qui eut beaucoup de succès.

Cette pièce est un bon produit de l'humour lituanien. On pourrait traduire librement son titre en « Le vol à l'américaine ». En voici le thème : « Un jeune homme séduit une jeune fille par la perspective d'un voyage en Amérique où ils doivent filer tous deux le parfait amour. La jeune fille s'est échappée avec les économies paternelles, le « viatique », pour le long voyage. Mais ce voyage elle ne l'accomplit pas en la société rêvée, et même elle ne l'accomplit pas du tout, car son compagnon part seul — avec le magot en poche — après avoir enfermé la trop confiante jeune fille dans la grange à rouir le lin, où il lui a donné rendez-vous pour fuir en sa compagnie. »

C'est une critique très fine de l'engouement excessif pour le grand voyage d'outre-mer et un prétexte à faire défiler les types classiques populaires lituaniens, entre autre l'Israélite qui fournit dans cette pièce un type éminemment comique de souplesse et d'adaptation à tout et à tous.

Avec Gizûtis et Vidûnas nous arrivons aux dramaturges de grande envergure.

Gizûtis s'est surtout distingué dans le drame historique plein de réminiscences mythologiques qui donne à ses productions un charme particulier et très lituanien, la mytologie lituanienne ayant un caractère si intensivement national.

Nous avons en Vidûnas un talent d'ampleur magistrale tout au culte de la patrie, au-dessus de ses frontières factices — Vidûnas est lituanien de Prusse — mais sans exaltation chauvine, étant bien plutôt tout empreint de conceptions d'une humanité supérieure et transcendante.

Il a beaucoup écrit en prose et en vers, alternant souvent dans la même œuvre prose et vers. Son œuvre principale est *Probotšiu Šešeliai* (Les ombres des Ancêtres) trilogie tirée de l'histoire lituanienne, classique comme les meilleurs de l'antiquité et puissante et vivante comme celle de Schiller ou comme tels passages de Götz von Berlichengen. Il retrace tout d'abord les luttes terribles des Lituaniens contre l'Ordre qui dut renoncer à les réduire; puis, dans une seconde partie, montre ce même esprit indomptable de la race refusant de se plier au joug du servage qui ailleurs, beaucoup plus tôt déjà, était résulté de l'évolution économique et, enfin dans une troisième partie, il dépeint la renaissance, lente mais sûre et tenace d'un peuple qui, dans ses profondeurs, ne s'abandonne pas et dont l'histoire est dans les faits une longue apologie de l'indépendance et de la dignité qui en résulte.

Vidûnas a dépensé dans ses œuvres énormément de talent et le succès a légitimement couronné ses efforts. Souhaitons qu'il nous donne bientot d'autres chefs-d'œuvre, de ceux auxquels les temps invitent un esprit tel que le sien.

Il est remarquable qu'au XXme siècle comme au XXIIIme siècle, les grandes voix lituaniennes soient venues de la Lituanie.

Vidûnas après Duonelaitis ! Vivant et esthétique témoignage de la ténacité et de la fidélité à la race, du peuple sur lequel a régné Vitautas.

IV

ARTS

La Renaissance lituanienne s'est aussi manifestée dans les arts où de saines traditions d'esthétique populaire s'étaient maintenues à l'atelier comme au foyer (sculpture sur bois, ustensiles, tissus fins), entretenant dans les années de recueillement un terrain artistique favorable sous la jachère qu'encourageait la dénationalisation des classes supérieures, préférant faire valoir leurs aptitudes dans d'autres milieux.

La Renaissance artistique lituanienne s'affirma dans tous les domaines, mais plus particulièrement dans ceux de la peinture, de la sculpture et de la musique et nous nous trouvons aussitôt en abordant le sujet en présence d'hommes et de productions de haute valeur.

Peinture

Un des principaux initiateurs de la Renaissance artistique lituanienne fut Antanas (Antoine) Zemaïtis (Zmudzinavicius) qui, frais émoulu de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, où il passa trois années (1904-1907) prend, à sa rentrée à Vilnus, l'initiative de la fondation d'une société des Beaux-Arts. L'ambiance était si favorable qu'une pleïade d'artistes tels que P. Rimŝa, Ĉiurlionis, Varnas, Ŝlapelis, Kalpokas, Ŝilas, Stabrauskas, Iaroŝaitis, Zikaras, Ulianskis, Aleksandravicius, Varnas, etc... que nous retrouverons chacun ultérieurement, se rangea

immédiatement à ses côtés. La première Exposition des Beaux-Arts lituanienne fut aussitôt organisée et les succès fut si grand — il y eut 114 participants — qu'elle dut être successivement transférée à Kaunas et à Riga qui la réclamaient. Depuis, les Expositions se succédèrent régulièrement d'année en année et la guerre mondiale seule empêcha la tenue de la huitième.

C'est qu'en outre du réveil qu'elles symbolisaient et traduisaient, ces manifestations artistiques lituaniennes présentaient des œuvres originales et fortes, vibrantes de lituanisme et d'humanité. Car dans la vie d'un peuple d'antique civilisation comme le peuple lituanien, ces deux éléments ne se séparent jamais.

Zemaïtis prêchait d'exemple, avec son « Tumulus », composition au charme austère et pénétrant où l'on voit le vieil aïeul à la barbe chenue sur le « Tumulus » des générations passées enseigner au petit-fils l'histoire des grands ancêtres, l'histoire, par excellence, éducatrice des générations de demain ; avec sa « Vision » qui, dans un paysage de recueillement, de tristesse et d'attente, évoque à l'arrière-plan, à l'horizon, la silhouette, éblouissante de clarté, du chevalier de Lituanie dans l'aube lumineuse de la Renaissance nationale (Exposition de Vilnus de 1912) ; avec ses nombreux paysages pleins de poésie et de délicatesse, aux tonalités prenantes comme avec ses portraits de maître, en psychologie comme dans l'èxécution.

A ses côtés se distinguaient Ŝilas, Kalpokas et Varnas pour ne citer que les principaux artistes de la Renaissance lituanienne, Varnas, l'inestimable paysagiste qui a si bien rendu le charme de la terre et du ciel lituaniens et, entre autres, la gamme de couleurs des automnes lituaniens sur les bouleaux !

Leur art, aux uns et aux autres déjà si complet, est cependant loin d'avoir dit son dernier mot. Souhaitons que la Lituanie restaurée les inspire pour de nouveaux chefs-d'œuvre.

Vœu dont un impitoyable destin ne permettra plus la réalisation pour Ĉiurlionis († 1914), le grand artiste de l'art mystique lituanien qui, comme Böcklin (Ĉiurlionis avait étudié à Dresde et à Leipzig) a frayé des voies nouvelles à l'art de toutes les époques et qui promettait tant! Et ce, avec une fécondité et une variété de moyens incroyables qu'on a pu admirer dans des expositions spéciales à Vilnus (1913) comme à Petrograd et à Moscou comme à Paris (chez Bernheim), Ĉiurlionis qui était compositeur aussi remarquable que peintre génialement original a cherché à unir l'art d'Apollon à celui d'Euterpe et à obtenir par les couleurs les effets de la musique. Ses œuvres les plus remarquables sont « Rex », le « Conte », la « Sonate à Beethoven ». A plus d'un égard, par la variété de ses aptitude comme par leur mise en valeur magistrale, Ĉiurlionis rappelle l'universalité et la toute-puissance de Léonard de Vinci.

Sculpture

La Renaissance artistique lituanienne s'est, nous l'avons dit, manifestée également dans le domaine de la sculpture où Rimŝa occupe une place prééminente.

On lui doit, entre autres, l'« Ecole lituanienne », groupe touchant, représentant une vieille femme laissant reposer son rouet pour apprendre à lire à un jeune enfant, dans une de ces heures d'enseignement familial qui, pendant de longues années, constituèrent le plus clair de l'instruction primaire en Lituanie. De l'« Ecole lituanienne » de Rimŝa comme du « Tumulus »

de Žemaitis se dégage un hommage délicat et profond à la tradition qui, par des moyens de fortune, entretenait la vie morale nationale comme les irréductibles espoirs du pays. Avec son « Laboureur » c'est un autre aspect de la vie lituanienne que Rimša chante puissamment dans le marbre, C'est un véritable hymne au travail patient, persévérant et tenace que ce paysan péniblement courbé sur sa charrue en une attitude de *Labor omnia vincit improbus* et guidant les efforts de deux grands bœufs qui s'avancent d'un pas régulier et robuste en s'entreheurtant. Rimša ne s'est pas contenté de caractériser les permanences de la vie nationale, il a demandé à son ciseau de symboliser la solution lituanienne du grand problème à l'ordre du jour lituanien, celui des rapports lituano-polonais. Tout le monde a encore présent à l'esprit le sensationnel bas-relief qui fut un des clous de l'Exposition des Beaux-Arts de Vilnus de 1914, et montrant en une allégorie saisissante — le chevalier de Lituanie aux prises avec l'Aigle — la renaissance de la Lituanie contre la Pologne.

Rimša s'est également adonné aux compositions en matériaux hétérogènes — que l'on commençait tant à apprécier dans les dernières années d'avant-guerre, à preuve l'apothéose de Max Klinger avec son Beethoven — et telle de ses œuvres dans ce domaine, la « Nuit au clair de lune », par un heureux sertissement de lamelles d'argent dans la sculpture du bois, rend admirablement la poésie comme les contrastes de tons et de formes qui résultent de la présence au firmament de l'astre argenté.

Mais si puissante que soit sa manière et si varié que soit son talent, Rimša n'est pas à lui seul toute la sculp-

ture lituanienne. Il y a beaucoup d'autres noms d'artistes de valeur à citer autour du sien, artistes au trait commun de fortes origines de terroir et cela pour la plus grande aisance et sûreté de leur merveilleux développement.

Il n'est point, en effet, de domaine artistique où les traditions d'esthétique populaire déjà signalées en Lituanie ainsi que les remarquables dispositions du peuple lituanien pour la plastique — disposition que la race-sœur des antiques Hellènes, même à l'apogée de son classicisme aurait pu lui envier — aient donné de plus beaux fruits naturels que dans celui de la sculpture. C'est la constatation commune à laquelle amène l'étude d'artistes tels que Zikaras, Ulianskis, Aleksandravicius et Jusaitis.

Tous enfants du peuple et peuple des campagnes, c'est au modeste foyer familial qu'ils ont avec succès tenté leurs premiers essais artistiques. Le couteau de poche ou la glaise en leurs mains jeunes mais déjà instinctivement expertes rendait avec bonheur en sculptures sur bois eu en statuettes d'argile la faune et la flore familière du pays.

C'est l'un de ces essais qui attira sur Zikaras, petit paysan des campagnes lituaniennes, l'attention de Bite Petkevič. Elle l'envoya, à ses frais, étudier à l'Ecole des Beaux-Arts de Vilnus, puis à l'Académie de Petrograd. Il s'est fait depuis un nom et un renom par ses terres cuites qui honorent l'art lituanien comme Clodion a honoré l'art français du XVIIIme siècle. L'une d'elles, d'inspiration nationale aussi ardente et aussi pure que le « Tumulus » de Zemaitis et l' « Ecole lituanienne » de Rimša, représente une vieille paysanne

lituanienne aux prises avec un gendarme russe qui veut lui arracher un de ces paroissiens lituaniens de contrebande qui, fabriqués à Tilžé (Tilsit) pouvaient valoir le plus dur des exils à leurs détenteurs. Trait de mœurs de la vie lituanienne et qui n'a duré que de trop nombreuses et de trop longues décades !

Ulianskis débuta spontanément, sans maître, par la sculpture sur bois. Parmi ses œuvres de prime jeunesse qui attirèrent sur lui l'attention des connaisseurs, il convient de signaler une canne autour de laquelle s'enroulait finement en spirale toute la faune lituanienne de la coccinelle a l'aurochs de la forêt de Baltaveže. Un admirateur la lui acheta pour l'envoyer le plus lituaniennement du monde au Musée de... Cracovie ! (*sic.*). D'autres moins superficiellement lituaniens envoyèrent l'artiste tout d'abord étudier les beaux-arts à Vilnus et ce n'est que plus tard qu'il alla à Cracovie où son ciseau commit des bas-reliefs lituaniens de haute valeur.

Aleksandravicius eut les mêmes origines artistiques que les précédents, mais pris par le courant d'émigration lituano-américain, ce fut aux Etats-Unis que se développa son beau talent, notamment à l'Académie des Beaux-Arts de Chicago. Rentré en Lituanie en 1912, il fut appelé à la direction de l'Ecole des Beaux-Arts de Kaunas, où il forma plusieurs élèves de grande distinction. C'est à Kaunas que se trouve une de ses œuvres les plus remarquables, le monument du Dr Jaunys, l'illustre linguiste lituanien.

Des artistes de ce groupe, ce fut Jusaitis qui eut la formation et le développement le moins lituaniens. Il fit ses études à l'Académie des Beaux-Arts de Munich

ainsi qu'à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. On lui doit de nombreux bustes en marbre, tous très remarqués aux différents Salons des Artistes français de Paris, ainsi qu'aux expositions de Vilnus.

A côté de ces sculpteurs lituaniens, demeurés lituaniens, il en est malheureusement d'autres que l'abaissement de leur pays rendit plus ou moins tributaires d'autres influences et qui ne lui appartiennent plus ou... ne lui appartiennent pas encore.

Tel est le cas du grand Antokolski, qui a honoré l'art... russe ; du très remarquable Velonski (en lituanien Veloniškis), enfant de Mariampolis, la ville de l' « irredenta » lituanienne de Suvalkai, dont l'art impeccable, d'une haute facture classique (Prix de Rome de Paris pour son « Gladiateur ») est revendiqué par les Polonais comme fruit de leur civilisation. (?...)

Enfin, tel est le cas de Vivulski, de Kaunas, dont la jeunesse s'est déroulée en période de Renaissance lituanienne — grâce qui a manqué aux autres — et que la protection d'un des plus heureux soupirants polonais d'Euterpe, Paderewski, a ravi, aisance acquise, à l'art comme au peuple lituanien, ses malheureux parents y compris.

Vivulski, qui a fait des études approfondies comme architecte et comme sculpteur, est un artiste de grande valeur, au talent aussi fécond que varié et souple dans l'exécution comme hélas dans la conception ! Par flagornerie pour les « patrons » de son art, il a risqué sur une des places publiques de Cracovie cet énorme mensonge historique qu'est son monument commémoratif du cinquième anniversaire de la journée de Grunwald, le Bouvins lituano-polonais où la robustesse et la

persévérance lituaniennes en la personne de Vytautas et de ses vaillants jouèrent le rôle décisif des « communes » françaises sur le champ de bataille des Flandres deux siècles auparavant. Et au lieu de la traduction de cette vérité, que voit-on à Cracovie ? Un Jagaïla (Jagellon) — qui le jour de la bataille s'est tenu avec une nombreuse suite polonaise à distance prudente des coups — paradant sur un cheval au sommet d'un haut piédestal, le faisant valoir davantage encore et... à ses pieds, en modeste homme d'armes, le héros lituanien, le vrai, pas le mari d'Hedwige — celui qui sans peur comme sans reproche, avec l'autorité d'une préparation de longues années, dirigeait la mêlée — Vytautas !!!! Il est à souhaiter que Vivulski se ressaisisse. Dans sa patrie restaurée, il n'aura pas plus de motif de rougir de la terre de ses pères que de la chaumière de ses parents. Il en aura bien plutôt un de se soustraire aux influences pernicieuse de ses « accapareurs », celui d'être à lui-même comme homme et comme artiste, car pas plus que la conscience, l'art ne saurait à la longue supporter l'atmosphère délétère de l'insincérité.

Pour être jeune, l'art de la Renaissance lituanienne n'en a pas moins, on le voit, plus et mieux que des promesses à présenter aux connaisseurs les plus difficiles comme aux Mécènes les plus délicats et, dès l'avant-guerre, il était hautement apprécié des uns et des autres. Puissent les temps nouveaux dans lesquels nous allons entrer, sans lui faire perdre aucune des belles qualités dont il a fait preuve, lui permettre d'en développer d'autres, qui s'affirment largement dans l'art populaire lituanien tout de bonhomie et de gaîté sereine. La joie peut désormais réapparaître à tous les foyers lituaniens et pénétrer tous les cœurs.

Musique

C'est une branche dans laquelle le peuple lituanien naturellement excelle avec les facilités que lui valent ses dispositions poétiques. Les daïnos invitent à la composition de mélodies populaires qui, techniquement travaillées, ont servi de point de départ à une remarquable Renaissance musicale.

Celle-ci a rapidement provoqué des œuvres importantes ou intéressantes dans le domaine de l'opéra-comique comme dans celui de l'opérette. Au premier rang des compositeurs nouveaux, il convient de signaler M. Petrauskas, lui-même ténor de marque, qui a fait ses études à Petrograd et à Paris, où il fut élève de Widor. Expatrié en Amérique avant la guerre, il y a fondé un conservatoire lituanien qu'il dirige avec toute l'autorité qui émane de sa personne comme de son beau talent. Il a fait toute une série d'ouvrages qui ont été représentés avec un vif succès sur les différentes grandes scènes des Etats-Unis.

T. Sasnauskas, élève du Conservatoire de Petrograd, a, entre autres, composé une Cantate maintes fois jouée dans les colonies lituaniennes d'Amérique, à Chicago, à Boston et à New-York. Il a ainsi contribué pour sa part à maintenir ou à réveiller le sentiment national parmi les Lituaniens américanisés. Car parmi les Lituaniens d'Amérique comme en Esthonie les manifestations musicales jouèrent un rôle capital dans l'entretien de la fidélité ethnique.

S. Šimkus, comme le précédent élève du Conservatoire de Petrograd, s'est fait un nom comme compositeur de chants et de chœurs qui ont trouvé le meilleur accueil en Lituanie et en Russie.

Naujâlis, ancien élève du Conservatoire de Ratisbonne et organiste de la cathédrale de Kaunas, s'est surtout consacré à la composition de chants d'église dans laquelle il excelle. Il a aussi adapté des mélodies du meilleur goût et du meilleur effet aux poésies patriotiques de Maïronis. Il a rendu les plus grands services à l'avenir de la musique lituanienne en fondant à Kaunas une école de musique et de chant qu'il dirige et où il peut faire valoir ses remarquables aptitudes pédagogiques.

Il y aurait encore beaucoup d'autres noms à citer dans l'ordre d'idées auquel nous consacrons ces lignes, mais il faut nous borner et nous attacher aux noms en vedette.

V

SCIENCES

Dans ce domaine également la Renaissance lituanienne s'est manifestée en dépit de conjonctures et de conditions plus que défavorables et que l'on peut résumer d'un mot qui est tout un programme gros de souvenirs, l'oppression russe !

Le foyer de la renaissance scientifique lituanienne fut une création du Dr Bassanavicius, la Société des Savants lituaniens dont le siège à Vilnus permit l'utilisation la plus rationnelle des archives comme de la Bibliothèque de la ville (200,000 volumes) tandis que sa répartition en sections encourageait les spécialisations fructueuses pour la science comme pour le développement national du pays.

L'« Institut » de Lituanie se compose des sections suivantes :

1° Section historique.

2° Section linguistique.

3° Section littéraire.

4° Section juridique.

5° Section médicale.

Les sections les plus actives furent les deux premières, précisément celles dont le fonctionnement importait le plus à la Renaissance intellectuelle *nationale*.

Les historiens lituaniens s'attachèrent à toutes les

manifestations de la vie nationale depuis les temps préhistoriques et avec raison, car toutes ont une haute valeur éducative ; le présent est fils du passé, même le plus reculé et il conditionne lui-même l'avenir le plus lointain.

La Lituanie a donc eu ses archéologues qui se sont livrés à leurs savantes et patientes investigations de par tout le pays, des hommes de la valeur du Dr Nagevicius, de Tadas Daugirdas, fondateur et directeur du Musée de Kaunas, de Šutinas, fondateur du Musée archéologique de Vilnus. Le résultat de leurs recherches a été consigné dans le Recueil de l'Institut *(Lietuviu Tauta)* et le produit des fouilles groupé au Musée précité.

La période historique lituanienne a fait elle aussi l'objet de recherches approfondies.

Il convient de citer ici principalement le nom du professeur Volter de l'Université de Petrograd qui a, entre autres, consacré quelques études remarquables au « Statut lituanien », examiné tant au point de vue historique qu'au point de vue juridique ; celui du professeur Voldemar, jeune historien de grand mérite qui a été, lui aussi, du corps enseignant de l'Université de Petrograd et auquel la science historique est redevable d'excellents travaux sur l'histoire de la Lituanie au XVIme et au XVIIme siècles.

La section de linguistique de l'Institut de Vilnus a également fait preuve d'une activité aussi intense que féconde. Elle s'est proposée d'établir et de réunir les richesses linguistiques lituaniennes (daïnos, proverbes), tout en s'efforçant de moderniser la langue, de la rendre capable d'exprimer des rapports nouveaux et des idées nouvelles, bref, de la préparer à l'essor que l'on est légitimement en droit d'en attendre.

Il s'est fait, sous ce rapport en Lituanie pendant les dernières décades, partant, longtemps déjà avant la création de l'« Institut », comme maintenant encore en dehors et en plus de lui, un travail de précision et d'adaptation que l'on ne saurait mieux comparer qu'à celui qu'entreprirent en France au début du XVIIme siècle les Malherbe, les Jean-Louis de Balzac et la marquise de Rambouillet, et cela, parallèlement à un travail d'enrichissement que l'on pourrait rapprocher, lui, de celui de Ronsard et de la Pleïade au XVIme siècle, si les lettrés et érudits lituaniens n'avaient avant tout cherché à enrichir la langue de leur pays au moyen de ses dialectes et non pas à l'aide d'apports étrangers que l'on s'est bien plutôt ingénié à bannir de plus en plus de sa structure. Et ici il convient de citer les noms de quelques-uns de ces bons forgerons de la langue lituanienne moderne : Kraušaitis-Jonas Jablonskis qui s'est livré à une étude approfondie de la langue comme de la grammaire et de la syntaxe lituaniennes et a, plus que tout autre, contribué à lui donner ses qualités modernes, Kazimieras Jaunys, Kazimieras Bûga, le Dr Schlapelis, J. Gabrys, Damionaitis, etc.

La section littéraire de l'Institut de Lituanie s'est surtout occupée jusqu'à présent de la littérature des XVIme, XVIIme et XVIIIme siècles. Se sont particulièrement distingués dans ces travaux le Dr Biržisska et Janulaitis. Il convient ici de faire une place particulière à l'un des membres les plus éminents de la section, J. Gabrys, le vaillant protagoniste de l'indépendance lituanienne qui, malgré son absorbante activité, a commis une « Histoire de la littérature lituanienne du XVIme siècle à la Renaissance lituanienne » (en deux volumes) aussi remarquable de forme que de fond.

La section juridique s'est plus particulièrement consacrée à l'ancien droit non écrit lituanien, qui a été l'objet d'érudites dissertations de l'avocat Jean Vileišis, de Janulaitis ainsi que du Dr Smetona, président de la Taryba.

La section médicale est, de par les circonstances, restée la section la moins florissante de l'Institut. C'est elle qui devait fatalement le plus souffrir de « l'oppression russe » dont nous avons déjà signalé l'influence en la matière au début de ces développements. En l'absence d'Université, de cliniques, de stations et de laboratoires, il lui était difficile d'observer, de se spécialiser et d'approfondir ; elle devait se borner le plus souvent à des considérations sanitaires et à des généralisations sur la santé et l'hygiène publics. Les noms de quelques personnalités méritent toutefois d'ores et déjà d'être relevés, ceux de A. Vileišis, d'Avižonis, du Dr Grinius, du Dr Matulaitis, Bagdonas, etc., tous savants auxquels la Lituanie nouvelle permettra par l'organisation rationnelle de son assistance publique comme de ses services hospitaliers de donner enfin leur mesure.

A quel point l'Institut de Lituanie était devenu le foyer de la vie intellectuelle lituanienne, on le pouvait voir chaque année à Vilnus lors de l'assemblée plénière de l'Institut dont la session durait une semaine et qui constituait le digne couronnement d'une année de patientes recherches et d'infatigables investigations dans les sections, dans les musées, dans les bibliothèques, couronnement auquel toute l'intellectualité lituanienne, jeune et vieille, se faisait un devoir d'assister. C'était comme la « Réunion des Sociétés savantes » du lituanisme à laquelle les correspondants étrangers

de l'Institut de Lituanie n'avaient garde de manquer. Il en venait d'Allemagne, du Danemark, de Russie et de Suède. Lituaniens et étrangers présentaient les résultats de leurs recherches devant un auditoire d'élite vibrant et reconnaissant comme jamais public lettré ne fut.

Il y a là, malgré la guerre, qui a fauché dans ces rangs comme dans tant d'autres, la promesse de riches moissons futures dans le cadre d'une Académie et d'une Université pour la préparation desquelles l'Institut sera tout naturellement appelé à fournir ses plus beaux épis.

VI

INSTRUCTION PUBLIQUE

Depuis le soulèvement de 1863, il n'est pas de domaine où les Lituaniens aient été davantage livrés à eux-mêmes que dans celui de l'instruction publique.

Dès 1864, Mouraview « le pendeur » avait fait fermer toutes les écoles lituaniennes. L'enseignement devait désormais être donné dans des écoles russes, par des maîtres russes et en langue russe, même l'enseignement religieux. Exception n'était faite que pour les prières usuelles que le clergé pouvait enseigner en langue du pays.

Ce fut par là et par l'administration des sacrements que son dévouement et la ténacité lituanienne, comme le zèle et le patriotisme de tous aidant, il sut entretenir la flamme de l'intellectualité dans les provinces du Nord-Ouest. Besogne pénible et même rebutante, pour qui n'aurait pas eu une foi ardente dans le lituanisme et en ses destinées, en présence de la prohibition d'imprimer en lituanien édictée également dès 1864 par Mouraview ; besogne dangereuse eu égard à la police et à l'administration russe, présentes alors même qu'invisibles avec leurs prescriptions draconiennes, leurs abus sans nom, leur scandaleux esprit d'inquisition et leur arbitraire sans vergogne.

Mais les prescriptions ecclésiastiques et les habitudes religieuses qu'elles créèrent vinrent à bout de tout.

Pour la première communion, chaque prêtre lituanien exigeait qu'on pût au moins lire — sinon écrire — en la langue du pays et c'était risquer de s'exposer à la risée de l'assistance que de ne pas être dans la vie ultérieure en état de lire à l'église le paroissien lituanien à haute voix. C'était dans les écoles clandestines, familiales ou autres — ces écoles que le ciseau de Rimŝa a immortalisées — écoles organisées ou patronées par le clergé que se préparaient ces importants résultats. Le succès était tel dans certaines paroisses des gouvernements de Souvalkai et de Kaunas qu'elles ne comptaient pas un illettré. C'était, il est vrai, des gouvernements purement lituaniens. Dans les régions polonisantes, par contre, à Vilnus et à Gardinas, l'influence de la démoralisation résultant des rivalités ethniques se traduisait par un regrettable pourcentage d'analphabétisme. Là, comme ailleurs, sous les apparences captieuse de la forme, la culture polonaise encourageait l'ignorance la plus crasse.

L'abolition de l'interdiction d'imprimer en 1904, bientôt suivie du relâchement du régime russe qui résulta de la révolution de 1905, valut enfin des temps plus cléments et plus propices à l'enseignement lituanien. La langue lituanienne fut officiellement réintroduite dans les classes inférieures des établissements d'instruction, l'enseignement du russe ne devant commencer que dans les classes supérieures.

L'application fut ce qu'elle pouvait être en Russie tsariste et la Lituanie n'aurait guère bénéficié d'un réveil intellectuel si elle avait été abandonnée aux seules mains des Russes, même bien intentionnés. Heureusement pour elle, les mains de ses enfants

purent la ressaisir par la voie de l'enseignement privé, désormais lui aussi officiellement permis, et à ses deux degrés, primaire et secondaire. Par le moyen de l'association, les Lituaniens — leur clergé en tête — surent tirer un merveilleux parti de ces dispositions. Des sociétés d'instruction publique furent fondées. C'étaient la « Saule » (Soleil) à Kaunas par l'initiative et par les soins infatigables de Mgr Olŝevski, le « Žiburys » (Flambeau) à Mariampolis, le « Rytas » (Matin) à Vilnus qui furent autant de « Centrales » d'instruction et d'éducation nationales et patriotiques lituaniennes, comptant de nombreux membres et envoyant par leurs succursales d'innombrables ramifications dans le pays.

En 1913, la seule « Saule » comptait soixante-trois associations succursales, entretenait une Ecole normale d'instituteurs et d'institutrices à Kaunas, cinquante écoles primaires, quelques écoles secondaires et quarante bibliothèques.

Résultat typique, œuvre d'une personnalité dont la fort belle vie de patriote lituanien est digne de ce cadre d'activité aussi noble que désintéressée dans lequel nous la plaçons.

Mgr Olŝevski et son œuvre

Mgr Olŝevski naquit en 1868, à Plunge, dans le gouvernement de Kaunas. Après de solides études au gymnase de Mitau en Courlande, il fit au séminaire de Kaunas des études théologiques que couronna à Petrograd le titre de « maître en théologie ».

Ses remarquables aptitudes d'éducateur lui valurent l'aumônerie du lycée de Libau qu'il occupe en même

temps que le vicariat de la paroisse lituanienne de cette ville, dont le baron Ropp, le futur évêque de Vilnus et archevêque actuel de Mogilew, était alors curé. Il fut dans cette double fonction un orateur de la chaire extrêmement apprécié.

Sa santé naturellement débile devenant de plus en plus chancelante il dut quitter le rude climat des bords de la Baltique pour celui plus clément du centre du continent. Il vint en Suisse à laquelle, par reconnaissance et admiration, il ne cessa de vouer depuis une affection que les années d'exil n'ont pu qu'affiner encore. Revenu en Lituanie, il devint curé de Retava en Samogitie où il resta pendant plusieurs années jusqu'en 1905.

Plus il avançait dans la vie, plus sa pensée mûrissait, plus il comprenait l'importance et la haute valeur morale du mouvement national lituanien. Il s'y donna bientôt tout entier, porté sans peine par ses mérites à la situation de direction qu'il n'avait pas cherchée.

Et alors les fondations importantes de se réaliser sous son égide. Fondation de la Société de St-Joseph groupant les ouvriers métallurgistes de Kaunas où entre temps il est revenu comme curé de la paroisse des Carmélites. Fondation de la « Saule » pour le développement de l'instruction en Lituanie et le réveil du sentiment national.

Rien n'arrête son activité ni ne ralentit son zèle, les difficultés matérielles si possible moins que d'autres encore. L'école normale d'instituteurs et d'institutrices qu'il a fondée à Kaunas lui a coûté une bonne partie de sa fortune personnelle et ses amis et admirateurs sont venus en appoint.

Cependant tous ces dévouements étaient encore

insuffisants pour le but proposé. Mais la solidarité qui unit tous les Lituaniens, ceux du Vieux-Monde et ceux du Nouveau, n'est pas un vain mot. Mgr Olševski, le sait. Aussi part-il en Amérique où, accompagné de l'abbé Tumas, il visite les colonies de compatriotes, demandant appui pour l'œuvre capitale d'instruction et d'éducation lituaniennes qu'il a entreprise dans la mère-patrie. Et le succès couronna ses efforts dépensés en de multiples conférences dont profita merveilleusement l'idée nationale. Le gain moral complétait et éthérait ainsi le gain matériel, ces deux cent mille roubles recueillis au cours de cette tournée d'apostolat lituano-chrétien dont bénéficia l'Ecole normale de Kaunas qui se vit bientôt installée dans un établissement modèle.

Mgr Olševski n'avait épargné ni son temps ni ses peines pour qu'il fût tel, donnant ainsi un bel exemple de ténacité et de scrupule lituaniens. Il avait tenu avant de se prononcer en faveur d'un plan quelconque à se rendre compte de l'exécution de devis analogues ou semblables au dehors, tant en France qu'en Suisse, et le bel édifice que l'année 1913 vit terminé sur l'une des collines dominant Kaunas était réellement tout ce que l'architecture scolaire moderne pouvait concevoir de mieux.

De nouveaux et précieux concours avaient facilité cette réalisation dans les proportions qu'elle avait prises, celui de familles magnates se rappelant que « lituanisme oblige » — la princesse Madeleine Radziwill fut particulièrement généreuse — et celui d'un immigré d'origine allemande, le fabricant Thilmann, qui voulait ainsi témoigner sa vive reconnaissance à sa patrie d'adoption.

Mais avec les succès patents et tangibles vinrent

immanquablement... les entraves et les difficultés de la part de la bureaucratie russe. La vie intellectuelle lituanienne se développait trop en Lituanie pour le plus grand dam de la russification. L'envahisseur le sentit. Systématiquement les tracasseries commencèrent, avec toutes leurs mesquineries, jusque dans les détails.

C'est ainsi que Mgr Olševski ne peut obtenir la permission de construire dans l'une de ses écoles une cheminée indispensable qu'après deux ans de démarches qui n'aboutirent qu'à la suite d'une requête au tsar lui-même. Le ministre compétent, lui, avait tout simplement refusé l'autorisation. Des écoles dont l'ouverture avait été accordée par le gouverneur des provinces d'Ouest, M. Verowkin, Russe humain, courtois et cultivé, qui comprenait qu'une solution libérale de la question des allogènes russes profiterait autant à la Russie qu'aux gratifiés eux-mêmes, furent fermées par ordre du ministre pour ne se rouvrir qu'après de multiples voyages à Pétersbourg, au pays des « sphères ».

Malgré tout, lorsque la guerre éclata, Mgr Olševski pouvait être grandement fier de son œuvre, si la fierté avait accès dans cette âme d'élite et si la modestie n'était une de ses parures les plus naturelles et les plus délicates. Que Mgr Olševski eût réussi et largement, les autorités russes ne furent pas les dernières à le lui faire entendre à l'heure où l'état de guerre permet de faire litière des derniers scrupules d'un « Rechtsstaat » d'ailleurs fort relatif — elles le lui firent entendre en l'éloignant de Kaunas comme..... suspect! Mgr Olševski s'en alla avec son millier d'élèves à Vilnus pour y continuer sa tâche. C'était la première étape qu'une autre

à Voronèž suivit devant l'avancée des Allemands. Infatigable, Mgr Olševski donnait à son œuvre toute l'extension que comportaient les circonstances au cours de cette artificielle migration de peuples vers l'Est que les Russes, dans leur débâcle, avaient si brutalement et si vainement ordonnée ! Mais les circonstances avaient promu au premier rang les œuvres d'assistance. Mgr Olševski en fut et des premiers. Son nom demeurera entre autres à jamais attaché à l'obtention à Rome de la collecte mondiale lituanienne, qui fut comme le noble prélude de la Restauration politique de sa chère patrie.

Dans la force de l'âge et du talent, Mgr Olševski est appelé à rendre à celle-ci de grands services dans tous les domaines et à être un des meilleurs ouvriers de sa réédification religieuse, morale, politique et sociale.

VII

ROLE DE L'ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE

dans la Renaissance lituanienne

Une nation ne vit, ne renaît pas seulement par ses historiens et ses poètes; en même temps que des savants et des rêveurs, il lui faut aussi des hommes d'action, des organisateurs, des commerçants, des ingénieurs, des industriels, des producteurs de richesse, des utilisateurs d'énergie. Dans ce monde de fer où les peuples se font une concurrence acharnée, dans laquelle le plus fort foule aux pieds sans pitié et écrase le faible et le petit, il n'y a pas de place, hélas! pour un peuple de héros et de poètes qui passerait uniquement son temps à faire des exploits et à les chanter.

Tout mouvement de renaissance nationale, pour se montrer vraiment fort et vraiment respectable, se caractérise par une magnifique floraison intellectuelle, mais aussi par une rare puissance de création, d'organisation et de réalisation dans le domaine pratique. Une nation ne se fait respecter de ses voisines que si elle prouve qu'elle est une source unique de production et de richesse pour l'humanité. Le grand argument des philosophes et des historiens de l'école allemande, pour prouver que les petits peuples n'ont pas de droit à la vie et qu'ils doivent se laisser englober dans de grands empires, c'est que l'existence d'une foule de petits peuples

rivaux les uns des autres, en même temps qu'elle morcelle l'effort de l'humanité, empêche le progrès de l'organisation et diminue la production mondiale. Pour des gens comme Ostwald, Lamprecht et tous les apôtres du pangermanisme, l'existence des petits Etats est un inutile gaspillage d'énergie[1]. Pour justifier son existence comme entité libre et indépendante, une nation devra donc avant tout vaincre le préjugé unificateur, centraliste et impérialiste et montrer que, loin d'être un foyer d'anarchie et de désordre, elle est capable de progrès industriels et commerciaux dont les plus grands Etats pourraient être jaloux. C'est le cas du Danemark, de la Suède, de la Norvège, de la Hollande, de la Belgique et de la Suisse. La grandeur de ces pays, leur valeur pour la civilisation et l'humanité ne se mesurent pas seulement à leur étendue : comme l'ancienne Grèce et comme l'antique Phénicie, ils peuvent montrer qu'eu égard à leur superficie ils sont encore plus avancés que beaucoup de grands empires pour l'utilisation intensive des ressources de leur sol et que nulle part mieux que chez eux la planète n'a pu être aménagée pour le bien de l'humanité. Toute renaissance intellectuelle et morale d'un peuple déchu, pour s'imposer aux yeux de la société des nations et créer de nouveaux droits à l'indépendance, doit s'accompagner d'une renaissance de l'activité et de l'esprit d'invention dans le domaine pratique.

Au point de vue national, les grands ingénieurs, les grands industriels, les grands commerçants, les grands

---

[1] Voir Jean Pélissier. *L'Europe sous la menace allemande en 1914*. Perrin & C[ie] éditeurs. Préface, p. VII.

colons, les grands explorateurs, devraient être honorés à l'égal des héros militaires, des philosophes, des savants et des artistes. Car, en dehors des avantages purement matériels qu'ils rendent à leurs compatriotes, ils procurent encore à la nation un immense bénéfice moral en étendant son rayonnement à travers le monde et en manifestant d'une façon éclatante les qualités d'invention et d'organisation de la race dont ils sont sortis.

La Renaissance lituanienne a eu ses ingénieurs ses techniciens comme elle a eu ses savants et ses poètes. Malheureusement, vu l'état de misère dans lequel se trouvait la Lituanie, presque toute la génération qui put faire ses études dans les écoles techniques à partir de l'abolition du servage, en 1863, fut obligée de s'exiler pour trouver du travail hors du pays. C'est par milliers qu'ils allèrent fonder des usines en Russie, créer des exploitations agricoles ou diriger des entreprises industrielles en Sibérie. Par leur esprit de méthode, leur initiative, leur travail acharné, ils contribuèrent à répandre dans tout l'empire du tsar le bon renom de la Lituanie. Beaucoup d'entre eux rendirent un service plus direct à la cause nationale lituanienne en s'enrôlant dans les sociétés patriotiques et en travaillant comme avocats, comme professeurs ou comme prêtres au relèvement intellectuel et moral de leur nationalité!

Pierre Vileišis

Le plus remarquable de ces hommes d'action de la Lituanie nouvelle, celui qui a rendu peut-être le plus grand service à son pays dans la période critique de la Renaissance, alors que le flambeau du nationalisme

n'était encore qu'une faible flamme qui, à chaque instant, menaçait de s'éteindre, c'est l'ingénieur Pierre Vileišis. Celui-ci, né à Paneveris, dans le gouvernement de Kaunas, d'une modeste famille de paysans, étudia d'abord au collège de Šauliai, puis à la Faculté des Sciences de l'Université de Petrograd. Devenu ingénieur, il ne tarda pas à devenir célèbre comme constructeur de ponts de chemins de fer. Ses capacités ayant inspiré confiance à quelques grands capitalistes, il fonda avec leur concours une grande usine métallurgique à Vilna et devint ainsi le principal industriel de la Lituanie.

Animé d'un ardent patriotisme, il ne cessait d'user de ses hautes relations à Petrograd pour tâcher d'adoucir la misère nationale de ses compatriotes et en particulier pour obtenir la révocation du funeste oukase qui, depuis 1863, interdisait de publier des ouvrages en langue lituanienne. Il ne réussit pas complètement, mais à diverses reprises il obtint, à titre de faveur spéciale, l'autorisation de publier diverses brochures en langue lituanienne qu'il répandit, à ses frais, par centaines de milliers d'exemplaires par le pays.

Il contribua aussi beaucoup de ses deniers à soutenir la presse nationaliste lituanienne éditée en Prusse orientale, à Tilsit, et il entreprit de 1887 à 1904 toute une série d'éditions de livres populaires également imprimés à l'étranger et introduits clandestinement dans le pays, sans lesquels le peuple lituanien, qui ignorait complètement le russe et le polonais, serait resté dans l'ignorance et dans l'abaissement intellectuel le plus complet.

En 1904, après la révocation de l'oukase qui interdisait la publication des ouvrages en langue lituanienne,

il fonda le premier journal lituanien à Vilnus : *Vilniaus Zinios* (Les Nouvelles de Vilnus), qui joua un rôle très important dans la révolution de 1905. Pour tous ces services, M. Pierre Vileišis mérite d'être considéré comme l'un des principaux artisans de la Renaissance lituanienne. En même temps qu'il se dévoua lui-même sans compter à la cause du pays, il sut inspirer sa foi patriotique à ses deux frères, Antoine et Jean Vileišis, le premier médecin, le second avocat, et en faire aussi des champions de la cause nationale lituanienne.

Mais ce n'est pas tout. Nous avons vu que Pierre Vileišis peut être considéré comme le principal promoteur de l'introduction de la grande industrie en Lituanie. Dans un esprit de sacrifice qu'on ne saurait assez louer, il adapta bientôt à des fins nationales l'entreprise qu'il dirigeait.

Pierre Vileišis transforma en effet l'importante usine de constructions métalliques qu'il avait fondée à Vilnus où il réussissait admirablement comme ingénieur-constructeur de ponts de chemins de fer, soumissionnaire de grands travaux publics volontiers agréé du gouvernement russe, pour se consacrer à la fabrication de machines agricoles convenant mieux que les articles de fabrication étrangère (Russie, Amérique, Angleterre) aux particularités du sol de sa chère Lituanie. Cette usine mise en actions sous le nom de Société « Vilia » acquit rapidement une grande réputation.

Grande entreprise nationale par ses fins, elle en était une aussi par sa mise en œuvre. Car tout en elle était lituanien : intelligence, capital et travail.

Cette société eut bientôt de nombreuses succursales

dans le pays pour la plus grande prospérité de l'agriculture lituanienne qui disposait des machines les plus perfectionnées et les mieux adaptées à ses besoins.

Un personnel d'élite menait l'affaire. Les ingénieurs Skripka et Kairis en étaient les directeurs techniques tandis que MM. Smilgevicius et Jasaitis la dirigeaient au point de vue commercial.

Les classes rurales ne restèrent pas en arrière des milieux citadins. Quelques propriétaires fonciers de Souvalkai, dont M. Bielskis, fondèrent à Mariampolis la Société *Żagre*, groupement agricole qui avait pour but d'améliorer pratiquement les méthodes d'agriculture en développant ainsi la branche capitale de l'activité lituanienne. Machines, engrais, semences de qualités les plus satisfaisantes devaient être acquis aux meilleures conditions possibles et mis à la disposition des agriculteurs à des prix défiant toute concurrence. La Société eut bientôt des succursales et des entrepôts dans les principaux bourgs de Lituanie et elle contribua rapidement, de façon absolument remarquable, à l'accroissement des rendements ainsi qu'au relèvement de la culture générale du pays.

On put régulièrement le constater aux Expositions agricoles qu'elle organisait annuellement à Mariampolis où les présentations des produits du sol et de l'élevage lituaniens permettaient de se rendre expérimentalement compte des grands progrès réalisés d'une année à l'autre dans tous les domaines agricoles.

Coopération

La coopération a pris dans la dernière décade précédant la guerre un grand essor en Lituanie où elle a contribué à répandre le bien-être tant en développant l'idée nationale. Il y avait finalement au début des hostilités un groupement coopératif dans chaque bourgade.

Comme dans d'autres pays catholiques, la part de l'ensemble du clergé au mouvement fut capitale. Mais l'un de ses membres mérite d'être tout particulièrement mentionné pour son zèle et son assiduité infatigables, nous avons nommé M. l'abbé Vilimavicius.

Quelques chiffres feront mieux comprendre que de longs commentaires l'importance prise en Lituanie par la coopération. C'est ainsi que le seul gouvernement de Kaunas comptait, lorsque la guerre éclata, 119 coopératives de consommation avec 36,090 membres ayant un capital de roulement de plus de douze millions de francs.

Le mouvement aurait pu donner davantage encore sans les entraves que la bureaucratie russe en ce domaine comme en tant d'autres, apportait aux exigences les plus normales du développement le plus légitime. Jamais les coopératives de coopération ne purent par exemple obtenir l'autorisation de constituer une Centrale qui leur aurait permis, par des achats directs à la production en gros, de revendre à des prix plus avantageux encore, au plus grand profit de la collectivité.

Ce remarquable esprit d'entreprise qui faisait dans la Lituanie d'avant-guerre surgir de partout des créa-

tions nouvelles, était dû en grande partie aux Lituaniens retour d'Amérique. Ils revenaient faire bénéficier la mère-patrie de leur riche expérience d'outre-mer en pays neufs ainsi que des capitaux que leur avait valu un labeur aussi intelligent qu'acharné en terre d'indépendance et de liberté.

VIII

L'ÉMIGRATION LITUANIENNE AUX ÉTATS-UNIS

et la Renaissance nationale

Le Dr J. Ŝliupas et l'Abbé Burba

Dans le grand mouvement de Renaissance nationale des peuples opprimés, qui est un des phénomènes capitaux de l'histoire de la vieille Europe, dans la seconde moitié du XIXme siècle et au début du XXme, le rôle de l'Amérique ne saurait être trop exagéré. Ce rôle a été salutaire à un double point de vue. D'abord l'Amérique a élevé le niveau économique des émigrants issus généralement des classes sociales les plus déshéritées en offrant une occasion exceptionnelle de s'enrichir rapidement à leur puissance de travail acharnée. Ensuite, elle les a éduqués moralement et intellectuellement en leur donnant le spectacle d'une démocratie, où toutes les carrières étaient ouvertes à tous les talents et où tous les hommes, sans distinction d'origine, de langue, de religion et de nationalité, sont uniquement appréciés d'après leur valeur individuelle et leur capacité de créer de nouvelles richesses pour la communauté.

Comme bon nombre de ces émigrants n'avaient pas quitté leur pays natal sans esprit de retour, qu'ils

envoyaient à leurs familles restées sur le vieux continent le plus clair de leurs économies, et que souvent ils rentraient chez eux après fortune faite pour y créer quelque commerce ou quelque industrie, ils furent le levain qui permit aux divers nationalismes européens de se développer. Nul n'ignore le puissant appui moral et matériel que les Sinn Feiner de Dublin n'ont jamais cessé de trouver auprès de seize millions d'Irlandais qui forment l'élément prépondérant parmi les catholiques des Etats-Unis. Si le nationalisme tchèque ou le nationalisme yougoslave sont devenus des forces inquiétantes pour l'empire austro-hongrois, c'est à l'or américain qu'ils le doivent en grande partie. Jusque dans Monastir on trouvait, avant les guerres balkaniques, tout un quartier de villas construites par des « millionnaires américains » qui n'avaient pas peu contribué à faire de cette ville de Macédoine un dangereux foyer de propagande contre les Turcs.

En un mot l'Amérique a été comme une fontaine de Jouvence où, dans l'atmosphère de la liberté, les nationalités décrépies de la vieille Europe ont repris une vigueur et une jeunesse nouvelles.

Ce bienfait de la civilisation américaine, la Lituanie, comme les autres nationalités de l'Europe, en a largement profité. L'émigration des Lituaniens à l'étranger date du commencement du XIXme siècle. Dès que l'Etat lituanien eut été supprimé par le partage de ce pays et de la Pologne entre les puissances voisines et que la plus grande partie du grand-duché de Lituanie fut devenue une province de la Russie, l'oppression russe ne tarda pas à devenir intolérable pour les Lituaniens.

Le manque de liberté politique, les entraves appor-

tées au développement économique en Lituanie[1], furent les principales causes de l'émigration en masse du peuple lituanien. Cette émigration redoubla d'intensité à l'époque de la plus grande oppression politique. Dans la période de 1864-1904, on évalue à un million environ le nombre d'émigrés lituaniens aux Etats-Unis.

Tout ce grand courant d'émigration aurait été perdu pour la cause nationale lituanienne, et se serait fondu dans l'océan d'une grande nation étrangère, si quelques grands patriotes n'avaient su l'organiser et le rendre réfractaire à l'assimilation par le groupement et l'association, par l'enseignement de la langue maternelle, la création de paroisses, d'écoles et de journaux lituaniens, le développement de l'orgueil de la race, le respect des traditions et des coutumes des ancêtres et surtout le culte de la Patrie.

Dans cette tâche, tous les intellectuels de toute croyance et de tout parti politique, libres-penseurs et cléricaux, socialistes et nationalistes rivalisèrent à l'envi. C'est pourquoi de toutes les colonies étrangères qui se développent librement en gardant leur individualité nationale au sein de la libre Amérique, on peut dire que la nationalité lituanienne est la mieux conservée. Greffé sur un nouvel arbre, le rameau lituanien prit une vigueur toute nouvelle.

Le Dr Jean Ŝliupas fut le premier et l'un des principaux artisans de cette magnifique Renaissance lituanienne en Amérique.

Né dans le gouvernement de Kaunas, près de Pane-

---

[1] Une loi de 1864 interdisait aux Lituaniens d'acheter plus de soixante hectares de terre dans leur propre pays.

vezis, d'une famille de riches paysans, il fit ses études au collège de Šauliai, où il eut comme camarade et ami le comte Zuboff, descendant d'un favori de l'impératrice Catherine II, mais très démocrate et tout à fait lituanisé.

Il fit ensuite ses études de médecine à Moscou en même temps que Bassanavicius et tous deux firent partie de la même société secrète d'étudiants, qui jurèrent de se dévouer corps et âme à la cause de la Renaissance nationale lituanienne. Mais en même temps qu'il était animé d'un ardent patriotisme, le jeune Šliupas était un fervent adepte des socialistes. Nationalisme et socialisme ne s'excluent pas, comme le croient faussement certains adeptes de marxisme italiens ou français, qui sont en réalité des anarchistes et des sans-patrie. Dans tous les Etats où il existe des conflits de race, comme en Autriche-Hongrie et en Russie, les socialistes sont organisés en groupements nationaux ; ils reconnaissent que le premier pas à faire avant de se lancer dans la lutte des classes, c'est de libérer la nationalité, ou qu'en tout cas l'un ne va pas sans l'autre et qu'il ne peut pas exister de véritable Internationale, s'il n'y a pas à la base des nationalités jouissant de leur pleine autonomie. Compromis dans le mouvement socialiste russe et menacé d'être envoyé en Sibérie, le Dr Šliupas fut obligé, en 1884, de quitter la Russie et il se rendit à Tilsit, où il prit la direction du journal *Aušra* que Bassanavicius avait créé, mais dont il ne pouvait plus assurer la publication à cause des tracasseries de la police prussienne.

Libre-penseur fanatique, partisan acharné de la lutte des classes, anticlérical farouche, Šliupas exposa avec

fougue dans le journal *Aušra* toutes ses théories. Il ne tarda pas à effaroucher les ecclésiastiques qui faisaient partie de la Société des patriotes lituaniens, qui soutenaient *Aušra* de leurs deniers et qui le répandaient parmi le peuple. Aussi le journal ne tarda-t-il pas à tomber.

Le jeune Šliupas entreprend alors un voyage dans les principales villes d'Europe, et il se fixe à Genève, où il termine ses études de médecine et, en 1887, il émigre aux Etats-Unis. C'est alors que commence la période véritablement féconde de son activité.

A cette époque, le peuple lituanien d'Amérique n'était pas organisé et plusieurs centaines de mille Lituaniens dispersés dans les différentes villes et centres industriels des Etats-Unis, n'ayant ni intellectuels, ni prêtres, ni instituteurs, ni presse, ni chefs politiques, se prêtaient à la polonisation, que les prêtres catholiques polonais poursuivaient d'une façon intensive.

Le Dr J. Šliupas, après avoir constaté la triste situation de ses compatriotes aux Etats-Unis, entreprit sans tarder, avec une ardeur d'apôtre, la grande tâche d'organiser la nation lituanienne en Amérique. Et pour cela il comprit que la première chose à faire était d'élever une muraille de Chine entre le peuple lituanien et le peuple polonais. Or c'était surtout par l'Eglise que les Polonais continuaient à poloniser les Lituaniens aux Etats-Unis. Avec un remarquable sens politique, bien qu'il fût anticlérical acharné, le Dr Šliupas n'hésita pas à recourir aux prêtres lituaniens pour séparer définitivement les Lituaniens des Polonais. Dans ce but, il fait venir l'abbé Burba de Vilnus pour créer la première église lituanienne catholique aux Etats-Unis.

L'abbé Burba se fixe à Plymouth, au centre du char-

bonnage en Pensylvanie. Ses premiers pas furent des plus difficiles. Lorsque les Lituaniens eurent construit à leurs frais une église catholique à Plymouth pour se séparer des Polonais, certains ouvriers polonais, excités par des exploiteurs de leur chauvinisme national, prétendirent que l'église avait été édifiée à frais communs, et exigèrent un service en polonais. Les Lituaniens ne s'y opposèrent pas. Mais quelques temps après, comme les Lituaniens chantaient un cantique dans leur langue, les Polonais présents à l'office commencèreni à faire du scandale. Il s'en suivit une bataille rangée à coups de revolvers dans le cimetière. Cela se passait vers la fin de 1890.

L'abbé Burba, cependant, ne se laissa pas décourager. Il se dévoua tout entier à la cause du relèvement de la nation lituanienne en Amérique, et pour mener son œuvre à bonne fin, il fit venir plusieurs prêtres de Lituanie. Les résultats ne tardèrent pas à couronner ses efforts ; après les tiraillements et les luttes des premières années, les Lituaniens se séparèrent peu à peu complètement des Polonais. Ils formèrent leurs propres paroisses et construisirent de nombreuses églises. De sorte qu'à l'heure actuelle, il y a en Amérique plus de deux cents églises catholiques lituaniennes, toutes plus somptueuses les unes que les autres, autant de presbytères, d'écoles et de cimetières, dont la valeur totale est évaluée à soixante-dix millions de dollars. Les Lituaniens ont quinze paroisses à Chicago et autant à New-York. Ils se plaignent de n'avoir pas d'évêque lituanien : leur clergé dépend des évêques irlandais et c'est eux qui sont nominalement propriétaires des biens ecclésiastiques lituaniens.

Le peuple lituanien d'Amérique est reconnaissant au Dr Šliupas d'avoir puissamment contribué, bien qu'il ne fût pas croyant, à cette séparation complète des églises lituaniennes et polonaises en Amérique. C'est là, en effet, un service inestimable qu'il a rendu à la cause nationale lituanienne. En même temps qu'il se dévoua à cette tâche, le Dr Šliupas se lança dans le journalisme et il participa à la création à New-York de deux journaux : *Vienybe Letuvniku* (L'Union des Lituaniens) qui existe encore et qui a joué un rôle très important dans le réveil du sentiment national dans les colonies lituaniennes d'Amérique, et *Garsas* (L'Echo) qui a disparu.

Le Dr Šliupas est connu aussi comme organisateur de sociétés : Il créa une société de propagande patriotique anticléricale et athée qui le brouilla avec un grand nombre de patriotes lituaniens. Il fonda aussi le parti socialiste lituanien aux Etats-Unis. Dernièrement, il a renié les socialistes et il s'est retiré de son parti, mais il continue à travailler avec une activité inlassable comme agitateur et propagandiste à la défense de la cause nationale lituanienne.

Il exerce actuellement son art de médecin à Scranton en Pensylvanie. Au dire de ceux qui le connaissent, c'est un caractère énergique, indomptable, violent, emporté. C'est un très bon orateur qui a le don d'émouvoir les masses populaires. Il s'est aussi essayé avec succès dans la littérature. Il a publié une histoire de la Lituanie, qui est plutôt une récapitulation, sans critique, de tout ce qui a été écrit sur la Lituanie, qu'un ouvrage scientifique. Il est vrai qu'une histoire critique du peuple lituanien est difficile à écrire aux Etats-Unis à cause du manque d'archives et de bibliothèques : les documents

de l'histoire lituanienne, qui d'ailleurs n'ont pas encore été étudiés, se trouvent dans les archives du Vatican, les archives secrètes des chevaliers de l'Ordre teutonique à Kœnigsberg et à la Bibliothèque de Vilnus qui renferme deux cent mille volumes et quinze mille manuscrits. Il faudrait une armée de savants pour dépouiller tous ces documents, avant de pouvoir écrire une histoire définitive de la Lituanie.

Le Dr Ŝliupas a aussi réédité le fameux *Statut lituanien*, l'admirable recueil de documents de législation de l'ancien état lituanien.

Depuis le début de la guerre européenne, il s'est prononcé pour la participation des Etats-Unis à la lutte contre l'Allemagne à côté des puissances de l'Entente et il a combattu le parti socialiste lituanien qui faisait de la propagande en faveur du maintien de la neutralité.

Le Dr Ŝliupas a le rare mérite d'être le premier intel lectuel lituanien qui ait traversé l'Océan et qui ait apporté le germe de la Renaissance nationale dans les colonies lituaniennes d'Amérique. Aussi, malgré son caractère parfois difficile, garde-t-il encore parmi ses compatriotes une certaine autorité.

Les successeurs du Dr J. Ŝliupas et de l'Abbé Burba

L'abbé Burba, que le Dr Ŝliupas avait fait venir de Lituanie pour créer à Plymouth la première église lituanienne des Etats-Unis, mourut en 1898. Parmi les prêtres catholiques qui recueillirent sa succession et qui travaillèrent à l'organisation religieuse et nationale des Lituaniens d'Amérique, quelques-uns méritent une mention spéciale : ce sont les abbés Žilius, Milukas, Kaulakis, Kemešis, Kraučunas, Alexandre Skripka, etc.

Le successeur immédiat de l'abbé Burba fut un prêtre de Boston, l'abbé J. Žilius, qui avait travaillé avec lui. Son principal mérite est d'avoir fondé en 1885 une grande société nationaliste, *L'Union des Lituaniens des Etats-Unis*, dont le but principal était d'établir un lien moral et politique entre les nouveaux immigrés et les Lituaniens nés en Amérique, afin de les empêcher de perdre leur nationalité. En se développant, elle se transforme en société de secours et d'assurance mutuels. En 1893, elle se divisa en deux et forma un groupe catholique et un groupe libre-penseur.

L'abbé J. Žilius fonda aussi un journal *Tevyne* (La Patrie), qui existe encore et qui joue un rôle très important dans la vie des émigrés de Lituanie.

L'Abbé Milukas

L'abbé Milukas est de la race des grands patriotes de la Renaissance lituanienne et de bonne heure il manifesta son tempérament d'apôtre, comme le Dr Kudirka et Bassanavicius. Né dans le gouvernement de Suvalkai, il fit ses études dans le fameux collège de Mariampolis, puis au séminaire catholique de Seinai, où il se fit remarquer par un patriotisme tellement ardent qu'il s'attira la malveillance de ses maîtres polonais. Ne pouvant vivre dans ce milieu, il émigra aux Etats-Unis où il termina ses études théologiques. Une fois prêtre, il consacra le meilleur de son temps et de ses forces au relèvement moral et intellectuel des ouvriers lituaniens et il fonda à Philadelphie une maison d'édition de livres populaires à bon marché, dont certains furent imprimés à des centaines de mille exemplaires. Il créa aussi un grand journal, *Zwaigzde,* actuellement dirigé par un

écrivain lituanien de talent, Mlle J. Praïnatis. Excellent écrivain, bon orateur, spirituel conférencier, parfait gentleman, l'abbé Milukas est une figure très populaire parmi les Lituaniens des Etats-Unis. Sa figure rappelle étonnamment celle de Napoléon et il aime à se l'entendre dire. Par ses nombreuses relations dans le monde parlementaire à Washington, au Sénat et au Congrès, il a su rendre des services inappréciables au peuple lituanien des Etats-Unis. Il a su grouper autour de lui un grand nombre d'intellectuels de valeur, hommes et femmes, dont il a su faire d'excellents éducateurs du peuple et de vaillants propagandistes de la cause nationale lituanienne.

L'Abbé Kaulakis

L'abbé Kaulakis lui aussi est un émigré de Lituanie. Après avoir fait ses études secondaires à Kaunas, il suivit les cours de l'Université catholique de Louvain où il prit le grade de docteur en théologie. Invité par l'abbé Burba à prendre la direction d'une paroisse lituanienne aux Etats-Unis, il créa l'église de Philadelphie. Organisateur de premier ordre, il fit de sa paroisse une paroisse modèle. Il organisa aussi un grand nombre de sociétés philanthropiques et économiques. C'est un homme de belle taille, aux traits fins, énergiques, qui frappe par son air intelligent et spirituel et sa belle tête qu'entoure une auréole de cheveux frisés. C'est un patriote très généreux qui dépense sans compter pour la cause nationale. Il soutient de ses deniers un grand nombre de sociétés de propagande lituanienne tant en Amérique que dans la mère-patrie.

L'Abbé Kemešis

L'abbé Kemešis, le mieux doué peut-être des jeunes propagandistes lituaniens d'Amérique, est un ancien rédacteur du principal journal lituanien de Vilnus, *Viltis* (L'Espoir). A la suite des tracasseries et des vexations qu'il eut à subir de la part de l'abbé Michalkievitch, prêtre polonisateur, administrateur du diocèse de Vilnus, il fut forcé de quitter le pays. Il se rendit d'abord en Ecosse, à Glascow, où vit une puissante colonie de vingt mille Lituaniens et où il fonda le journal lituanien *Išeiviu Draugas* (L'Ami de l'Emigré) avec le concours de l'abbé Norbut.

Quelque temps après la mort de l'abbé Kaupas, directeur à Chicago du grand quotidien *Draugas*, il fut appelé en 1913 à la tête de ce journal. Il trouva dans ses nouvelles fonctions un vaste champ pour son activité et son énergie inlassables. Et il se révéla publiciste et organisateur de premier ordre. Il participa à tous les grands congrès nationaux et devint l'âme agissante de toutes les sociétés patriotiques de quelque importance. Il doit être considéré, avec M. J. Gabrys, comme l'un des principaux créateurs du Fonds national de propagande lituanien des Etats-Unis en 1914 et le promoteur du Conseil National lituanien d'Amérique, dont il est le secrétaire général. Très énergique et très entreprenant, il est le principal pilier de la société des *Knights of Lituania*. Tout dernièrement il fonda une grande organisation ouvrière qui a son centre à Boston et un grand journal, *Darbininkas* (L'Ouvrier), dont il est le directeur et le rédacteur en chef. C'est un des hommes

qui font le plus d'honneur à la nation lituanienne et qui donnent le plus d'espoir dans son avenir.

Antoine Olszevski

Cette revue des principaux organisateurs de la nation lituanienne en Amérique ne serait pas complète si nous ne citions pas encore un autre grand ouvrier de la cause nationale : Antoine Olszevski.

C'est un des premiers émigrés lituaniens aux Etats-Unis. Cet homme, d'une intelligence supérieure et d'une capacité de travail extraordinaire (il peut travailler jusqu'à dix-huit heures par jour) savait à peine lire lorsqu'il arriva aux Etats-Unis. Il créa la plus vieille banque lituanienne de Chicago, construisit à ses frais le théâtre national lituanien de Chicago et fonda dans la même ville, en 1891, le grand journal nationaliste libéral *Lietuva* (La Lituanie) qui a joué un rôle important dans le développement de la Renaissance lituanienne. En 1896, ce journal eut un procès avec les représentants du parti catholique lituanien ; il le gagna, et depuis il n'a cessé de défendre les théories nationalistes en dehors de toute idée cléricale et sans jamais lier la cause de l'indépendance politique de la Lituanie à celle de la religion.

A côté de son journal, M. Antoine Olszevski fonda une grande maison d'édition. Il se spécialisa surtout dans les éditions populaires des livres de géographie et de sciences naturelles. Un grand nombre de ces ouvrages furent introduits clandestinement en Russie avant 1904, alors que la presse n'était pas encore libre dans ce pays. Aussi cette entreprise a-t-elle beaucoup contribué à élever le niveau intellectuel des Lituaniens.

A côté de son esprit d'initiative, l'un des principaux mérites de M. Antoine Olszevski est d'avoir su choisir ses collaborateurs. Pour diriger son journal, il fit appel au propagandiste Ŝernas, qui avait fondé à Tilsit le journal *Varpas* avec le Dr Kudirda. Ayant accepté la proposition de M. A. Olszevski, Ŝernas se dévoua corps et âme à la prospérité de *Lietuva*, dont il est encore aujourd'hui le principal rédacteur en chef. La direction effective de cet organe est actuellement entre les mains de M. B.-K. Balutis, homme fin, intelligent, très bon écrivain politique et éloquent orateur.

L'abbé J. Ẑilius

Après de fortes études en Lituanie, l'abbé J. Žilius, comme tant d'autres, partit pour l'Amérique. Il s'établit à Boston où il groupa bientôt sans distinction d'opinion ni de parti, dans la simple mais vigoureuse communauté de l'idée lituanienne, les principaux patriotes émigrés de Lituante. Il contribua largement à la fondation de la Société de l'Union des Lituaniens d'Amérique ainsi qu'à celle du grand organe lituanien, le *Tevyne*, ne ménageant ni son temps ni sa peine, partout portant la bonne parole en apôtre et réussissant en apôtre. Il a été un des grands ouvriers de la Renaissance lituanienne par le zèle avec lequel il entretint l'idée nationale.

Aux qualités du tribun, l'abbé Žilius joint les qualités du savant. C'est un des meilleurs connaisseurs du passé lituanien et on lui doit, indépendamment d'une collaboration assidue aux principaux journaux lituaniens d'Amérique, d'excellentes études sur la littérature lituanienne du XVIIIme siècle.

La remarquable variété de ses aptitudes lui permet d'ailleurs de se consacrer avec autant de succès aux sciences exactes qu'aux sciences morales. A son retour en Lituanie après la révolution russe, il s'adonna aux études astronomiques. La guerre le revit en Amérique. Il la parcourt actuellement en vue d'organiser un syndicat financier destiné à grouper les ressources nécessaires au relèvement de la Lituanie de ses ruines. Les éminentes qualités de l'abbé Žilius lui assureront un rôle de premier plan dans la Lituanie de demain.

L'abbé Alexandre Skripka

L'abbé Alexandre Skripka commença à Mittau en Courlande des études qu'il termina à Chicago. Et aussitôt la cause nationale le prit tout entier. Organisateur de premier ordre, il fonda dans sa paroisse, une des plus grandes de Chicago, une école modèle. Il jouit d'un grand renom parmi ses compatriotes d'Amérique où ses belles qualités de nature d'élite comme son inépuisable générosité pour les œuvres nationales lituaniennes lui ont valu de nombreuses et profondes amitiés.

Dr V. Bartuŝka

Un Lituanien ardent, presque d'« irredenta » puisque l'abbé Bartuŝka est originaire du gouvernement de Souvalkai. Il fit de remarquables études à l'excellent collège de Mariampolis, études qu'il poursuivit non moins remarquablement au séminaire de Seinai, puis, il s'en fut prendre ses grades en philosophie à Fribourg — la Rome suisse — partout apprécié pour sa claire intelligence et la sûreté de ses relations.

Il partit aux Etats-Unis où il devint curé du Mont-Carmel, en Pensylvanie. Mais l'Eglise fut loin de prendre toute entière cette activité débordante et l'abbé Bartuška devint un des plus ardents protagonistes du mouvement national lituanien où il brilla bientôt par l'éclat de sa parole comme par l'élégance de sa plume. Les journaux catholiques et patriotiques lituaniens des Etats-Unis n'eurent pas de collaborateur plus assidu. Il prit une part active à cet important Congrès lituanien de Chicago du début de la guerre, que l'initiative prévoyante de J. Gabrys convoqua. En qualité de délégué du Conseil national lituanien il visita en 1916 la Lituanie occupée. Il remplit ses fonctions de commissaire enquêteur avec un tel zèle que les autorités militaires allemandes ne trouvèrent rien de mieux que... de l'incarcérer à Kaunas sous prétexte d'excitation contre les autorités d'occupation, inculpation dont quelques papiers trouvés chez lui devaient fournir la preuve.

L'enquête approfondie à laquelle on se livra ne donna naturellement aucun résultat. Entre temps, les compatriotes de M. l'abbé Bartuška, surtout ceux de Suisse, s'étaient énergiquement entremis, faisant valoir, entre autres, qu'il était absolument contraire au droit des gens d'arrêter une personne munie d'un sauf-conduit et bénéficiant d'un caractère international. On relâcha donc M. Bartuška après lui avoir fait payer mille marcs d'amende. On lui avait donné à choisir entre le paiement de cette somme et cent jours de prison !

M. Bartuška, à la recherche de parages plus hospitaliers, se rendit en Suisse, d'où il envoya au gouvernement allemand un mémoire sur la conduite des autorités militaires en Lituanie occupée, mémoire ferme et cour-

tois dans lequel l'auteur en appelait au gouvernement allemand mieux informé qui, pour son bon renom, ne pouvait réellement accepter toutes solidarités.

Nous sommes en mesure de reproduire ici *in extenso* cet important document, inédit jusqu'à ce jour.

Au cours de mon dernier voyage en Lituanie, à titre de délégué du Conseil national Lituanien des Etats-Unis, j'ai observé beaucoup de faits très anormaux qui ne sont pas excusables malgré l'état de guerre. Avant de passer à une énumération de ces faits, je me permettrai de faire quelques observations d'ordre général.

Lorsque le canon allemand commença à tonner à la frontière de la Lituanie, le peuple lituanien l'entendit avec l'espoir d'être *libéré* du joug détesté des Moscovites.

Mais les Allemands ne surent pas ou ne voulurent pas se ménager les sympathies du peuple lituanien, ils ne tardèrent pas à lui manifester leur mépris en les traitant de « bauernvolk », en le violentant de toutes manières. Le malheureux choix du prince von Isenbourg, comme gouverneur civil, y était pour quelque chose. Si, dès le début de l'occupation, le peuple lituanien gardait encore quelque espoir dans la bonne volonté allemande, il n'y croit plus maintenant : *Le peuple lituanien prête l'oreille en entendant les coups de canon russe, ou bien il les attend avec impatience et anxiété, car il trouve que le joug russe était moins pénible que celui des Allemands.*

L'état d'esprit du peuple lituanien est très surexcité ; si les tracasseries mesquines de l'administration allemandes ne cessent pas, il y a lieu de craindre des révoltes qui mettraient en danger les arrière-lignes allemandes, les ponts, les téléphones, les lignes de communications.

Il est évident que ce n'est pas dans l'intérêt du gouvernement allemand de désespérer et même d'exaspérer le peuple lituanien au point de le pousser à la révolte. Au

contraire, son intérêt lui conseille de mettre fin, le plus tôt possible, à des iniquités criantes afin de se gagner des sympathies parmi les Lituaniens.

Ces iniquités sont d'ordre économique, administratif et politique.

Les iniquités économiques.

1. *Réquisitions.*

Dès le premier jour de l'occupation de la Lituanie, les réquisitions forcées ont été mises en vigueur. Les céréales, les vivres de toute nature, les vêtements, le bétail furent réquisitionnés pour subvenir aux besoins de l'armée allemande. Le peuple s'y prêta volontiers, car il crut contribuer dans la mesure du possible à la grande œuvre de sa libération.

Mais les agents chargés de réquisitionner s'acquittèrent de leur tâche très maladroitement, pour ne pas dire malhonnêtement :

a) Ils commirent beaucoup d'*actes de violence*. On cite, par exemple, le cas d'une pauvre femme qui était restée seule avec ses cinq enfants, son mari servant dans l'armée russe. Elle n'avait qu'une seule vache. Les soldats la lui enlevèrent et, parce qu'elle ne voulait pas se séparer de la nourrice de ses enfants, ils l'éloignèrent à coups de crosse. On pourrait malheureusement citer à l'infini de pareils exemples.

b) Ils se rendirent coupables de beaucoup d'*actes d'injustice* pour ne pas dire d'*escroqueries*. Les trois quarts des bons de réquisition sont *nuls*. La plupart sont conçus en ces termes : Pour cinq chevaux et trois vaches, il faut administrer à leur propriétaire 1000 coups de bâton, ou cet homme a 500 puces, ou encore 1007 livres de viande bouillie ou rôtie sont suffisantes pour une compagnie, ou encore les chevaux sont à moi, mais ce sont les Russes

qui te paieront, etc... Les délégués ont eu de pareils reçus sous les yeux.

c) Je ne sais pas si l'on peut classer les actes suivants dans le domaine des réquisitions : les officiers ordinaires et les officiers d'état-major ont logé chez les curés des villages et des villes et furent reçus avec courtoisie par nos prêtres. Mais la surprise de nos prêtres fut à son comble lorsque ces officiers, appartenant pour la plupart aux meilleures familles allemandes, ne se gênèrent pas de piller ceux qui les avaient si généreusement reçus, emportant l'argenterie, la vaisselle, le linge de table, la carrosserie. Lorsque je suis arrivé à Naumiestes (Vladislavov), Vilkaviškiai, Gižai, Sasnava, Mariampol, etc. (gouvernement de Suvalkai), pour faire une visite aux curés, ils m'ont offert du thé dans des petits pots en terre cuite, ce dont je fus très étonné. Dans ces endroits on manque d'assiettes, de fourchettes et de couteaux, car toute la vaisselle a été enlevée par les officiers allemands. Ce n'est pas une exception, mais un fait général.

2. *Les corvées et les impôts.*

Les administrateurs allemands des grandes propriétés abandonnées exigent que les paysans aident à labourer ces propriétés. Ils imposent trois jours de corvée par semaine sans les rémunérer ou en leur donnant des rémunérations ridicules, par exemple : un mark par jour pour un homme, son cheval et sa voiture.

Le peuple souffre beaucoup de ces corvées et il considère, non sans justice, que ces corvées *équivalent au rétablissement du servage aboli il y a cinquante ans.*

Les impôts imposés par l'armée allemande sont beaucoup plus élevés qu'ils ne l'étaient sous le régime russe. En dehors de cela, les Allemands imposent de nouvelles catégories d'impôts. Parmi ceux-là, les plus impopulaires sont :

a) *Les impôts personnels.* De 6 à 12 marks pour tout

individu âgé de 12 ans et plus. Cela rappelle au peuple les impôts de l'époque du servage. Le peuple murmure en disant que les Allemands rétablissent le servage dans toute sa rigueur.

b) *Impôts sur les chiens*. Cette mesure visait, paraît-il, la diminution de la consommation de la viande, mais elle a manqué son but par suite de l'opposition du peuple.

3. *L'industrie.*

En Lituanie, l'industrie, quelle qu'elle soit, n'est pas favorisée par le gouvernement allemand qui s'approprie, on ne sait pour quelle raison, l'industrie privée. On cite par exemple le cas de la fabrique des eaux gazeuses de la société de St-Joseph à Kaunas, séquestrée par l'administration locale allemande.

4. *Le commerce.*

Le commerce lituanien n'est pas favorisé davantage. L'administration locale entrave par tous les moyens possibles le commerce lituanien et favorise au contraire le commerce juif et allemand. Par exemple, la société lituanienne agricole « Žagré », à Mariampolis, et ses nombreuses succursales dans tout le pays ont été fermées, son action interdite, tout son avoir dépassant un million de marks fut saccagé.

5. *La dévastation des forêts.*

La dévastation des forêts qui constituent la richesse naturelle du pays est une injustice criante. Le gouvernement local fait des concessions importantes aux marchands de bois de Hambourg, etc.

Par exemple, un marchand a abattu 100,000 arbres dans la forêt de Kozlova Ruda (gouvernement de Souvalkai) ; un autre a reçu une concession pour 10,000,000 de marks dans les forêts de la rivière Nevežis (gouvernement de Kaunas) ; un autre a obtenu une concession plus im-

portante dans les forêts immenses de la princesse Radziwill (gouvernement de Vilnus-Minsk). Il nous paraît invraisemblable que ces actes de rapine puissent s'accomplir avec la complicité du gouvernement de Berlin.

Il y a encore d'autres restrictions d'ordre économique qu'il nous est impossible d'énumérer toutes.

Les iniquités administratives.

Avant de parler des iniquités administratives, je dois faire remarquer que le principe fondamental de l'administration allemande en Lituanie est « Divide » dans le sens littéral du mot.

Tout le pays est divisé en *Kreise* (cercles), les habitants d'un Kreis ne peuvent communiquer avec les habitants d'un autre Kreis voisin sans une permission spéciale du *kreisamt*, permission qui est fort difficile à obtenir.

Les chefs de cercles sont choisis parmi les soldats de la *landwehr*, ce sont pour la plupart des Polonais de Posnanie; ils sont nommés par l'administration centrale, tandis que sous le régime russe, même pendant la plus grande réaction, les bénéficiaires de ces postes étaient élus par la population.

L'administration des villes est aussi confiée à des soldats de la *landwehr* d'origine polonaise. Faut-il s'étonner que ces administrateurs mis en contact avec les polonisants du pays cherchent à poloniser le pays tout entier.

Dans les bureaux de l'administration, il y a partout des traducteurs polonais, mais le gouvernement civil militaire ne se préoccupe pas d'avoir également des traducteurs lituaniens, sous prétexte que les Lituaniens connaissant l'allemand font défaut. Cela est inexact, car il y a beaucoup de Lituaniens qui pourraient occuper ces postes, mais ils sont écartés par les administrateurs polonais.

Toute l'administration en Lituanie a un aspect étrange:

sous des apparences extérieures allemandes se dissimule une organisation réellement polonaise. Les Polonais s'entendent à exploiter à leur profit l'occupation allemande. Mais ce qui est plus surprenant encore, c'est que le gouverneur civil de Lituanie, le prince Isenbourg lui-même, ainsi que son entourage, sont polonophiles et ne ménagent pas leurs sympathies aux polonisants de Lituanie, secondant de toute leur force la plus rapide polonisation de la Lituanie. On se demande en Lituanie si ce prince, avec ses fortes attaches à la cour de Vienne, reçoit ses instructions de Vienne et non de Berlin.

On dirait que le but principal de l'administration locale en Lituanie est d'entraver par tous les moyens possibles la vie normale du pays. Il est interdit de communiquer d'une ville à l'autre et de se rendre d'un district dans un autre. Il n'y a pas moyen d'obtenir l'autorisation de communiquer même dans le cas de nécessité urgente. Je me vis moi-même refuser l'autorisation d'aller voir mes parents par le Rittmeister von Puttkammer (N° 20 Kaiser Wilhelm Strasse, à Kaunas). Pour obtenir cette permission, malgré tout, je dus faire appel aux autorités supérieures. Il m'est impossible d'énumérer ici toutes les tracasseries et humiliations que le peuple lituanien doit subir de la part de l'administration allemande. Sans exagérer, je peux dire que ces tracasseries sont bien pires que celles imposées autrefois par le régime russe. Si ce système persiste, je suis en mesure d'affirmer qu'il provoquera bientôt en Lituanie de graves complications.

La situation politique.

Lorsque la Lituanie fut occupée par les troupes allemandes, tout le monde attendait une proclamation annonçant la libération du pays et lui promettant l'indépendance. Mais, hélas ! cet espoir fut vain, le peuple lituanien

fut qualifié de « Bauernvolk » et se vit adresser une proclamation injurieuse d'un certain général *Pfeil* qui traita la ville de Vilnus, capitale de Lituanie, de perle du Royaume *de Pologne* (?), etc...

Les Allemands commirent en Lituanie des fautes toutes plus graves les unes que les autres. Ils ont adopté un système contraire à celui des Russes, qui, au cours de ces dix dernières années, s'appuyèrent sur l'élément lituanien et même favorisèrent quelque peu le développement national lituanien. Dès leur entrée dans le pays, les Allemands se mirent à la disposition d'une poignée de polonisants pour favoriser la polonisation par les églises et par les écoles polonaises. Des renégats comme l'abbé Michalkevitch, administrateur du diocèse de Vilnus, ont été l'objet de toutes sortes de faveurs de la part de l'administration allemande.

Il est interdit aux Lituaniens de se rendre de ville en ville et de village en village ; mais il est permis aux Polonais de venir en masse de Varsovie, de Posnanie et de Cracovie en Lituanie pour y établir des centaines d'écoles avec des subsides envoyés par le Comité polonais de secours aux victimes de la guerre de Vevey (Suisse) afin de poloniser les enfants lituaniens. (D'après un renseignement de source autorisée, le Comité polonais de Vilnus a reçu, dans ce but, plus d'un demi-million de marks.)

D'ailleurs, dès les premiers jours de l'occupation, le gouvernement allemand ne dissimula pas son désir de germaniser la Lituanie par tous les moyens, par l'administration, par les écoles, etc. Faut-il s'étonner, dans ces conditions, que les intellectuels lituaniens qui ne se sont pas enfuis avec les Russes éprouvent une extrême méfiance à l'égard de l'administration allemande ?

On dirait que les Allemands ont mis tout en œuvre pour mécontenter les Lituaniens ; ils ont supprimé toutes les sociétés : économiques, artistiques, même les sociétés

d'instruction publique. Ils entravent l'activité de la *Société de secours aux victimes de la guerre* en lui interdisant de communiquer avec ses cent quarante filiales dispersées dans tout le pays.

Bref, les Allemands ont fait tout pour repousser le peuple lituanien et pour lui faire regretter le régime russe qui, même au temps de la réaction la plus noire, n'entravait pas la vie publique en Lituanie comme l'entrave actuellement le gouvernement allemand.

En Lituanie, l'opinion générale est que la culpabilité du prince Isenbourg est beaucoup trop grande, ses iniquités sont innombrables et le peuple lui reproche que les Polonais soient devenus les maîtres en Lituanie. Ce gouverneur est sincèrement détesté par tous les Lituaniens, ainsi que le fut jadis le gouverneur russe de triste mémoire, Muravieff-le-Pendeur.

Les écoles en Lituanie.

La situation des écoles dans les quatre gouvernements de Lituanie est différente. Dans les gouvernements de Vilnus et de Gardinas, toutes les écoles sont livrées aux Polonais qui, sans se gêner, s'adonnent à la polonisation des enfants lituaniens et blancs-russiens.

Dans les gouvernements de Kaunas et de Souvalkai, au contraire, les autorités manifestent une tendance à germaniser le peuple lituanien par l'intermédiaire des écoles. Bien que la création d'écoles primaires lituaniennes ne soit pas interdite et même soit tolérée par le gouvernement d'occupation allemand, une forte tendance germanisatrice se manifeste déjà très nettement. Par exemple, les sociétés lituaniennes d'instruction publique « Saulé », à Kaunas, et « Žiburis », à Mariampolis, qui entretenaient des centaines d'écoles primaires, ont été supprimées. Au moment de la pire réaction russe, le gou-

vernement russe n'osait prendre aucune mesure contre ces sociétés et les laissait se développer librement. De plus, plusieurs instituteurs et institutrices ont été maltraités par les inspecteurs militaires allemands. M[lle] Appolline Draugelis, à Mariampolis, a été battue jusqu'au sang par un inspecteur militaire parce qu'elle ne voulait pas se conformer aux exigences exorbitantes de cet inspecteur. Le prêtre étudiant Dailydé, âgé de 25 ans, exaspéré contre les autorités allemandes de Mariampolis, a été déporté en Allemagne parce qu'il défendait l'école nationale lituanienne ; l'abbé Ogintas, président de la société « Žiburis », à Mariampolis, a été destitué de ses fonctions de curé parce qu'il s'opposait à la suppression de la société dont il était le président. L'enseignement est atteint lui-même, car les inspecteurs allemands imposent sans cesse un nombre plus élevé d'heures d'étude pour l'allemand à des enfants qui ne savent pas encore lire en lituanien. C'est un procédé ridicule. A Kaunas, un certain M. Richter se distingue surtout par ses rigueurs. De semblables mesures donnent un résultat contraire, les enfants ont une aversion profonde pour la langue qui leur est imposée par des moyens si contraires à la pédagogie. Tout le monde en Lituanie comprend l'utilité de connaître la langue d'une grande nation occidentale, mais s'indigne seulement que le peuple allemand, qui se dit civilisé, emploie des procédés que les Russes eux-mêmes ont cessé d'employer.

Sous le régime russe, l'enseignement se donnait en lituanien dans les écoles primaires lituaniennes ; on ne commençait à enseigner le russe aux enfants que dans les classes de troisième et quatrième année.

Ce qui est encore fort regrettable, c'est que le gouvernement allemand en Lituanie a deux poids et deux mesures ; ce qui est permis aux polonisants est défendu aux Lituaniens. Par exemple, les polonisants avec l'abbé Mi-

chalkevitch, de Vilnius, jouissent de la complète liberté de fonder des écoles, même avec l'argent envoyé par le comité de Vevey (Suisse), pour secourir les victimes de la guerre en Lituanie (plus d'un demi-millon de francs aurait été employé dans ce but). Le gouvernement civil et militaire ne s'oppose nullement à ce que Varsovie fournisse des instituteurs et des agitateurs polonais à Vilnus, tandis que les Lituaniens ne peuvent communiquer de village à village.

Il m'est impossible d'énumérer ici toutes les fautes commises par les autorités allemandes en Lituanie. Je me refuse à croire que le haut gouvernement de Berlin en soit fautif, car, par ses agissements, le gouvernement d'occupation en Lituanie agit contre les intérêts allemands. Il me semble que le plus responsable est le gouverneur, prince Isenbourg, dont les agents se comportent plus mal dans le pays que les fameux Tschinovniks russes.

En Suisse, M. Bartuška se fixa à Lausanne, où il prit part à la deuxième Conférence lituanienne ainsi qu'au deuxième Gongrès des nationalités. Ce fut lui qui eut le grand honneur de lire, à ce dernier Congrès, la proclamation de l'indépendance complète de la Lituanie.

Envoyé comme délégué à Rome, il fut reçu en audience privée par Sa Sainteté, à qui il demanda d'autoriser la collecte mondiale lituanienne. Puis, de Rome, M. Bartuška retourna en Amérique via Naples.

Il revint en Suisse en février 1917 — en pleine guerre sous-marine aggravée — comme délégué des colonies d'Amérique au Conseil national lituanien, aux travaux duquel il participa activement sans cesser de collaborer aux différentes publications lituaniennes et

de se consacrer aux œuvres de bienfaisance lituaniennes si nombreuses sur le sol hospitalier de la généreuse Helvétie !

Dr J. Bielskis

Le Dr J. Bielskis est un enfant de la Samogitie, qu'il quitta très jeune pour aller en Amérique, où il fit ses études. On peut dire que l'Amérique le gagna tout entier. Il fallut l'ébranlement de la guerre mondiale et la tournure que prirent les événements pour réveiller en lui le feu du lituanisme. En qualité de deuxième délégué du Conseil national lituanien, il fut envoyé en Lituanie avec M. l'abbé Bartuška (1916) pour se rendre compte sur place de la situation du pays.

Il participa à la deuxième Conférence lituanienne (de Lausanne) ainsi qu'au deuxième Congrès des nationalités, où il fit un rapport sur ses impressions de Lituanie.

Il rentra ensuite en Amérique via Copenhague-New-York. A son retour, il fut élu président du Conseil national lituanien et réside en cette qualité à Washington, où il représente les intérêts du lituanisme auprès du gouvernement américain.

C'est un esprit avisé et un travailleur énergique qui, par sa situation et ses relations, saura rendre le plus grand service à la cause lituanienne, lors de sa solution définitive.

Šernas

Šernas est né à Zyple (gouvernement de Souvalkai), d'une famille de propriétaires fonciers. Il fut ensuite élève du collège de Mariampolis presque en même temps que Kudirka et étudia les lettres et les sciences

à l'Université de Varsovie. Ses années d'études le dépolonisèrent comme tant d'autres.

Il fut, avec Kudirka, un des principaux fondateurs du *Varpas*, auquel il collabora activement et joua ainsi un grand rôle dans la Renaissance lituanienne.

Sa participation avec Kudirka à quelques réunions secrètes pendant ses vacances dans le gouvernement de Souvalkai lui valut des tracasseries policières auxquels il se déroba en s'expatriant d'abord à Tilsit, lieu d'édition du *Varpas*, et aux Etats-Unis ensuite.

Il y arriva précédé de son renom de publiciste. Aussi A. Olŝevski ne tarda pas à lui confier la direction de son journal de Chicago, *Lietuva*. Grâce à son travail assidu, celui-ci devint bientôt un des meilleurs organes nationaux lituaniens aux Etats-Unis.

ernas n'est pas seulement un publiciste de valeur, c'est aussi un vulgarisateur de grand talent. On lui doit de nombreux volumes de géologie, de géographie et de sciences naturelles, tous rédigés d'une plume alerte en une langue claire, précieuse pour l'intelligence de sujets les plus ardus. Un de ses principaux ;ouvrages est une géographie complète en deux forts volumes. Elle est devenue classique et a eu plusieurs éditions. Ŝernas a ainsi largement contribué à la propagation de la science parmi les émigrés lituaniens aux Etats-Unis.

Ŝernas ne se laissa pas absorber par cette double activité. Il participa largement à la vie publique lituanienne aux Etats-Unis, fonda plusieurs sociétés littéraires, et l'un de ses grands mérites aura été de contribuer à la formation de la langue lituanienne moderne.

Ŝernas aura été un des meilleurs artisans de la Renaissance lituanienne et l'histoire saura lui attribuer la place éminente qui lui revient à ce titre.

B.-K. Balutis

B.-K. Balutis naquit dans le gouvernement de Souvalkai, en 1882. Il pensa embrasser la carrière de l'enseignement et, à cette fin, fréquenta l'Ecole normale de Veiverai. Il poursuivit ses études à l'école de géomètres de Pokof, dépouillant peu à peu le polonisme de ses premières années. Il devint bientôt patriote ardent et en cette qualité prit une part active à la révolution de 1905.

La réaction le fit fuir aux Etats-Unis comme beaucoup d'autres. L'appui d'un sien parent, l'abbé Zidouavicius lui permit de poursuivre ses études à Valparaiso (près de Chicago). Ses études terminées, il entra dans le grand Institut cartographique de Chicago, où il se distingua rapidement, devenant ainsi un des meilleurs cartographes de l'Union. Il entreprit, à ses moments perdus, une carte détaillée de Lituanie, dont les fascicules relatifs à la Prusse orientale et au gouvernement de Souvalkai ont déjà paru. Ils ont fait sensation par la conscience de leur documentation comme de leur exécution. Balutis a pris une part active à la vie publique lituanienne aux Etats-Unis. Il a organisé plusieurs sociétés et a procédé, à partir de 1909 — date de son élection à la présidence — à la réorganisation de la « Société des Patriotes lituaniens » (*Tevynes miletoju Draugistė*) qui, par suite d'une direction insuffisante, se désagrégeait. Il rappela rapidement à la vie quelques dizaines de succursales de la Société, créa des liens avec la mère-patrie et à cette fin ne recula pas devant une édition complète des œuvres de Kudirka, dont J. Gabrys, à Paris, avait pris l'initiative et la direction. Il put

recueillir une cinquantaine de mille francs pour cette œuvre de propagande idéale. Et on lui sut un tel gré ainsi qu'à J. Gabrys de l'œuvre réalisée, qu'au Congrès de la Société des Lituaniens d'Amérique de 1914 (à Chicago) après présentation de l'édition complète par J. Gabrys, ils furent élus par acclamation Membres d'honneur de la grande organisation lituanienne.

Homme d'étude et homme d'action, Balutis est aussi un admirable orateur, ce qui n'a pas peu contribué à le mettre en vedette dans un pays démocratique comme l'Amérique. Son éloquence de belle venue est pleine et nourrie, enrichie qu'elle est par l'apport que lui fournissent les études de droit par lesquelles il a complété ses connaissances plus directement professionnelles. Aptitudes et préparation qui lui permirent de diriger avec autorité depuis 1911 le *Lietuva* qu'il fit remarquablement prospérer.

Sur son initiative et celle de Karuša fut organisé en 1915 le parti de la « Sandova » où se groupèrent les patriotes lituaniens progressistes qui voulaient contrebalancer l'influence cléricale des partis lituaniens dominants aux Etat-Unis.

On le voit, malgré sa jeunesse, Balutis a réussi à se faire une situation prépondérante parmi les émigrés lituaniens d'Amérique et il joua un très grand rôle dans leurs rangs. Souhaitons qu'après la guerre il se consacre à la mère-patrie de façon aussi intense et qu'il la fasse bénéficier avec autant de succès de ses remarquables qualités !

Karuža

Karuža est, comme le précédent, un enfant du gouvernement de Souvalkai où il a vu le jour à Mariam-

polis en 1886. Il fit ses humanités au célèbre collège de cette ville.

C'est à Philadelphie où il avait émigré avec ses parents qu'il fréquenta l'Université. Il fit de bonnes études juridiques qui lui permirent de se faire rapidement une situation enviable dans la haute-banque et de participer de façon influente à différents syndicats financiers de Philadelphie.

Il fut avec Balutis un des principaux organisateurs de la « Sandora » qui l'élit président. En 1916, il fut délégué par son parti en Europe pour se mettre en relations avec ses compatriotes et arrêter les grandes lignes de la politique lituanienne. Il se rencontra au mois de mai à Londres avec Itschas qui faisait partie de la délégation parlementaire russe envoyée dans les pays alliés. Puis tous deux se rendirent en Suisse où se trouvait de plus en plus le centre de la vie politique lituanienne. Fin mai, ils prirent part à la conférence lituanienne que Gabrys avait organisée à Lausanne. Sa mission accomplie, Karuža retourna en Amérique.

Réconforté par le contact des réalités d'Europe, il s'y dépensa plus que jamais pour la grande cause et son influence n'y fit que grandir dans les milieux lituaniens et américains.

Il a fondé un syndicat financier qui s'est donné comme tâche aussi noble qu'utile de constituer un fonds de reconstitution de la Lituanie. Le succès est en train de couronner ses efforts. Souhaitons que la mère-patrie libérée le retrouve lui aussi, afin qu'il soit mieux à même de lui rendre tous les services qu'elle est en droit d'attendre de ses capacités variées.

Il nous est impossible d'énumérer ici tous les promoteurs de la Renaissance lituanienne aux Etats-Unis; nous nous sommes contentés de mentionner — trop succinctement hélas! — dans ces développements, quelques-uns des promoteurs les plus en vue à l'heure actuelle.

On ne saurait assez en vérité insister sur le grand rôle du milieu américano-lituanien dans la Renaissance lituanienne et, à la lumière de son histoire, on peut se rendre compte de l'intense vitalité d'une race qui, en terre étrangère, dans des conditions défavorables, a créé tant de rien et su rester elle-même, tout en participant largement et joyeusement à l'existence de la grande communauté qui l'avait accueillie.

Il y a là un fait qui témoigne une fois de plus des hautes qualités du peuple lituanien, notamment de ses aptitudes organisatrices qui lui ont déjà permis de jouer un rôle si important dans l'histoire et qui lui promettent de nouvelles grandes destinées.

A partir d'une certaine époque, les Lituaniens eurent trois motifs pour un de quitter leur patrie que la domination russe rendait si inhospitalière. Au motif politique de la servitude que d'infructueuses tentatives de libération rendaient chaque fois plus lourde, vinrent s'ajouter des raisons religieuses et économiques, conséquences du pouvoir.

C'était la russification intense qui faisait des siennes dans tous les domaines, celui des corps, celui des âmes, celui des biens. Il en résulta une misère morale et une misère physique à laquelle beaucoup voulurent échapper. De là, l'exode en masse que les concessions arrachées à Petrograd lors de la révolution russe de 1905 n'arrêtèrent pas.

En Amérique, les Lituaniens, grâce à ces hommes de cœur et d'élite dont nous avons décrit la vie à grands traits, rapidement s'organisèrent, faisant preuve d'un esprit de solidarité merveilleux qui leur a permis d'oser et de réaliser les plus grandes choses dans tous les domaines, même dans ceux où notre époque pratique ne s'engage plus aussi aisément qu'aux époques d'enthousiasme. C'est, par exemple, Chicago doté de douze paroisses complètes (églises et écoles), dont la valeur d'ensemble atteint 37 millions de dollars; ce sont les nombreuses écoles, foyer de lituanisme, réparties dans tout le pays; ce sont, essaimées dans l'Union, les trente-cinq caisses d'épargne lituaniennes; c'est une presse remarquablement organisée de quotidiens, d'hebdomadaires et de publications nouvelles qui représentent toutes les nuances de la pensée politique et religieuse lituanienne sous l'égide d'un lituanisme qui ne se dément jamais.

Ce sont l'« Union lituanienne d'Amérique » et l'«Union des catholiques d'Amérique», comprenant l'une et l'autre près de 30,000 membres, avec leurs remarquables œuvres d'assistance morale et matérielle et leurs assurances-accidents, maladie et décès; ce sont, en dehors de ces deux grandes Unions, les deux mille sociétés de secours et de bienfaisance avec leurs 250,000 membres; ce sont les multiples associations professionnelles de toutes professions libérales et manuelles.

IX

LA VIE POLITIQUE EN LITUANIE
et la Renaissance nationale

La Renaissance nationale lituanienne s'est, ainsi qu'il convient et comme le fait est commun aux renaissances nationales, manifestée dans tous les domaines avant de s'affirmer dans la vie politique, même simplement intérieure du pays.

On l'a vu prendre son essor dans le domaine économique et sous forme agraire après l'abolition du servage pour planer sur les hauteurs de la pensée lituanienne avant de se fixer dans les premiers résultats positifs de la révolution de 1905. Elle s'était maintenue au souffle puissant de l'Amérique lituanienne qui avait aidé et promu son vol, mais l'apogée de la vie politique manquait toujours.

Comment y arriver d'ailleurs, dans un pays où toutes manifestations de la vie politique étaient prohibées, où les voies si simples et si rationnelles de l'expression de la volonté populaire par le moyen de l'élection, étaient interdites, bref, qui n'avait comme ressource que... la révolution ?

Cependant certains partis s'étaient organisés clandestinement, tant la vitalité politique du pays était intense, et la première révolution, enfin venue, trouva aussitôt des éléments politiques organisés insoupçonnés dont notre chapitre spécial sur cette période montre

'action immédiate. Ils apparurent subitement et de façon grandiose comme ces étés du Nord au lendemain d'hivers prolongés et aussitôt, le classement des opinions politiques en Lituanie put largement s'opérer.

Les deux traits moraux de la Lituanie politique moderne, la ferveur religieuse et la foi démocratique, se retrouvent séparés ou amalgamés à la base de la constitution des partis lituaniens comme au point de départ de la vie politique du pays. Seuls la considération de la lutte pour l'indépendance et le souci de son triomphe ont pu, pour le plus grand honneur des Lituaniens comme pour le plus grand avantage de leur cause, pendant un temps estomper la netteté de cette double constatation. L'atmosphère favorable de la libération lituanienne, atmosphère que ne troubleront plus des égards fondamentaux étrangers à la vie politique normale d'un pays rendu à lui-même, lui revaudra bientôt toute la pureté de son éclat naturel.

La Lituanie est un pays profondément religieux et religieux de foi catholique, à telle enseigne que le Saint-Siège sera des premiers à tendre à sa collectivité comme telle une main secourable (1917) et que les diverses nuances du parti catholique peuvent marcher, sans craindre pour leurs idées, la main dans la main des radicaux-bourgeois du parti « Pažanga » des nationaux-démocrates et que ceux-ci eux-mêmes recueillent les suffrages du jeune clergé. La Lituanie moderne est un pays foncièrement démocratique à telle enseigne que le Dr Gaigalat, Lituanien de Prusse, membre de la seconde Chambre du royaume des Hohenzollern, dans son beau livre sur la Lituanie, peut écrire : « Le démocratisme domine tellement en Lituanie que l'on n'y attache plus aucune im-

portance comme tel. Il va de soi ».[1] C'est un double trait qu'en Europe l'on retrouve en Belgique et en Bavière.

Les partis lituaniens sont de la droite la plus extrême à la gauche la plus avancée — ces dénominations traditionnelles étant employées sous le bénéfice des observations précédentes — les suivants :

1° Le parti de l'Union catholique.

2° Le parti des démocrates-chrétiens.

3° Le parti des nationaux-démocrates.

4° Le parti de l'Union démocratique.

5° Le parti des socialistes populaires.

6° Le parti des social-démocrates.

Ces différents partis pourraient être groupés deux par deux — l'un constituant l'aile droite et l'autre l'aile gauche du même groupe — sous les trois étiquettes de Droite, Centre et Gauche, s'il n'y avait entre les deux partis du Centre des divergences assez profondes pour rejeter le parti des nationaux-démocrates vers le groupe des partis de l'Union catholique et des démocrates-chrétiens auxquels il assure une majorité ferme en un bloc de droite.

Donnons maintenant une courte caractéristique de chacun des partis énumérés :

1° Le parti de l'Union catholique a une base et des buts confessionnels. Il se recrute parmi les fidèles de l'Eglise catholique et il veut le maintien de la dignité comme de l'autorité de celle-ci. Il a de nombreux partisans dans le clergé comme dans le peuple chrétien, surtout celui des campagnes, et les ecclésiastiques

---

[1] *Litauen, das besetzte Gebiet. Sein Volk u. dessen geistige Strömungen.* Frankfurt a M., 1917, p. 82.

jouent un grand rôle dans sa direction, mais sans exclusivisme. Comme dans le Centre catholique allemand, les laïques y tiennent leur place et celle-ci est souvent prépondérante. C'est ainsi que la « Taryba » compte deux laïques de ce parti dans son sein ; M. Davidaitis, directeur du gymnase de Kaunas et M. Stulginskis, l'éminent agronome.

2° Le parti des démocrates-chrétiens procède des mêmes origines que le précédent et tend sensiblement aux mêmes fins, celles d'une église respectée et influente dans la vie publique comme dans la vie privée lituanienne. Il est toutefois plus accessibles aux questions temporelles et aux idées en cours. Sous la domination russe, il a peut-être aussi, en raison même de ses tendances générales, manifesté plus d'intérêt encore que le précédent à la solution du problème national. L'un et l'autre sont adversaires des socialistes et des Polonais. L'un et l'autre sont partisans d'une monarchie constitutionnelle en laquelle ils voient la meilleure des républiques. Nous avons déjà mentionné deux de leurs personnalités dirigeantes laïques. Les plus éminents de leurs chefs ecclésiastiques sont le prélat Dambrauskas de Kaunas, l'éminent écrivain, le doyen Laukaitis de Suvalkai, le vaillant protagoniste des intérêts lituano-catholiques à la Douma russe ainsi qu'à la Diète lituanienne de Petrograd du 18 juin 1917, auxquels il convient d'ajouter, comme représentants des deux partis, également prépondérants dans la nombreuse colonie lituanienne d'Amérique, le doyen Kemešis ainsi que les docteurs Bielskis et Bartuška.

3° Le parti des nationaux-démocrates ou parti de l' « En-avant » (Pažanga) se qualifie aussi lui-même de

« parti progressiste national ». Il partage les sentiments nationaux des deux précédents, avec plus d'ardeur encore peut-être dans l'expression. Comme eux, il a voulu, aussitôt que possible, rompre avec la Russie et surtout, de façon plus accusée encore que ceux-ci, n'avoir rien de commun avec les Polonais. C'est le parti du vaillant protagoniste de l'indépendance lituanienne, le vénérable Dr Bassanavicius, membre de la Taryba. A l'époque russe, il reconnaissait pour chefs actifs MM. Itschas, député à la Douma, et Tumas, autour desquels se groupaient dans la direction en Lituanie, le Dr Smetona, actuellement président de la Taryba, M. L. Noreika et, en Russie, le savant historien Woldemar, professeur à l'Université de Petrograd.

Le programme radical-bourgeois du parti des nationaux-démocrates lui permit, pendant un temps, à la première aurore de la liberté russe sous le régime tsariste, de marcher à la Douma de conserve avec les cadets, encore qu'ils ne pussent naturellement pas partager le programme nationaliste russe de ceux-ci, lacune qui leur permettait en revanche l'accord avec les droites lituaniennes sur toutes les questions nationales et qui leur permettra demain d'édifier avec elles, fortement et rapidement, la Lituanie nouvelle. A l'instar des nationaux-libéraux allemands pour lesquels, il y a cinquante ans, l'intérêt de l'Allemagne passait avant la réalisation intégrale du programme du libéralisme bourgeois, pour les nationaux-démocrates lituaniens, « Lituanie d'abord ! ». Ils l'ont bien montré à la Diète lituanienne de Petrograd de juin 1917 où, sans se laisser prendre aux chants de sirène de la « liberté » (!) russe qui avait ses exécutants jusque dans les rangs li-

tuaniens y compris l'assemblée elle-même, ils ont de suite, très nettement et très énergiquement, posé le principe de l'indépendance de la Lituanie et ce, même par la bouche de M. Itschas, alors ministre-adjoint de l'Instruction publique en Russie! Et leur attitude décida de celle de l'assemblée dans le même sens. Le parti se recrute surtout parmi les intellectuels, les membres du jeune clergé *(vide suprà)* et les populations rurales aisées. Il compte peut-être la majorité de ses partisans en Amérique où il dispose de nombreux journaux.

4° Le parti de l' « Union démocratique de la liberté nationale » — telle est sa dénomination complète — s'est séparé sous la direction de l'avocat Leonas, ancien député à la Douma, et du baron Schilling, du grand « parti démocratique de Lituanie ». Il a été touché de la grâce nationale plus que ne le comportait le programme de ce dernier, nettement socialiste. Il ne semble pas avoir encore recruté beaucoup d'adhérents — il s'appuie surtout sur quelques milieux intellectuels — à telle enseigne qu'à la Diète lituanienne de Petrograd, il ne comptait que 26 députés dans une assemblée qui en réunissait 300. Le parti de l' « Union démocratique » ne semble pas appelé pour le moment à plus de succès, en présence du mouvement national lituanien qui entraine tout, d'un autre élan que celui qui l'anime, dans son puissant creuset. Il lui sera d'autre part difficile de se dérober à plus d'activité nationale là où les socialistes eux-mêmes, nationalement plus indifférents, sont obligés de faire des concessions. Ils sont d'ailleurs revenus de leur attitude à la Diète de Petrograd de juin 1917, où sous l'influence d'une ambiance déjà signalée,

ils avaient cru devoir voter avec la gauche contre la complète indépendance et en faveur d'un *modus vivendi* fédéral avec la démocratie russe. Les bolcheviks les ont depuis menés sur le chemin de Damas du pur lituanisme et leur organe, le grand journal lituanien de Moscou, la *Santara* (Concorde) s'est fait l'interprète de cet esprit nouveau en des termes qu'on ne saurait assez lire et relire. Car ils impliquent une leçon de choses dont tous les Lituaniens peuvent faire leur profit et qu'il ne faudra plus jamais perdre de vue, aux heures de dépression et de doute, comme l'existence la plus heureuse elle-même en connait.

Sans insister sur les bases d'une telle fédération, nous voulons avant tout examiner les questions concrètes suivantes : Quels avantages économiques et culturels la Lituanie retirerait-elle d'une union d'une certaine intimité avec la Russie ? Il convient tout d'abord de se représenter la situation économique de la Russie après la guerre. Son industrie et son économie nationale seront complètement désorganisées. Elle aura à supporter une charge de dette gigantesque, une charge qui doublera son budget et peut-être même le triplera. Pour exploiter ses richesses naturelles, pour remettre en ordre son économie nationale se présenteront bon nombre de sauveurs qu'on n'aura pas invités et qui, selon toute apparence, se comporteront en Russie avec le plus grand sans-gêne. Si nous concluons une Fédération avec la Russie nous assumons par cela même une part des charges qui lui incombent. Quel avantage en tirera la Lituanie ? Evidemment aucun. La Russie qui est elle-même en bas au point de vue économique et ne dispose que de peu de ressources, ne sera pas en état de lui venir en aide lorsqu'elle voudra se reconstituer ; elle alourdira bien plutôt notre

libre développement. Notre situation serait telle que nous devrions servir deux maîtres : 1° la Russie elle-même ; 2° ensuite ceux qui y feront leurs affaires. Si nous sommes *unis* fédérativement à la Russie, nous perdrons le droit de conclure des traités de commerce et ce droit est pour nous d'une importance particulière, étant donné que la Lituanie est située entre deux Etats, dont l'un est riche en matières premières, tandis que l'autre possède une industrie développée. Cette situation de notre pays nous trace absolument notre ligne de conduite. Si la Russie nous accordait le droit de conclure de façon autonome des traités de commerce, nous ne lui serions plus unis fédérativement, mais bien confédérativement.

De plus, il faut que nous nous rendions bien compte du genre d'influence culturel que la Russie pourrait exercer sur nous si nous lui étions unis. La meilleure réponse à cet égard nous est donnée par un exemple rapide de notre situation présente. Les Lituaniens apprennent des Russes ce que ceux-ci — et, de plus, fort mal — ont emprunté aux Allemands, aux Anglais et aux autres nations. A quoi bon pour nous l'intermédiaire russe lorsque nous pouvons nous-mêmes puiser à première source. Géographiquement, ne sommes-nous pas aussi beaucoup plus près de l'Europe occidentale que les Russes. En outre, le nihilisme culturel qui domine de larges sphères de l'intelligence russe, déteint sur bon nombre de Lituaniens. Nous devons nous efforcer de nous débarrasser le plus tôt possible de cette dangereuse maladie.

Il y a encore un point à considérer : lorsque la Russie sera rétablie, elle s'efforcera de nouer des relations aussi amicales que possible avec Slaves occidentaux et Slaves du sud. Il ne lui sera alors pas possible de s'opposer à une politique polonisante en Lituanie. Elle n'aurait aucun avantage à troubler ses relations avec la Pologne pour des différends lituano-polonais. Par conséquent, le pre-

mier de nos devoirs à l'heure actuelle ne peut consister qu'à se prononcer en faveur de l'indépendance de la Lituanie. [1]

5° Le parti des socialistes populaires a été longtemps (fondation 1902) le mieux organisé des partis lituaniens. Son programme était aussi le plus ferme, sinon au point de vue national, du moins au point de vue social. C'était le programme socialiste dans toute son ampleur, n'admettant de satisfactions nationales avant tout et surtout que comme point de départ d'une Internationale viable dont l'exécution du programme social se trouverait ainsi facilitée. Ennemi du tsarisme — comme les nationalistes lituaniens, mais avec prédominance d'autres motifs que pour ceux-ci — il a cherché à réaliser son idéal d'une république lituanienne avec l'appui des gauches russes et s'est prononcé à la Diète de juin 1917 contre l'indépendance bourgeoise de la Lituanie. Il a pour chef l'ancien député à la Douma Januschkewitsch.

6° Le parti des social-démocrates est le plus ancien des partis lituaniens puisque sa fondation remonte à 1896. Composé de marxistes, il sacrifiait jusque dans ces derniers temps encore moins que le précédent à l'idée nationale et constituait bien plutôt une section des «menschewiks», parti socialiste russe, auquel l'unissait les plus étroites relations. Fait caractéristique, son champ d'activité ne se bornait ni aux Lituaniens, ni à la Lituanie, mais débordait sur les territoires avoisinants compris dans l'empire russe, car il était dominé par l'internationalisme de l'idée prolétarienne.

Il eut cependant ses heures de grand succès dans les

---

[1] *Santara* 1917, n° 43.



milieux nationaux et en Lituanie ethnographique comme porte-parole de protestations contre la tyrannie tsariste. Mais ces temps, en Lituanie indépendante, par définition même, sont passés et, en l'absence de masses ouvrières dont la prédominance des professions agricoles en Lituanie ne justifierait guère la présence, le parti des social-démocrates est appelé à souffrir encore plus que le précédent de l'idée nationale et ce, malgré le très grand talent de ses chefs, l'avocat Janulaitis et l'ingénieur Etienne Kairis, l'un et l'autre de Vilnus.

De sorte que ce qui domine actuellement en Lituanie c'est la démocratie nationale et chrétienne. Et c'est même cette prédominance ainsi que les répugnances qu'elle provoque et les craintes qu'elle fait concevoir à plus d'un grand propriétaire aristocrate ou bourgeois qui contribuent à entretenir le polonisme dans certains milieux.

Ces craintes sont absolument sans fondement et les grands propriétaires de l'arrondissement de Birštonas, dans le gouvernement de Vilnus, qui, aux dernières élections à la Douma, votaient pour le candidat lituanien, en dépit du radicalisme de son programme, étaient personnellement comme nationalement bien inspirés. La Lituanie renferme dans ses fortes assises rurales tous les éléments de bonnes fondations sociales, sur lesquelles un sain esprit démocratique saura édifier une construction aussi moderne que rassurante pour tous et robuste.

Nous n'avons mentionné que les partis constitués à l'heure actuelle. Ce n'est pas à dire que ce soient les seuls qui aient existé dans la vie politique de la Lituanie contemporaine et que ce soient les seuls qu'implique son existence future.

Le grand mouvement de 1905 a été bien plutôt préparé en Lituanie par un parti de la terre, symbolisant les « permanences » de la Lituanie, qu'un homme de haute valeur, de toute sa foi et de tout son courage d'apôtre, patiemment et sûrement avait constitué. Nous avons nommé Joseph Gabrys. Il a, de façon pratique, avec tout l'élan de la jeunesse et le coup-d'œil de la maturité de l'homme d'Etat, complété le grand œuvre des Bassanavicius et des Kudirka. Sa vie est très représentative de la Renaissance lituanienne, des efforts et des dangers qu'a coûtés sa réalisation pratique qui exigeait la mise en œuvre de toutes les ressources morales et matérielles du lituanisme des bords du Nemunas à ceux des Grands-Lacs d'Amérique. Aussi convient-il de s'y arrêter en quelques pages aux détails encore inédits.

J. Gabrys et son activité politique

M. Joseph Gabrys est né le 22 février 1880 à Garlava, petite bourgade de quatre à cinq mille habitants, près de Kaunas (Kovna) dans le gouvernement de Souvalkai, d'une famille bourgeoise aisée de patriotes lituaniens. Tout petit il marqua déjà la plus grande aversion pour le russe et le polonais et il parla la langue du peuple avec les enfants de la bourgade. Son père se chargea lui-même de lui apprendre à lire et à écrire en lituanien et lui inculqua quelques rudiments d'histoire sainte et d'histoire de la Lituanie.

De sept à neuf ans, il fréquenta l'école de la bourgade et, quand il la quitta, il avait si peu appris le russe, dit-il, qu'il en connaissait à peine cent mots. Cette ignorance de la langue officielle faillit lui faire refuser

l'entrée du collège de Mariampolis, où il fut admis cependant sur l'insistance de ses parents et où il devait étudier huit ans.

Pour lui donner teinture de polonisme, ce qui était alors dans la classe bourgeoise de Lituanie un signe de bonne éducation, comme maintenant d'apprendre le français ou l'anglais, ses parents le placèrent en pension dans la famille d'un médecin polonais, le Dr Majewski.

Pendant trois ans, il subit une forte influence polonaise et il courait le risque d'oublier la langue lituanienne et d'être perdu pour la cause nationale de son pays, lorsqu'un événement d'une grande portée pour son évolution morale et intellectuelle vint le remettre sur la voie du lituanisme, dont il ne devait jamais plus sortir. Lorsqu'il était en troisième classe du Collège de Mariampolis, il passa ses vacances chez une de ses tantes à Ŝakiai. Il rencontra chez elle le Dr Kurdika, qu'elle avait comme locataire. Le bon poète s'intéressa à lui et lui posa de nombreuses questions sur l'enseignement qu'il recevait au Collège de Mariampolis, sur l'état d'esprit qui régnait parmi les maîtres et les élèves, et finalement il lui demanda s'il lisait les journaux lituaniens.

Le petit J. Gabrys, un peu honteux de son ignorance, lui répondit qu'il n'en avait jamais vu ni lu. Alors le Dr Kudirka, après lui avoir fait prêter le serment de se dévouer à la cause de sa patrie, lui passa quelques exemplaires de son journal *Varpas* et quelques numéros déjà très rares de *Auŝra*.

Cette conversation avait fortement impressionné le jeune collégien de Mariampolis. Il alla se cacher dans un grenier pour jouir avidement du fruit défendu, mais

quelle ne fut pas sa désolation de s'apercevoir qu'habitué seulement à la langue polonaise, il ne pouvait pas bien comprendre la langue lituanienne des journaux du Dr Kudirka. Il eut honte d'être un mauvais Lituanien et, la rage au cœur, il passa plusieurs nuits à les déchiffrer. Ce sont ces lectures et les conversations avec le Dr Kudirka qui éveillèrent définitivement le patriotisme et la conscience nationale chez M. J. Gabrys.

Sa tante, qui était très dévote et fortement polonisée, ne tarda pas à s'apercevoir de l'influence que le poète lituanien prenait sur lui. Elle l'admonesta vivement et lui fit défense de causer avec le Dr Kudirka et de ne prendre aucun livre de lui, « autrement, disait-elle, ton âme et ton avenir seront perdus ». Mais ces recommandations avaient l'effet contraire de celui qu'elles poursuivaient et ne faisaient qu'augmenter la sympathie de M. J. Gabrys pour le Dr Kudirka et qu'exciter sa curiosité et son amour des choses de la Lituanie.

A la fin des vacances, il rapporta à Mariampolis toute l'ardeur d'un néophyte, qui ne tarda pas à se manifester. Le Dr Majewski, qui avait la plus grande partie de sa clientèle dans la campagne, ne cessait, à table, de pester et de tempêter contre les paysans lituaniens qu'il allait jusqu'à traiter de feignants. Un beau jour le petit J. Gabrys, dégoûté de ce qu'il entendait, se leva, frappa un grand coup de poing sur la table et déclara : « Vous mangez le pain des Lituaniens, vous n'avez pas le droit d'insulter notre peuple ». Le Dr Majewski, fou de rage, se précipite sur lui, les poings fermés. La femme du docteur, bonne pâte de Polonaise, lui fait un rempart de son corps. Il s'esquive et va s'enfermer dans sa chambre. Quelques instants après, Mlle Marie Voiŝvillo,

l'institutrice des enfants de la maison, une Lituanienne polonisée, émue dans sa conscience nationale, vient l'embrasser en lui disant : « Tu as bien fait ».

Le Dr Majewski télégraphie aux parents de J. Gabrys de venir à Mariampolis en toute hâte. Un conseil de famille se réunit. Le Dr Majewski déclare qu'il a été dévoyé par les journaux lituaniens introduits de Prusse par les contrebandiers et qu'il tournera mal. Cependant, sur les instances de sa famille, le Dr Majewski consent à le garder. Cette scène eut pour résultat que le Dr Majewski ne se hasarda plus jamais dire à table du mal des Lituaniens.

Au collège, J. Gabrys se distinguait par ses capacités en latin, en grec, en histoire et en géographie, ainsi que pour ses aptitudes au rôle de précepteur. En 1896, alors qu'il était dans sa sixième classe, le sous-préfet de la ville, M. Paul de Markoff, le fit appeler et lui demanda de vouloir bien accepter la tâche de répétiteur de sa fille et de ses deux fils. C'est ainsi qu'il entra en relations avec toute l'aristocratie russe de la contrée et qu'il connut des généraux, des ingénieurs, des constructeurs de chemins de fer et surtout le procureur impérial Popovsky, dont l'appui lui sera plus tard d'une si grande utilité.

Il était encore dans la sixième classe lorsqu'il fonda une société secrète, dont faisaient partie plusieurs centaines d'élèves du collège de Mariampolis, du séminaire catholique de Seinai et de l'Ecole normale de Veiverai, dont le but était de répandre parmi le peuple les écrits lituaniens clandestinement transportés de Prusse, d'adresser des correspondances aux journaux lituaniens imprimés à Tilsit. M. J. Gabrys avait inventé un

code chiffré pour les communications secrètes entre les sociétaires. Comme il habitait chez le sous-préfet et qu'il avait trouvé deux chambres vides dans le grenier, il fit un dépôt de livres et de brochures lituaniennes dans sa maison. Il poussait l'audace jusqu'à faire porter à la poste par les gendarmes et les ordonnances de service les paquets qu'il envoyait à ses associés.

Ce jeu périlleux dura deux années sans être même soupçonné. Mais un beau jour, un de ses correspondants, l'instituteur Jassaitis, ayant été dénoncé, la police fit chez lui une perquisition et trouva une lettre chiffrée qu'il avoua avoir reçue de J. Gabrys. Celui-ci faisait la dernière classe du collège et quelques mois seulement le séparaient du baccalauréat qu'il espérait passer avec la médaille d'or. La gendarmerie, en présence de son hôte, le sous-préfet, fit une perquisition chez lui : elle ne trouva que quelques carnets de notes. Le sous-préfet lui raconta plus tard, qu'ayant découvert un dépôt de brochures de propagande lituanienne au grenier, il les avait brûlées de ses propres mains pour ne pas courir le risque d'être destitué. J. Gabrys n'en fut pas moins arrêté et écroué à la prison de Mariampolis, d'où il ne tarda pas à être transféré à la maison d'arrêt de Kalvaria, où il resta enfermé en cellule sans jugement pendant plus de six mois.

Entre temps, Massakovsky, le directeur du collège de Mariampolis, réunit le conseil de discipline, qui décida d'exclure M. J. Gabrys de l'établissement et de le priver de tous ses droits scolaires. Seul, le professeur Georgievsky protesta contre cette exclusion, loua l'attitude et le patriotisme de son élève et sollicita même l'autorisation d'aller le voir en prison pour le consoler.

Cette autorisation lui fut d'ailleurs refusée. M. J. Gabrys était placé au secret le plus absolu et il n'avait pas le droit de lire d'autre ouvrage que la bible en russe, qu'il apprit par cœur et que depuis ce temps-là il aime volontiers à citer.

Tous les quinze jours, le juge d'instruction arrivait après minuit et l'interrogeait pendant trois ou quatre heures jusqu'à épuisement complet, dans l'espoir de le troubler, de l'amener à s'embrouiller, à se contredire et surtout à dévoiler le nom des membres de sa société. Mais comme ses efforts étaient vains, le juge d'instruction pour démoraliser les associés et les amener à se trahir mutuellement, fit répandre le bruit dans le pays que M. Gabrys avait promis de tout avouer. Sa famille, qui ignorait les tortures auxquelles il était soumis et auxquelles il résistait courageusement, lui envoya sa tante, Madeleine Gabrys, qui trouva moyen de lui faire dire par un geôlier : « Si tu trahis qui que ce soit, personne de ta famille ne voudra plus te connaitre. » Il la rassura en lui faisant dire qu'il aimerait mieux mourir que de mêler le nom d'un de ses camarades dans son affaire.

Parmi les principaux griefs que le juge d'instruction faisait peser sur lui, revenait surtout l'accusation d'avoir collaboré à l'organisation d'une exposition lituanienne à Paris, au Musée ethnographique du Trocadéro, pendant l'Exposition universelle en 1900. On avait trouvé chez lui une souche d'un chèque de quatre-vingt-dix roubles adressé à l'organisateur de cette exposition, en Suisse, et cela était considéré comme un crime.

Après six mois de cellule, M. J. Gabrys commençait

à craindre de devenir fou et il songeait à chercher à s'évader en prenant le manteau et la casquette du juge d'instruction à la sortie d'un de ses interrogatoires et en passant ainsi à la barbe du gendarme qui attendait, en sommeillant dans l'antichambre à une heure aussi avancée de la nuit, le moment de le réintégrer dans sa cellule, lorsqu'un heureux hasard vint lui rendre la liberté : la prison fut un jour inspectée par M. Popovsky, procureur-général de la province, que J. Gabrys avait connu comme procureur impérial de Mariampolis chez le sous-préfet Markoff. M. Popovsky, surpris de le trouver là, l'interroge :

— Que faites-vous là, mon ami?

— J'expie la bêtise et la méchanceté de vos gendarmes, répond avec dignité le jeune Gabrys.

— Oui, c'est entendu, nos gendarmes sont méchants et bêtes surtout ; mais pourquoi les exaspérez-vous par votre impertinence et surtout par votre opiniâtreté? Vous ne voulez rien avouer, ni rien dire.

— Comment, Monsieur le procureur, vous me reprochez aussi de ne pas être un traître? Non, j'aime mieux mourir dans ce cachot que de trahir qui que ce soit de mes collaborateurs, de mes « complices », comme les appellent mes inquisiteurs.

Le procureur, après une longue pause, répondit avec franchise au jeune collégien en lui serrant la main :

— Oui, jeune homme, je vous approuve du fond de mon âme, mais votre attitude intransigeante et opiniâtre indispose à votre égard la gendarmerie qui s'oppose à votre libération sous caution. Je me suis déjà brouillé avec le colonel de la gendarmerie à cause de vous. Il a juré de vous faire pourrir dans ce cachot.

— Monsieur le procureur, c'est vous qui êtes le maitre ici et non le colonel de gendarmerie, c'est de vous et non de lui que dépend ma libération. J'espère donc fermement que vous ne me laisserez pas pourrir ici.

— Jeune homme, ne désespérez pas, je ferai tout mon possible pour vous libérer, répondit le procureur en quittant la cellule.

— Je vous remercie mille fois, balbutia le jeune collégien tout ému et plein de reconnaissance.

En effet, M. Popovsky, touché par la sincérité de son récit et son attitude énergique, promet de tâcher de le faire libérer. Peu de temps après, il est remis en liberté sous caution en attendant son jugement. Quelque temps avant de quitter sa prison, il avait appris la mort du Dr Kudirka par un journal enveloppant des provisions que sa famille avait réussi à lui faire passer et il en avait été douloureusement impressionné.

Comme sa santé était très ébranlée par les mauvais traitements qu'ils avaient subis, sa famille, pour calmer ses nerfs, l'envoya faire une cure de bains de mer pendant tout l'été de 1900, sur la côte de la Baltique, à Libau. C'est alors qu'il fit pour la première fois connaissance avec les Lettons, ces frères de race de la nation lituanienne, dont il apprit a aimer et à admirer les qualités de sérieux, de travail et de méthode et dont il étudia la Renaissance nationale avec sympathie. Ses propos révolutionnaires l'ayant signalé à la police, il faillit de nouveau être emprisonné par le colonel de gendarmerie, M. Vonsiacky, qui fit une perquisition chez lui.

Pourtant le procès qui était en suspens au-dessus de sa tête n'eut pas lieu. En 1901, il fut condamné à deux ans d'exil hors de Lituanie par simple mesure admi-

nistrative et fut autorisé à choisir lui-même sa résidence surveillée où il voudrait, en Russie, sauf en Pologne et dans les provinces baltiques. Il se décida pour Odessa, où il arriva muni d'excellentes lettres de recommandation du sous-préfet de Mariampolis, le brave Markoff, qui ne lui avait gardé aucune rancune de l'avoir exposé à être destitué en cachant de la littérature nationaliste et révolutionnaire dans son grenier. Dans cette ville, il retrouva quelques-uns de ses compatriotes de collège, qui avaient été exilés avant lui, et avec leur concours, il s'occupa de grouper les immigrés lituaniens en différentes sociétés nationalistes et de créer une paroisse lituanienne.

C'est alors qu'il fit une heureuse recontre qui devait décider de son avenir. Ayant appris que le général Koreiwo, juge d'instruction au tribunal militaire de la province, était d'origine lituanienne, qu'il avait servi à Kaunas et qu'il recevait ses compatriotes avec la plus grande amabilité, M. Gabrys se présenta à lui et lui demanda d'adhérer au Comité d'honneur d'une des sociétés lituaniennes organisées par lui. Le général Koreiwo, frappé par l'audace et l'éloquence de ce jeune homme, lui demanda de lui raconter toute sa biographie et de lui expliquer sans détour pourquoi il avait été exilé. Un mois après cette conversation, M. Gabrys reçoit de la chancellerie du comte Schouvaloff, gouverneur d'Odessa, l'ordre de se présenter à lui. Celui-ci lui explique que sur la demande du général Koreiwo, il lui accordait un certificat affirmant qu'il n'était pas dangereux au point de vue politique, ce qui lui permettait de suivre les cours de l'université, et que d'autre part le général Koreiwo l'engageait comme précepteur de ses enfants. Tout

joyeux de cette chance inespérée, J. Gabrys vole chez son protecteur et lui explique qu'il ne peut se faire inscrire à l'université, n'étant pas encore bachelier. Le général rédige aussitôt une demande au Ministère de l'Instruction publique de Petrograd pour obtenir pour le jeune exilé l'autorisation de passer son examen dans un collège du sud de la Russie. Le Ministère de l'Instruction publique répond que la requête doit être adressée au curateur de l'université du district d'Odessa. Le général Koreiwo fait alors une visite au prince Massin Pouchkine, curateur de l'université, qui autorise d'abord M. J. Gabrys à passer son examen au collège de Kaharlyk, près de la frontière roumaine, puis, sur son insistance, au deuxième collège d'Odessa. Telles étaient les mœurs administratives russes.

Entre temps, le jeune agitateur lituanien avait pris ses fonctions de précepteur dans la maison du général Koreiwo, ce qui lui permit de fréquenter toute la haute aristocratie russe, ukrainienne et polonaise de la Russie méridionale. Bien qu'il ne cachât pas ses idées nationalistes et la nécessité, selon lui, d'une grande révolution politique pour régénérer la Russie et donner la liberté aux peuples de l'empire, opprimés par l'autocratie et la bureaucratie tsariste, il ne fut, grâce à la haute protection dont il jouissait, jamais inquiété. Il se passait d'ailleurs, à cette époque, en Russie et dans les hautes sphères de la société, un phénomène analogue à celui qui caractérise l'état d'esprit de l'aristocratie française à la veille de la Révolution de 1789. On s'y piquait d'un grand libéralisme ; on n'avait plus foi dans l'efficacité des mesures d'oppression et de compression à outrance

pour mater l'esprit de révolte et le désir de réformes politiques et sociales des foules : on s'y attendait avec résignation à la catastrophe et tel qui était admis dans un certain monde, où les gens du peuple et les révolutionnaires de profession n'avaient pas facilement accès, avait impunément le droit de tout démolir et de tout critiquer.

En 1903, M. J. Gabrys s'était fait inscrire à l'Université d'Odessa, à la Faculté de Droit. Mais avec les désastres de la guerre de Mandchourie, les événements se précipitèrent. Le jeune propagandiste suivait avec anxiété le mouvement des esprits en Lituanie et il désirait ardemment rentrer dans son pays pour prendre sa part de péril et de danger si quelque crise grave venait à éclater. Au printemps 1905, n'y tenant plus, il quitte l'Université d'Odessa et il accepte l'invitation que lui adresse l'ingénieur Pierre Vileišis de se rendre à Vilnus pour travailler à la rédaction de son journal de propagande nationale *Vilniaus Zinios.* A peine rentré dans son pays natal, il entre dans le parti radical démocrate ; il est élu dans le Comité exécutif du parti, et chargé de missions périlleuses, entre autres d'assurer le transport régulier de la littérature révolutionnaire de l'étranger à Vilnus et d'organiser une milice lituanienne, qui serait chargée d'assurer, au besoin par la force, l'exécution des décisions et des ordres du Congrès national lituanien. Il créa enfin l'Union des instituteurs et l'Union des paysans, ce qui allait lui permettre de jouer un rôle capital dans la Révolution lituanienne de 1905.

Ce grand mouvement de révolte nationale qui a eu

son aboutissement et son triomphe définitif dans la Révolution de 1917 est une page d'histoire qui n'a pas encore été écrite. Sans avoir la prétention de combler cette lacune, nous croyons utile de rappeler les faits principaux de nature à faciliter la compréhension de cette époque mouvementée.

La Révolution de 1905 en Lituanie

A la suite des insuccès de la guerre russo-japonaise, l'autorité de l'autocratie russe commença à être sérieusement ébranlée et des mouvements révolutionnaires commencèrent à se produire dans tout l'empire. En 1904, le prince Swiatopolk Mirski, alors gouverneur général de la Lituanie, ou plus exactement de ce qu'on appelait les provinces de l'Ouest, car la bureaucratie niveleuse et centraliste de Petrograd avait enlevé jusqu'à son nom à ce malheureux pays, fut appelé au poste de Ministre de l'Intérieur en Russie. Ce prince, descendant du grand-duc Guédémin de Lituanie, un des héros de l'histoire nationale lituanienne, appartenait à l'une des plus grandes et des plus anciennes familles de Lituanie. Lorsqu'il était encore gouverneur général de Lituanie, en 1904, il remit au tsar un rapport confidentiel dans lequel il prouvait l'inutilité des efforts pour arriver à étouffer le sentiment national en Lituanie et il demandait à l'autocrate de révoquer l'ukase interdisant, depuis 1863, la publication d'ouvrages et de journaux en langue lituanienne. Le tsar se laissa persuader et le funeste ukase fut révoqué le 24 avril 1904. Cette date mémorable marque une ère nouvelle dans la Renaissance nationale lituanienne. Aussitôt l'ingénieur Pierre Vileišis créa à Vilnus son grand quotidien natio-

naliste *Vilniaus Żinios*. Des milliers d'ouvrages historiques et scientifiques, de brochures de propagande et de livres de piété furent imprimés en langue lituanienne et une ardente vie intellectuelle put se développer chez ce peuple, doué d'un esprit et d'un génie naturels et dévoré par le désir de s'instruire, bien qu'il eût été tenu pendant des siècles dans les ténèbres de l'ignorance la plus complète.

A peine arrivé au Ministère de l'Intérieur, le prince Sviatopolk Mirski, cédant aux centaines de pétitions des communes couvertes de milliers de signatures, relâcha les brides de l'autocratie en Lituanie et il fit signer au tsar plusieurs rescrits accordant aux Lituaniens la liberté religieuse et levant les restrictions apportées jusqu'alors aux mariages mixtes, et surtout révoquant la défense faite aux Lituaniens catholiques d'acquérir de nouvelles propriétés. (On sait que, depuis la révolte de 1863, les Lituaniens n'avaient pas le droit de posséder plus de soixante hectares de terre dans leur propre pays.) On sentait sur le pays le souffle léger d'une ère nouvelle.

Légèrement grisé par cette atmosphère de liberté, le peuple lituanien des villes et des campagnes comme un prisonnier qui sort de sa cellule, se met à s'agiter. Dans les villes les plus importantes, à Vilnus, à Kaunas, à Šauliai, l'élément ouvrier commence à faire des grèves partielles. Dans les campagnes , des agitateurs nationalistes organisent des réunions les dimanches et les jours de fête et exhortent le peuple à demander la libération de la Lituanie. De nombreuses pétitions dans ce sens, couvertes de milliers de signatures, sont envoyées au gouvernement central à Petrograd.

Dans ces pétitiens, le peuple lituanien demandait la

suppression de toutes les restrictions apportées à sa vie nationale depuis l'annexion de son pays à la Russie, à la suite des partages de l'ancien Etat lituano-polonais, l'amnistie pour tous les condamnés politiques, l'inviolabilité du domicile et de la personne, une espèce d'*habeas corpus*, la liberté de la parole, de la religion, la liberté de réunion et d'association, l'établissement d'une milice nationale lituanienne à la place de l'armée, le rétablissement de l'enseignement public en langue lituanienne avec une Université à Vilnus et l'autonomie administrative et politique complète de la Lituanie.

Toute cette propagande était faite par deux organisations politiques secrètes existant depuis plusieurs années en Lituanie, qui travaillaient chacune de son côté et qui envoyaient chacune ses agitateurs dans les campagnes, le *parti démocrate* qui avait à sa tête MM. A. Smetona, J. Gabrys et Mme F. Bortkevitch, et le parti *social-démocrate* qui était dirigé par l'ingénieur Kaïris et le Dr Domaŝevitch.

Tout en poursuivant chacun ses visées particulières, ces deux partis avaient un but commun : l'indépendance de la Lituanie et l'établissement, dans ce pays d'une république démocratique.

Les agitateurs profitaient surtout des foires et des grandes fêtes patronales pour exalter le peuple par leurs discours patriotiques et l'exciter à la révolte. Des milliers de pétitions similaires adressées au gouvernement russe de tous les coins de la Lituanie lui firent bientôt comprendre que ces manifestations n'avaient rien de sporadique, qu'elles émanaient d'une puissante organisation et qu'elles étaient le résultat d'un grand complot. Bientôt les gendarmes russes reçoivent l'ordre de tra-

quer et d'arrêter morts ou vifs les agitateurs lituaniens. Ils ne font plus leurs tournées que par groupes et toujours armés. Mais partout où ils se présentent pour procéder à quelque arrestation, des mêlées sanglantes ne tardent pas à se produire.

A Kourkli, gouvernement de Kaunas, un gendarme est tué le jour de la fête patronale. A Sasnava, dans le gouvernement de Suvalkai, plusieurs gendarmes sont aussi exécutés par des agitateurs lituaniens. La police est de plus en plus impuissante à contenir le mouvement nationaliste et lorsqu'à la fin des réunions publiques les agitateurs lituaniens hissent le drapeau rouge, les gendarmes russes font la plupart du temps semblant de ne rien voir. La révolution lituanienne à peine commencée, menace de glisser déjà sur la pente de l'anarchie et de la jacquerie. Si elle parvient cependant à éviter ce danger, c'est en grande partie à la clairvoyance politique, à l'esprit de décision et d'énergie d'un jeune homme de vingt-cinq ans à peine, comme l'était alors M. J. Gabrys, qu'elle le doit.

Dès son retour de l'exil, il comprit la nécessité de canaliser le mouvement révolutionnaire lituanien, de le diriger, de ne pas le laisser s'égarer dans des excès, de le maintenir pour lui donner plus de force dans la voie de la prudence, du bon sens et de la raison et c'est pour répondre à cette nécessité qu'il crée l'Union des instituteurs et l'Union des paysans.

Lorsque J. Gabrys fonda l'Union des instituteurs, la plupart des instituteurs des gouvernements de Vilnus et de Kaunas étaient russes. Par contre la majorité de ceux du gouvernement de Suvalkai étaient lituaniens, mais ils étaient obligés de faire l'école en langue russe,

bien que la plupart d'entre eux fussent animés de sentiments nationalistes. Il existait alors une école normale à Veiverai, excellente pépinière qui avait formé des milliers d'instituteurs et de professeurs, mais la plupart d'entre eux étaient dispersés en Russie et en Pologne pour qu'ils ne pussent pas développer les sentiments patriotiques parmi le peuple lituanien.

Il s'agissait de réunir tous ces maîtres d'école dans une seule et grande association nationale, de les attirer de Russie et de Pologne et de les substituer aux instituteurs russes dans les gouvernement de Vilnus et de Kaunas, tout cela à la barbe du gouvernement central de Petrograd. C'est dans ce but que M. J. Gabrys convoqua deux réunions d'instituteurs : la première fut tenue à Mariampolis, en juin 1905. Une trentaine de professeurs et de maîtres d'école lituaniens y participèrent et y élaborèrent l'avant-projet du programme de l'Union. Plus tard, en août de la même année, se réunit à Vilnus une seconde conférence des membres de l'enseignement lituanien, qui vota le programme définitif de l'Union, dont voici la teneur :

Programme de l'Union des Instituteurs lituaniens

I° *Lutte pour l'organisation de l'instruction publique en Lituanie :*

1° Nationalisation de toutes les écoles de Lituanie, primaires et secondaires.

2° Restitution et nationalisation de l'Université de Vilnus.

3° Introduction en Lituanie de l'instruction obligatoire.

4° Coordination des enseignements de manière à permettre le passage d'un enseignement à l'autre.

5° Etablissement du contrôle de toutes les écoles par les institutions scolaires des organes du « selfgovernment » avec participation des instituteurs.

II° *Lutte pour la liberté politique de la Lituanie, liberté indispensable à la réorganisation fondamentale de l'instruction publique.*

A cette fin, l'Union des Instituteurs estime qu'il est indispensable de s'attacher sans tarder à la mise en œuvre des moyens suivants :

1° Discréditer d'ores et déjà, par paroles et écrits, la politique officielle russe dans le domaine de l'instruction publique.

2° Organiser des protestations collectives d'instituteurs contre l'administration scolaire officielle.

3° Elaborer un programme détaillé dans l'esprit du paragraphe précédent (I°).

4° Pour organiser un corps d'instituteurs Lituaniens capables de se vouer à la nouvelle tâche, il faut d'ores et déjà fonder des bibliothèques, faire des cours pour instituteurs, établir les cercles de propagande et d'instruction nécessaires.

5° Il convient de constituer un bureau juridique de conseils pour instituteurs.

6° Il convient de créer une Caisse de secours mutuels pour ceux des membres de l'enseignement qui perdraient leur situation en luttant pour le bien commun de la patrie.

7° Il convient de prendre la défense des membres de l'Union contre tous actes arbitraires des autorités scolaires supérieures par des protestations collectives et tous autres moyens appropriés.

8° Il convient d'organiser un Tribunal d'honneur appelé à régler tous différends professionnels entre instituteurs.

9° Il convient de prendre une part active à la lutte

pour la liberté polique de la Lituanie partout où l'Union le jugera nécessaire.

10° Tous les membres de l'Union doivent propager par tous les moyens l'idée de l'Union en augmentant le nombre de ses membres.

(*Varpas*, nos 9-10 1905 et *Vilniaus Žinios* n° 261.)

Le Congrès constitutif de l'Union décida que ce programme serait exécuté sans délai, point par point, et, dans ce but, une organisation révolutionnaire provisoire fut immédiatement constituée. Plusieurs centaines de maîtres d'école avaient déjà adhéré à l'Union. Ils élirent séance tenante un comité exécutif, dont M. J. Gabrys fut l'âme agissante.

Ce comité décida tout d'abord d'envoyer des appels aux instituteurs russes dans les gouvernements de Kaunas et de Vilnus, les invitant à quitter leurs postes dans le délai d'un mois, d'aller consacrer tous leurs efforts à l'éducation du peuple russe et de céder leurs places aux instituteurs lituaniens. Ces appels furent envoyés individuellement à chaque maître d'école; chacun d'eux était en outre informé que s'il ne se conformait pas à l'invitation du comité révolutionnaire, celui-ci était décidé à faire chasser le récalcitant par la force.

En même temps, le comité exécutif de l'Union des instituteurs envoyait des circulaires à tous les instituteurs lituaniens du gouvernement de Suvalkai, dans lesquelles on leur enjoignait de fermer leurs écoles tant que le lituanien n'aurait pas été introduit comme langue officielle de l'enseignement en Lituanie. Eux aussi étaient informés que s'ils ne se conformaient pas à cet ordre, leurs écoles seraient fermées de vive force. On

leur donnait jusqu'à la fin de septembre comme dernier délai.

Or les instituteurs russes des gouvernements de Vilnus et de Kaunas ne se retirèrent pas et les instituteurs lituaniens du gouvernement de Suvalkai n'osèrent pas fermer leurs écoles. Il fallut donc exécuter les menaces faites dans les circulaires. Au début d'octobre eut lieu à Vilnus une réunion du comité exécutif de l'Union des instituteurs et de quelques membres les plus influents du parti démocrate. Sur la proposition de M. J. Gabrys, on décide d'envoyer des groupes armés pour fermer les écoles dans tout le gouvernement de Suvalkai.

M. J. Gabrys organise alors un de ces groupes et avec cinq de ses camarades armés de revolvers, il ferme de vive force une vingtaine d'écoles dans les districts de Mariampolis, Vilkoviškis et Kalvaria. Non seulement au cours de cette opération il n'y eut pas d'effusion de sang, mais encore les jeunes patriotes étaient accueillis partout avec enthousiasme par les instituteurs nationalistes, qui les remerciaient de faciliter leur tâche et de leur fournir le prétexte, aux yeux des autorités russes, de n'avoir cédé qu'à la violence. Il n'y eut d'incident qu'au village de Gigé, où l'instituteur refusait de quitter sa salle de classe sous prétexte que le tsar payait son traitement et qu'il n'avait d'ordres à recevoir que de lui. Mais la simple menace d'être branché au plus bel arbre de son jardin s'il s'obstinait à faire obstacle à la volonté du peuple lituanien, eut bientôt fait de vaincre sa résistance.

L'expédition dura toute une semaine sans être troublée par la gendarmerie. Au moment de la fermeture

de chaque école, M. J. Gabrys inscrivait sur le livre de classe en langue lituanienne : « Cette école a été fermée par décision de l'Union des instituteurs et du parti démocrate lituanien et ne sera rouverte que lorsque le gouvernement aura accordé des réformes, dont le programme est annexé en procès-verbal. » Tous les livres de classe qui portaient cette mention furent saisis par les autorités, envoyés à Petrograd à fins d'expertise.

Après s'être persuadé qu'il était en présence d'un complot dangereux, le gouvernement décida d'envoyer dans les villages aux environs de Mariampolis un piquet de gendarmes armés jusqu'aux dents pour rechercher la bande nationaliste qui faisait tant parler d'elle dans la contrée et la mettre en état d'arrestation. Le 13 octobre 1905, l'expédition que conduisait M. J. Gabrys rencontre inopinément, sur les bords de la rivière Šešupė, près du village de Mikaï, une dizaine de gendarmes conduits par le chef de la police de Mariampolis, un certain Tomachevsky. Comme les nationalistes lituaniens refusent de se rendre, une vive fusillade s'engage, qui dure une bonne demi-heure. Tomachevsky est blessé, ce qui frappe les gendarmes de terreur et les met en déroute. De son côté, J. Gabrys est blessé à la tête et à la main. Un de ses camarades l'emporte à la nage à travers la rivière et le cache dans une meule de foin. Il y reste mouillé jusqu'aux os, aveuglé par le sang qui coule de son front, grelottant de froid et de fièvre, jusqu'à l'arrivée d'un paysan réquisitionné par son camarade, qui l'emmène dans sa maison, lui fait changer de linge, panse sommairement ses plaies, le réconforte et finalement le conduit à la gare la plus voisine, celle

de Kazlu Ruda, avec une voiture attelée de ses meilleurs chevaux. Comme les camarades de J. Gabrys craignaient des perquisitions dans la contrée, ils décident de l'emmener à Vilnus, où il pourra passer inaperçu. Le voyage s'étant passé sans incident, on le cache à Vilnus, en compagnie d'un de ses compagnons les plus dévoués, l'instituteur Jonikaïtis, dans la maison d'un de ses amis. Le Dr Bassanavicius lui-même ausculte le vaillant agitateur et le soigne pendant trois semaines, jusqu'à sa complète guérison.

M. J. Gabrys était arrivé à Vilnus avec le dernier train qui marcha avant la fameuse grève générale du 14-17 octobre, qui allait déchaîner la Révolution russe. En entrant à la gare de Vilnus, il fut frappé du désordre qui régnait partout. La grève dura du 14 au 17 octobre : elle prit fin à la publication du fameux manifeste du tsar du *17 octobre* accordant une Constitution à l'Empire russe. Cette nouvelle fut accueillie par les patriotes lituaniens avec le plus grand enthousiasme. Bien que J. Gabrys souffrit d'une forte fièvre, les principaux membres de son comité se réunirent dans sa chambre pour commenter la bonne nouvelle. Leur bonheur était si grand qu'ils ne pouvaient pas croire à sa réalité.

Au bout de trois semaines, J. Gabrys, définitivement guéri, reprend son travail de propagande et sa vie de voyages. C'est alors qu'il conçoit l'idée, que les événements devaient montrer si prévoyante et si féconde, de créer l'Union des paysans. Il s'était convaincu, en effet, que le parti démocrate, qui l'avait élu comme membre de son comité directeur, et qui était surtout un parti d'intellectuels, n'était pas une organisation ayant des racines assez profondes dans la masse du peuple pour

pouvoir l'enthousiasmer et le gagner à la cause de la Révolution nationale. Les membres de ce parti étaient un état-major de patriotes sans armée. Pour donner des troupes à l'élite intellectuelle qui voulait assurer la libération du peuple lituanien, M. J. Gabrys eut le grand mérite de comprendre bien vite qu'il fallait, en s'inspirant des principes qui étaient à la base du parti démocratique, créer une grande association populaire de petits propriétaires fonciers, de fermiers et de travailleurs agricoles, qui forment la grande masse de la population en Lituanie. D'autre part, laisser la masse du peuple inorganisée était extrêmement dangereux, car elle risquait de devenir un instrument aveugle entre les mains de fanatiques et d'agitateurs sans scrupules, comme cela se vit d'ailleurs en Courlande, et de faire sombrer le pays dans l'anarchie. A côté de l'Union des instituteurs, il comprit la nécessité de créer l'Union des paysans et tout de suite il se mit au travail pour réaliser ce projet. Dans cette lourde tâche, il fut admirablement secondé par quelques patriotes enthousiastes comme Galvanovski, étudiant à l'Ecole polytechnique, le Dr Olseika, l'écrivain Gira et P. Rusecki, ex-officier.

Les premiers appels furent lancés en été 1905. Plusieurs milliers de paysans y adhérèrent avec enthousiasme. Les organisateurs de l'Union décidèrent alors de réunir une assemblée constitutive de la société pendant l'Assemblée nationale lituanienne, qui devait se tenir à Vilnus les 4 et 5 octobre 1905. Le projet d'Union des paysans de J. Gabrys assura le succès de l'Assemblée Nationale : plus de douze cents paysans répondirent, en effet, à son appel ; presque toutes les communes importantes de Lituanie envoyèrent deux délégués,

munis de mandats en bonne et due forme. Ces délégués assistèrent aux séances de l'Assemblée Nationale et à celles de l'Union des paysans qui se tenaient parallèlement. Ici nous arrivons à l'un des documents les plus curieux et les moins connus de l'histoire lituanienne, où J. Gabrys, grâce à la force populaire qu'il avait su grouper derrière lui, allait pouvoir jouer un rôle capital.

La convocation de l'Assemblée nationale lituanienne, due à l'initiative de Jean Kraučunas, rédacteur en chef de *Vilniaus Žinios*, avait été décidée en automne 1905 par un comité d'organisation qui avait à sa tête le Dr Bassanavicius. Ce Comité était composé de tous les partis, qui lancèrent par tout le pays des milliers d'appels. En même temps le Comité Central de l'Union des paysans invitait tous ses adhérents à l'Union, désireux d'assister à sa séance constitutive, à se faire inscrire à l'Assemblée Nationale, qui devait tenir ses séances en même temps et même lieu.

Le 4 décembre 1905, la veille du Congrès, tous les trains qui arrivaient à Vilnus étaient bondés de délégués, intellectuels et paysans, qui arrivaient de tous les coins de la Lituanie, ainsi que de Petrograd, Moscou, Odessa et même de Tilžė (Tilsit), au delà de la frontière prussienne, pour manifester leur unité nationale et leur volonté d'indépendance.

Devant la grandeur et l'importance du mouvement, le Comité d'organisation que présidait le Dr Bassanavicius demanda à la municipalité de Vilnus de mettre à sa disposition l'Hôtel-de-Ville, pour y faire siéger l'Assemblée nationale lituanienne. Le maire, qui était un chauvin polonais du nom de Venslavski, s'y refusa d'abord obstinément. Mais le Comité d'organisation lui

ayant nettement déclaré que l'Assemblée nationale lituanienne ne se tiendrait pas autre part qu'à l'Hôtel-de-Ville et qu'au besoin il le ferait occuper de vive force par plusieurs centaines de Lituaniens armés constitués en milice nationale, le maire finit par céder.

L'Assemblée fut ouverte le 4 décembre 1905 au milieu de l'enthousiasme général. Malgré les tentatives des socialistes qui voulaient imposer un des leurs, le Dr Bassanavicius, le héros de l'indépendance nationale, fut élu comme président. L'Assemblée choisit un autre comme vice-président, M. Kairis, leader du parti socialiste, Smétona, leader du parti démocrate et Bučis, représentant du clergé ; enfin M. J. Gabrys fut élu secrétaire général de l'Assemblée, en sa qualité de président du Comité provisoire de l'Union des paysans. C'est sur lui qu'allait retomber tout le poids du travail de cette grandiose manifestation. Aussitôt après l'ouverture de l'Assemblée et la constitution du bureau, M. J. Gabrys aidé de trois secrétaires-adjoints, MM. Klimaitis, Jasaitis et Gira, procéda à la vérification des mandats des délégués. Ce n'était pas un petit travail, car il fallait examiner un à un plus de douze cents mandats de délégués des communes rurales, de trois cents représentants du clergé, de plus de cent représentants de la noblesse lituanienne, d'environ trois cents intellectuels de Lituanie et de Russie et quelques dizaines de représentants des ouvriers de Vilnus, de Kaunas et de Gardinas.

La première journée fut consacrée uniquement aux réunions de l'Assemblée nationale. Elles furent houleuses. La langue officielle des orateurs, tous plus exaltés les uns que les autres, était le lituanien. Cependant un certain nombre de délégués Blancs-Russes s'excu-

sant, les larmes aux yeux, de ne pouvoir parler le lituanien, la langue de leurs pères, mais tenant à affirmer leur volonté de ne pas être détachés de la nation lituanienne, furent autorisés à s'exprimer en blanc-russe. Les esprits s'échauffaient de plus en plus et l'Assemblée menaçant de perdre son temps en d'inutiles verbiages sans arriver à un résultat pratique, M. J. Gabrys fit décider que le lendemain 5 décembre, la première séance serait consacrée à la réunion de l'Union des paysans. Force fut à l'assemblée de chômer ce matin-là. La séance constitutive de l'Union des paysans se prolongea de huit heures à onze heures et demi. Au milieu de l'enthousiasme général, elle vota une double résolution d'une très grande importance : la première partie était un programme théorique et exprimait les doléances et les desiderata des paysans lituaniens ; la deuxième partie prévoyait les moyens qu'il fallait employer pour la conquête de la liberté. En voici la traduction :

Résolution prise par l'Union des Paysans à la réunion de Vilnus du 5 décembre 1905.

Nous, paysans de Lituanie, sommes pressurés, par le gouvernement russe par tous les moyens à sa disposition.

Il nous a accablés d'impôts au-dessus de nos forces.

Une grande partie de l'argent qu'il tire de nous est employée aux besoins exclusifs du gouvernement russe.

Et la petite parcelle qui reste soi-disant en Lituanie, disparaît dans les poches des fonctionnaires venus de Russie.

Par les moyens gagnés à la sueur de notre front nous sommes forcés d'entretenir chez nous les tchinovniks russes qui ne se préoccupent nullement de nos besoins ; ils ne cherchent qu'à être agréables à leurs supérieurs qui

leur donnent de l'avancement et qui augmentent leurs appointements du produit de notre travail, tandis que ces employés et fonctionnaires ne peuvent même pas se faire comprendre en notre langue.

Le gouvernement russe nous pressure et nous maintient dans l'ignorance. Dans nos écoles les instituteurs russes n'enseignent à nos enfants qu'en russe, de sorte qu'au bout de quelques années d'études ceux-ci n'ont rien appris.

Nombreux sont parmi nous ceux qui ne possèdent que peu de terre ou même n'en possèdent pas du tout.

Pendant l'insurrection de 1863 les Russes nous ont ravi beaucoup de nos terres qu'on devrait nous rendre maintenant.

Les tribunaux que les Russes ont institué chez nous sont corrompus et ils jugent dans une langue que nous ne connaissons pas.

Nous, paysans, n'avons pas tous les droits des autres classes, bien que nous les nourrissions tous du pain gagné par notre sueur.

Il est difficile d'énumérer tous les abus dont nous sommes victimes !!! Cela ne peut plus durer comme cela !

Nous, paysans de Lituanie, croyons fermement que nous ne pourrons vivre comme des êtres humains que lorsque nous prendrons les gouvernants en main, lorsque nous élirons nous-mêmes le gouvernement et lorsque notre pays entier sera gouverné par la Diète de *Vilnus*.

Les députés à cette Diète devront être élus par tous les habitants majeurs de la Lituanie ; chacun votera au suffrage égal, direct et secret.

Au cas où la Diète de Vilnus ne serait pas élue au suffrage égal, direct et secret, elle ne renfermerait aucun de nos vrais défenseurs et notre nouveau gouvernement, bien qu'élu, abuserait de nous comme le Russe.

Avant la convocation de la Diète, nous veillerons nous-

mêmes à tous nos besoins, nous nous gouvernerons.

D'ores et déjà, nous décidons :

1° De ne plus payer les impôts au gouvernement actuel, car de nos deniers il entretient des gendarmes, des sbires et autres fonctionnaires qui nous persécutent de toutes manières.

2° De destituer immédiatement les maires des communes qui se solidarisent avec les sbires-serviteurs du tsar et d'élire à leur place les hommes du peuple qui veilleront sur nos besoins et ne céderont pas au gouvernement du tsar.

3° De chasser les instituteurs russes et de confier aux nouveaux maires élus le soin d'appeler à leur place des instituteurs lituaniens qui enseigneront en lituanien à nos enfants.

4° De supprimer les tribunaux communaux pour les remplacer par des tribunaux lituaniens.

5° De ne pas donner de chevaux pour le transport des sbires-serviteurs du tsar ; maires et adjoints devront avoir recours à leurs propres moyens de transport.

6° De refuser obéissance aux employés du tsar quels qu'ils soient — sous-préfets et préfets — et de les chasser de notre pays. Ils ont assez mangé notre pain et nous ont assez pressurés. Ils peuvent s'en aller d'où ils viennent.

7° Nous ne donnerons plus de recrues à l'armée du tsar. Si on veut les prendre par force, nous nous y opposerons par tous les moyens.

8° Nous ne ravagerons pas les propriétés foncières et n'abattrons pas les forêts, mais nous ne permettrons pas davantage au gouvernement et aux propriétaires fonciers de le faire.

9° Les propriétaires qui ont des fermiers ne doivent pas exiger de fermages puisque nous avons décidé nous-mêmes de ne pas payer d'impôts.

Nous, paysans de Lituanie, ici présents, décidons à l'unanimité de nous grouper en une Union de paysans de Lituanie car ce n'est que par la concorde que nous réussirons à atteindre notre but.

Luttons donc tous pour un et un pour tous !

(*Vilniaus Żinios* nº 273, 1905.)

Ces ordres devaient être exécutés dans toute la Lituanie, le premier dimanche après le retour dans leurs villages des délégués, investis de pouvoirs exécutifs par l'Assemblée nationale de Vilnus. Ces délégués avaient ordre de lire la résolution du Congrès à la sortie de l'église et de la mettre à exécution immédiatement. Et pour cela ils devaient destituer le maire et le Conseil communal, faire élire par le peuple des nouvelles autorités administratives et policières, chasser immédiatement les autorités russes et remplacer partout les instituteurs russes par des instituteurs lituaniens.

Le président de l'Union, M. J. Gabrys, dans le but d'éviter au pays l'anarchie et la jacquerie, proposa en outre aux congressistes de voter une résolution défendant aux paysans de ravager et de séquestrer les grandes propriétés foncières, d'abattre les forêts de l'Etat et celles des grands propriétaires (§ 8 de la Résolution). Mais cette question provoqua de violentes discussions car les paysans ne concevaient pour la plupart la Révolution que comme une occasion de s'approprier les biens des grands propriétaires fonciers et de se partager les terres dont l'achat leur était si injustement interdit depuis 1863. M. J. Gabrys comprenant cependant combien il serait funeste de suivre le peuple dans

cette voie, car la jacquerie aurait fatalement pour résultat une répression qui noierait la cause nationale dans le sang, tint tête courageusement aux énergumènes, qui voulaient dévoyer le congrès et il fut assez heureux pour persuader les délégués paysans de s'abstenir de toute espèce de violence contre les citoyens lituaniens à quelque classe qu'ils appartenaient. Il dut en grande partie ce succès à la promesse qu'il fit de convoquer dans les six mois à Vilnus une nouvelle Constituante qui voterait une loi expropriant les grands propriétaires fonciers, dont les terres seraient partagées contre indemnité aux propriétaires. Cette clause provoqua un grand enthousiasme parmi les représentants de la noblesse présents à l'Assemblée nationale, qu'ils jurèrent au nom de toute la noblesse d'être fidèlement attachés à la cause nationale lituanienne et de la défendre comme les autres classes sociales du pays.

L'après-midi du 5 décembre fut consacrée à une réunion plénière de l'Assemblée nationale à laquelle assistèrent tous les membres de l'Union des paysans. La séance dura sans interruption jusqu'à minuit et demi. L'Assemblée vota une résolution théorique en faveur de l'autonomie complète de la Lituanie, elle approuva les résolutions prises dans la matinée par le Congrès de l'Union des paysans et elle confirma les pouvoirs exécutifs des délégués.

Mais pour que le mouvement réussisse, il fallait imprimer immédiatement le texte des résolutions que l'on devait remettre aux délégués, car plusieurs d'entre eux devaient repartir le lendemain matin. Ce soin incomba à M. J. Gabrys. La seule imprimerie lituanienne qui pouvait exécuter ce travail était celle du

grand quotidien nationaliste *Vilniaus Żinios*. Mais les manuscrits, pour être imprimés, devaient porter la signature du directeur du journal, M. Pierre Vileišis. M, J. Gabrys alla le réveiller chez lui au milieu de la nuit. Bien que grand patriote qui avait plus d'une fois fait des sacrifices pour la cause nationale, M. Pierre Vileišis hésitait à prendre une si grande responsabilité. M. J. Gabrys, impatienté, lui représenta avec éloquence et énergie que s'il ne faisait pas son devoir de nationaliste en cette heure historique, il perdait tous ses mérites et jouait sa gloire, et que d'ailleurs s'il refusait, les résolutions de l'Assemblée nationale seraient bon gré mal gré imprimées chez lui, avec l'appui de la force armée de la milice lituanienne. M. Pierre Vileišis se laissa persuader à condition que M. Gabrys prenne toute la responsabilité et signa ses initiales P. V. sur les documents qu'on lui présentait. Il était une heure et demie du matin. Les compositeurs avaient déjà quitté l'imprimerie ; il fallait aller un à un les tirer du lit. Quand la composition fut achevée, comme les machines étaient arrêtées, il fallut tirer les documents avec une presse à bras. M. J. Gabrys fit lui-même ce travail avec le concours de quelques-uns de ses collègues, l'instituteur Klimaïtis, l'étudiant Karuja-Jassaïtis et l'étudiant Galvanovski. Pendant que les uns tiraient les résolutions, les autres les plaçaient. A sept heures et demie du matin, les premiers paquets pouvaient partir aux endroits où ils devaient être remis aux délégués. A huit heures et demie, 3000 résolutions étaient déjà imprimées. On en tira en tout 36,000. Chaque délégué en reçut un paquet pour les distribuer dans les campagnes environnant sa localité.

Résolutions de l'Assemblée nationale lituanienne, prises dans les séances publiques, les 21 et 22 novembre (4 et 5 décembre) 1905, à Vilnus.

I. *La situation actuelle en Russie et en Lituanie.*

Vu que le gouvernement actuel du tsar est notre pire ennemi, que contre ce gouvernement, à l'heure qu'il est, se soulèvent toutes les parties de l'Etat russe, et qu'on ne peut obtenir une meilleure vie qu'après avoir remporté la victoire sur l'ancien régime, les Lituaniens qui prirent part à l'assemblée décidèrent :

De s'instruire, s'organiser, et entrer en lutte, de concert avec les masses populaires de toutes les nationalités de la Russie qui se sont insurgées.

II. *L'autonomie lituanienne.*

Prenant en considération que les besoins des habitants de la Lituanie peuvent obtenir satisfaction, uniquement dans le cas où notre pays aurait une véritable autonomie, et comme l'on désire que les autres nationalités habitant la Lituanie puissent jouir pleinement de la liberté, le Congrès lituanien décida :

De demander l'autonomie, pour la Lituanie, avec une diète (Seimas) à Vilnus, élue au suffrage universel, égal, direct et secret, sans distinction de nationalités ou croyances.

Cette Lituanie autonome doit être formée de la Lituanie ethnographique actuelle comme noyau, ainsi que des régions adjacentes qui gravitent vers elles pour des raisons économiques, culturelles, nationales ou autres, et dont les populations désireront en faire partie.

Considérant que les Lituaniens du gouvernement de Souvalkai présents au congrès reconnurent, à l'unanimité, la nécessité de lutter ensemble avec les Lituaniens des

autres gouvernements pour une Lituanie autonome, le congrès décida que les Lituaniens du gouvernement de Souvalkai doivent être rattachés à la Lituanie autonome.

Les relations avec d'autres pays (nationalités (*traducteur*) de la Russie doivent être basées sur un principe fédératif.

III. *Comment conquérir l'autonomie?*

Pour obtenir l'autonomie, il faut avant tout renverser définitivement le régime oppressif actuel. Pour atteindre ce but, il faut unir toutes les forces dont disposent les partis, ainsi que les individus particuliers de la Lituanie. Etant ainsi unis entre nous, il faut s'unir à toutes les autres nationalités de la Russie, qui font des efforts pour renverser de mêmes ordres de choses; entre temps, s'abstenir de payer des impôts, fermer les monopoles (les débits d'eau-de-vie (*traducteur*), ne plus envoyer des enfants aux écoles russes primaires, ne plus s'adresser aux tribunaux de communes, ni aux autres institutions du gouvernement actuel ; ne pas laisser les compatriotes accomplir leur service militaire ; en cas de besoin, tous les ouvriers, dans les villes et la campagne, se mettront en grève.

IV. *Communes, écoles, églises.*

Dans toutes les communes de la Lituanie, on doit employer la langue maternelle des habitants pour toutes les affaires qui s'y font.

Les écoles actuelles n'étant que des instruments de dénationalisation et de démoralisation, toutes ces écoles doivent être transformées en écoles nationales, l'enseignement y doit être donné en langue maternelle et ce sont les habitants du pays, eux-mêmes, qui doivent choisir les instituteurs.

Considérant que, dans les églises des paroisses lituaniennes du diocèse de Vilnus, on emploie, dans un but po-

litique, la langue polonaise, l'assemblée lituanienne décida d'exprimer aux Lituaniens habitant le diocièse de Vilnus et luttant avec le clergé polonoman, ses meilleurs vœux de succès dans la lutte pour les droits de la langue lituanienne dans les églises de la Lituanie et de blâmer le système actuel du diocèse de Vilnus[1].

Résolutions des Lituaniens du gouvernement de Souvalkai, prises dans une réunion le 21 novembre (4 décembre) 1905, à Vilnus.

Les habitants lituaniens du gouvernement de Souvalkai, réunis à Vilnus le 21 novembre (4 décembre) 1905, prenant en considération :

1. Que le gouvernement de Souvalkai, de par l'histoire, fait partie du grand duché de Lituanie ;
2. que ses habitants, au point de vue ethnographique, sont Lituaniens ;
3. que la Pologne, obtenant l'autonomie, les Lituaniens tomberaient sous le joug de l'influence polonaise qui leur est plus dangereux que le joug de l'influence russe ;
4. que même dans le cas où la Lituanie n'obtiendrait pas son autonomie, les conditions de vie seraient plus favorables aux Lituaniens, dans la Russie nouvelle ;
5. que les Lituaniens, dans de bonnes ou de mauvaises conditions, doivent tâcher de marcher tous ensemble, décidèrent :

de séparer de la Pologne autonome tout le gouvernement de Souvalkai, de l'attacher à la Lituanie autonome, et dans ce but, de faire une propagande dans toutes les communes[2].

---

[1] *Vilniaus Žinios*, du 24 novembre (7 décembre) 1905, N° 276.
[2] *Vilniaus Žinios*, du 24 novembre (7 décembre) 1905, N° 276.

Dans ce document, la résolution de l'Assemblée nationale et celle de l'Union des paysans étaient imprimées côte à côte et se complétaient. La résolution de l'Assemblée nationale constituait la partie théorique: elle exprimait les aspirations politiques du peuple lituanien et revendiquait le droit à une large autonomie nationale avec une diète à Vilnus. Elle était conçue dans un style classique et dans un langage politique peu accessible au peuple. La résolution de l'Union des paysans qui était imprimée à côté était exprimée en termes très clairs, dans un style très simple, tout à fait à la portée des paysans; elle indiquait très nettement ce qu'il fallait faire et elle a véritablement révolutionné le peuple.

Lors du dixième anniversaire de l'Assemblée nationale, toute la presse lituanienne a reconnu que M. J. Gabrys, président de l'Union des paysans, avait véritablement sauvé la situation en 1905, car, tandis que l'Assemblée nationale s'enlisait dans des discussions théoriques et des disputes de partis, le Comité central de l'Union des paysans sut donner au peuple des ordres précis à exécuter. (Voir *Lietuviu Balsas,* décembre 1915.)

Quinze jours après la réunion de l'Assemblée nationale de Vilnus, dans toute la Lituanie, les autorités locales étaient déjà destituées. Les délégués de l'Union des paysans qui arrivaient dans leurs villages porteurs d'un document consacré par l'autorité de l'Assemblée nationale se firent obéir de tout le monde, comme investis du pouvoir exécutif. Aux yeux de leurs compatriotes, les instructions dont ils étaient porteurs avaient le caractère sacré d'une loi. Dans presque tout le pays,

malgré le vif désir des populations rurales de se partager la terre, la clause (8 de la résolution ci-dessus citée) défendant de saccager les propriétés privées et les forêts de l'Etat, fut scrupuleusement exécutée. Cependant comme en Courlande les Lettons, moins disciplinés que leurs frères de race, les Lituaniens, ou malheureusement excités par des agitateurs sans scrupules, pillaient les châteaux des barons baltes et se livraient à toutes sortes d'excès, le Comité exécutif de l'Union des paysans décida d'envoyer sur la frontière du Nord une équipe d'orateurs intelligents et énergiques pour empêcher que l'anarchie des provinces baltiques ne passât en Lituanie. Déjà, en effet, des agitateurs lettons parcouraient la région de Kaunas et excitaient le peuple à la révolte. Les délégués de l'Union des paysans s'appliquèrent partout avec beaucoup de tact, de courage et d'esprit de décision à calmer le peuple et à le retirer sur la pente fatale de la violence. L'un d'eux, M. Galvanovski, faillit être pendu par les agitateurs lettons comme traître à la cause du peuple. Il ne dut son salut qu'à son sang-froid et à son éloquence, car il sut persuader les agitateurs lettons et le peuple que l'Union des paysans admettait en principe que la terre de Lituanie devait être partagée entre les paysans lituaniens, mais qu'elle insistait pour que cet acte de justice fut accompli légalement par voie législative et non par l'anarchie. Car ce que la violence donnerait aujourd'hui aux paysans, la violence demain pourrait le leur retirer.

Du mois de décembre 1905 au mois de février 1906, les autorités locales russes ayant disparu de toute la Lituanie, sauf dans les grands centres comme Vilnus et Kaunas, ce fut donc en réalité le Comité central de

l'Union des paysans qui maintint l'Ordre dans le pays. Cependant la presse russe et allemande commençait à s'alarmer et demandait la punition exemplaire des rebelles. Un gouverneur comme Mouravieff-le-Pendeur aurait noyé dans le sang le mouvement nationaliste. Heureusement pour la Lituanie qu'elle avait à sa tête comme gouverneur général un homme d'une intelligence supérieure, le baron Freze, qui comprenait que le traitement subi par ce malheureux pays était injuste et devait être changé. En cela, il était d'accord avec le gouverneur de Kaunas, M. Veriovkin, un Russe né dans le pays, qui avait de grandes sympathies pour le peuple lituanien.

La veille de l'Assemblée nationale, le baron Freze fit publier et afficher dans tout le pays une proclamation en russe et en lituanien, ce qui était une heureuse innovation, louant les sentiments loyalistes du peuple lituanien et l'invitant au calme, dont voici le texte :

Avis au public, du Gouverneur de Kaunas, paru avant le 20 novembre (3 décembre) 1905.

Dans certains endroits du gouvernement de Kaunas, la population, prêtant l'oreille aux mauvais et étourdis citoyens qui ne se rendent pas compte des fâcheuses conséquences des troubles, se laisse engager dans un mauvais chemin ; au lieu d'exposer ses besoins et désiderata devant le gouvernement, par une voie pacifique et sage, elle commença à attaquer et à renverser l'ordre établi dans notre pays, à destituer des anciens de communes et des instituteurs et à les remplacer par d'autres personnes ; elle établit un nouveau régime aux écoles et aux chancelleries communales ; elle s'attaque aux Russes qui servent ce pays comme fonctionnaires et leur demande

d'abandonner leurs postes au profit des habitants du pays, etc...

Connaissant bien les conditions de la vie de la population, je ne puis pas ne pas reconnaître que beaucoup de desiderata de la nation lituanienne sont justes, et je suis convaincu que le gouvernement est fermement décidé à exaucer tous vos desiderata justifiés et à donner satisfaction à vos vrais intérêts. De plus par vos représentants à la Douma d'empire, que notre empereur vient d'instituer, vous pourrez entièrement exposer vos griefs et vos vœux devant la Douma et devant le gouvernement ; c'est ainsi que, d'une façon honnête et raisonnable, il vous sera possible d'obtenir tout ce dont vous avez besoin, et ce qui vous appartient en toute justice. Vous avez, certes, entendu quelle est à ce sujet la manière de voir des Russes et ce qu'en écrivent les journaux russes, ainsi que ce qu'en ont dit des représentants de tous les coins de la Russie, réunis en congrès à Moscou ; vous pouvez donc être persuadés que les représentants du peuple russe à la Douma d'empire accueilleront avec sympathie vos vœux et vous aideront à obtenir tout ce qui vous est nécessaire à vous et à la Lituanie entière ; tout cela vous l'obtiendrez par une voie pacifique et raisonnable, sans vous mettre en conflit avec le grand peuple russe. Mais par voie de licence, par des attaques inconsidérées et malhonnêtes vous n'obtiendrez rien et vous occasionnerez seulement des peines et des misères pour vous-même et pour les autres. N'est-il pas vrai qu'en vous attaquant aux Russes qui habitent parmi vous, et en les offensant, vos froissez et offensez tout le peuple russe? Le gouvernement, qui est obligé de défendre, contre les offenses et les attaques, tous les habitants de la Russie, ne peut souffrir, ni laisser impunies ces railleries contre les Russes.

Le gouvernement reconnaît lui-même qu'il y a dans notre pays beaucoup d'institutions qui sont surannées et

doivent être remplacées par d'autres qui correspondent mieux à notre époque. Mais il est impossible de le réaliser sur-le-champ ; cela exige un certain temps ; de plus, comme vous le savez, de nouvelles lois et de nouvelles institutions, selon le manifeste du 17 octobre, ne peuvent être introduites qu'avec l'agrément de la Douma d'empire; par conséquent, tant qu'elle n'est pas réunie, il n'est pas possible de remplacer ou de supprimer les institutions établies. Vous savez bien que, tant que la nouvelle maison n'est pas construite ou achevée, il faut habiter la vieille ; par conséquent, tant que le gouvernement, de concert avec la Douma d'empire et vos représentants à la Douma, n'a pas élaboré de nouvelles institutions pour ce pays, les lois et les institutions en vigueur ne peuvent pas être renversées. Vous êtes obligés de vous y conformer, et les autorités ont le devoir de les protéger et de les défendre de toutes leurs forces, car, si chacun commence à troubler l'ordre et à user de l'arbitraire, tout ira sens dessus dessous, personne ne sera plus à l'abri des agressions et des offenses, et des malheurs, difficiles à décrire, arriveront. D'ores et déjà, tout a renchéri à cause des troubles et des grèves. Si les troubles durent encore pendant longtemps, aucune amélioration du bien-être de la population ne sera possible, mais au contraire tout ira empirant. Cela peut aller jusqu'à faire arrêter toute la vie économique ; des masses d'ouvriers et artisans resteront sans travail et sans pain ; la misère et la famine apparaîtront, et avec elles de grands vols, rapines et homicides. Il va de soi que vous ne pouvez pas vous souhaiter de pareilles choses. Aussi, les autoriés sont-elles obligées, devant Dieu et devant les hommes, de veiller à ce que de pareils malheurs n'arrivent pas. Les autorités sont tenues, pour le bien du peuple entier, de sauvegarder l'ordre et de ne pas permettre à la population de se livrer à une entière licence. C'est leur devoir sacré. C'est pourquoi, moi

aussi, je fais appel à tous les habitants du gouvernement de Kaunas pour qu'ils se ressaisissent et gardent le calme. De plus, je préviens que toute violation arbitraire de l'ordre et des institutions établies rencontrera, de ma part, une opposition catégorique, ayant recours, en cas de besoin, à la force militaire. Les instigateurs et ceux qui se laisseraient entraîner dans de pareils forfaits, seront sévèrement punis.

Les Lituaniens ont été connus toujours comme des hommes sages et intelligents, se rendant bien compte de la nécessité de l'ordre et de la tranquillité. J'espère que ceux qui sont les plus sages parmi vous, non seulement ne participeront pas à la besogne des imprudents et des étourdis, mais encore retiendront les autres dans ce mauvais chemin si nuisible à tout le monde, et me libéreront de mon pénible devoir de recourir aux mesures sévères pour sauvegarder l'ordre nécessaire à tous [1].

Le gouverneur général fit aussi appeler chez lui le grand patriote Pierre Vileišis, directeur du journal nationaliste *Vilniaus Žinios*, pour conférer avec lui sur la situation comme avec une personne dont l'opinion était d'un grand poids.

M. Pierre Vileišis lui donna le conseil de ne pas entraver la manifestation projetée, car les Lituaniens avaient organisé une forte milice armée et étaient décidés à défendre leurs droits au besoin par la violence. Le baron Freze promit de ne pas empêcher la réunion de l'Assemblée, mais il envoya dans la salle un grand nombre de ses agents qui suivirent les débats avec la plus grande attention. Dans un moment décisif, au cours de la dernière séance, lorsque la résolution de

---

[1] *Vilniaus Žinios* du 25 novembre (8 décembre) 1905, N° 277.

l'Union des paysans fut présentée à l'Assemblée, un des agents de Freze se précipita au téléphone pour aviser la Chancellerie qu'il fallait dissoudre l'Assemblée ; mais M. J. Gabrys lui arracha le récepteur des mains et c'est à cette circonstance que la résolution dut de pouvoir être votée.

Le lendemain de l'Assemblée nationale, le gouverneur général fit afficher dans toute la ville de Vilnus un appel au peuple lituanien, admettant le bien-fondé de ses justes revendications, mais lui demandant de patienter jusqu'à la réunion de la première Douma, qui sûrement, ne manquerait pas de ratifier les exigences de l'Assemblée nationale.

En voici le texte :

Avis au public de S. E. M. Freze, Général-Gouverneur de Vilnus, Kaunas et Gardinas, du 23 novembre (6 décembre) 1905.

Le gouverneur de Kaunas m'a communiqué que les paysans lituaniens, dans bien des endroits, se soulèvent, émettent des résolutions, et délibèrent dans des assemblées communales et autres, pour améliorer leur bien-être et leur gouvernement. Dans bien des endroits, ne pouvant pas obtenir l'aide voulue, ils commencent à s'organiser eux-mêmes de leur propre façon : Ils expulsent des instituteurs, changent des anciens de communes, des scribes et usent de violence.

Comme de pareils faits se répètent, il est impossible au chef du gouvernement (province) de venir au secours de la population dans des cas, où, en suivant la voix légale, il serait en droit de le faire ; d'autre part, il reconnait la justesse de plusieurs desiderata qu'il m'a fait parvenir.

Après avoir examiné certaines résolutions et écouté le rapport de mon envoyé, qui s'était entretenu avec les

paysans du district de Vilkomir (Aukmergé), je constate que ces desiderata sont de deux sortes : les uns sont tels que les autorités peuvent les accomplir dès maintenant, en se basant sur le manifeste de Sa Majesté impériale du 17 (30) octobre, ainsi que sur d'autres dispositions spéciales à ce pays ; les autres résolutions, pour êtres réalisées, demandent un certain laps de temps, et la ratification de la part des représentants nationaux à la Douma.

Ainsi, le desideratum des paysans demandant que dans les écoles populaires on enseigne aux enfants la langue lituanienne, et que les instituteurs y soient lituaniens, peut être réalisé (d'ores et déjà), à la condition que les instituteurs connaissent le russe, langue d'Etat, et que les enfants soient obligés d'apprendre cette langue, car ils sont sujets russes.

Mais pour le droit de choisir, nommer, et par conséquent destituer des instituteurs de son propre chef, comme on le demande dans certaines communes, on ne peut le concéder que par une nouvelle loi, qui serait agréée par les représentants du peuple à la Douma d'Etat, car une pareille loi ne concerne pas le gouvernement de Kaunas seul, mais toute la Russie.

Pour ce qui s'agit de la langue lituanienne dans l'administration communale, je puis en autoriser l'emploi seulement à côté de la langue russe, et uniquement pour la correspondance intérieure de la commune ; mais les relations extérieure à la commune doivent se faire en russe, langue de l'Etat entier.

Les lois accordent aux Assemblées communales le droit de choisir des fonctionnaires communaux. Le même droit, je le reconnais aux Assemblées communales relativement à la nomination des scribes, mais confirmer ceux-ci dans leurs fonctions, ainsi que les destituer, ne peut le faire que l'autorité instituée par la loi. Cet ordre de choses peut être changé uniquement par la Douma.

De même la seule Douma d'Etat composée des repré-

sentants de toute la Russie, peut octroyer aux habitants le droit de choisir la police au-dessus des dizeniers et des centeniers.

Les plaintes relatives aux charges naturelles, comme la réparation des routes, et aux injustices, dans ce domaine, doivent être examinées et décidées sur place par le Comité d'arrangement ; mais une loi de l'impôt sur les bénéfices ne peut être introduite que par la Douma d'Etat.

Après avoir lu et approfondi ces éclaircissements, que les paysans examinent leurs desiderata, et qu'ils se rappellent que tout ce que les autorités locales peuvent faire pour leur bien, elles le feront sans aucun délai. Quant aux autres intérêts, qui ne sont pas particuliers à un gouvernement (province), mais touchent toute la Russie, qu'ils les confient aux hommes qu'ils choisiront eux-mêmes, et qui sauront mieux, et d'une manière plus juste, les défendre devant les représentants de toute la terre russe.

Je mets en garde les hommes faibles qui se laissent entraîner à faire des actes de violence et à se livrer au pillage : toute violence ou pillage seront sévèrement punis, pour le bien de tous les habitants du pays. Cependant, connaissant la sagessse de la population de la Lituanie, son amour pour le sol natal, ainsi que pour le travail honnête, je suis convaincu qu'elle ne m'obligera pas à recourir aux mesures extraordinaires, mais qu'au contraire, elle m'aidera à ordonner ses affaires principales [1].

Vilnus, le 23 novembre 1905.

Freze,
Général d'infanterie.

---

[1] *Vilniaus Žinios*, du 25 novembre (8 décembre) 1905, N° 277.

En même temps, le général-gouverneur reconnaissant la justesse des revendications lituaniennes, introduisait de son propre chef l'emploi de la langue lituanienne dans les écoles et en avisait le ministre de l'Instruction publique par le télégramme que voici :

**Télégramme de S. E. M. Freze,
Général-Gouverneur de Vilnus, Kaunas et Gardinas,
du 23 novembre (6 décembre) 1905,
au ministre de l'Instruction publique.**

Les paysans lituaniens du gouvernement de Kaunas sont dominés par un désir général d'avoir des institutions nationales, et avant tout, des écoles nationales. Consentant, dans les limites de la justice, aux desiderata de la population, je trouve tout à fait pressant, d'entente avec le curateur de l'instruction publique :

1. d'introduire la langue lituanienne dans des écoles d'enseignement primaire ;
2. tout en sauvegardant les dispositions de l'article 3548, tome XL, partie I, rendant l'école du ressort de l'Etat, d'autoriser l'enseignement de la langue lituanienne pendant tout le cours des études ;
3. de commencer à remplacer ou à suppléer le nombre des instituteurs des écoles primaires ou de celles à deux classes, par des Lituaniens, sans distinction de croyances, et d'accorder aux instituteurs destitués des postes vacants ailleurs, ainsi que des subsides ;
4. de soumettre à la revision le premier paragraphe du statut de l'école normale de Ponevéje, en y admettant des élèves lituaniens catholiques.

Voulant réaliser les points relatifs à l'introduction de

la langue lituanienne dans des écoles, ainsi qu'à la nomination des instituteurs lituaniens, j'ai chargé le curateur de l'instruction publique, prenant en considération l'urgente nécessité, en vertu des articles 212, partie I, et 218, tome II, de l'exécuter sans délai[1].

Cependant toute la presse russe commençait à s'alarmer. Le gouverneur-général Freze fut appelé à Petrograd par Dournovo, ministre de l'Intérieur, qui lui reprocha vivement de ne pas avoir empêché la réunion de l'Assemblée lituanienne et de n'avoir pas fait pendre les principaux meneurs pour le bon exemple. Freze répondit qu'il avait jugé bon de laisser faire, car il croyait que les Lituaniens usaient de leur bon droit et que de plus, dans un appel publié le lendemain de l'Assemblée par son ordre, il avait formellement reconnu le bien-fondé d'une grande partie des revendications lituaniennes dans le ferme espoir que le gouvernement impérial accorderait au peuple lituanien les droits qu'il réclamait. Il termina en déclarant que si le gouvernement de Petrograd était d'un autre avis, il donnait sa démission immédiatement. Cette démission fut acceptée.

Après la retraite de Freze, son adjoint Krzyvicki, d'origine polonaise, fut nommé gouverneur général des provinces de l'Ouest (Lituanie). Il usa, pour réprimer la révolte, de tous les moyens coercitifs qui étaient en son pouvoir. La réaction battait son plein, la première Douma venait d'être dissoute. Dans le but de rétablir l'ancien régime, le gouverneur général envoya dans tout le pays des détachements de troupes spéciaux

---

[1] *Vilniaus Žinios*, du 24 novembre (7 décembre) 1905, N° 276.

composés de trois armes : infanterie, cavalerie et artillerie. Dans chaque village ces soldats arrêtaient les autorités nationales et les envoyaient à la prison du district après les avoir roués de coups de verges. Sur la dénonciation des gendarmes, ils s'emparaient aussi des délégués de l'Union des paysans et ils brûlaient leurs maisons. Les villages qui s'étaient distingués par leur zèle nationaliste furent balayés à coups de canons. Au bout de quinze jours, presque tous les membres de l'Assemblée nationale et presque tous ceux qui étaient le plus compromis dans le mouvement révolutionnaire étaient déjà arrêtés. Les prisons de Vilnus, Kaunas, Šauliai, Panevežis, Kalvaria regorgeaient de milliers de prisonniers. La majeure partie, 7 à 8000 environ furent déportés en Sibérie. Un tout petit nombre seulement fut relâché.

Quelques-uns des révolutionnaires réussirent cependant à échapper aux poursuites et émigrèrent aux Etats-Unis. D'après les statistiques, le nombre des émigrants Lituaniens en 1906, a plus que triplé. Le président de l'Assemblée nationale, Bassanavicius, ne fut pas inquiété. Le président de l'Union des paysans, M. J. Gabrys, après s'être caché pendant quelques semaines chez des amis dans les environs de Vilnus, réussit à s'évader à l'étranger.

Cependant, malgré la réaction impitoyable qui tortura la Lituanie, un certain nombre de conquêtes de la Révolution restèrent acquises pour le pays. D'abord, le gouvernement russe reconnut, en principe, par un ukase du 22 janvier 1906, le droit d'enseigner en lituanien dans les écoles primaires. Il reconnut ensuite le droit de fonder des sociétés culturelles, économiques et professionnelles,

le droit de réunion sous le contrôle de la police, la liberté de la presse, la liberté de l'enseignement privé, sous le contrôle de l'Etat et une certaine liberté religieuse. Les mesures restrictives qui prohibaient aux Lituaniens l'achat de plus de soixante hectares de terre dans leur propre pays furent abolies.

Au fur et à mesure, il est vrai, que la réaction se fortifia, tous ces droits concédés officiellement par le gouvernement russe furent retirés un à un par voie administrative et par des ordonnances des ministres aux gouverneurs de provinces. Par exemple, la loi sur l'enseignement fut bientôt modifiée, les instituteurs ne gardaient le droit de faire leur classe en lituanien qu'en première et deuxième année; mais les années suivantes ils devaient user uniquement de la langue russe.

Les nouvelles concessions pour l'ouverture d'écoles privées en langue lituanienne ne furent plus accordées. Seul était toléré l'emploi de cette langue dans les écoles qui jouissaient de ce privilège depuis la Révolution, comme le fameux collège de Mariampolis. L'activité des sociétés d'instruction publique « Saulé » et « Žiburys » fut entravée par toutes sortes de tracasseries mesquines et par tous les moyens le gouvernement chercha à les empêcher de créer des écoles nouvelles.

Toutes ces mesures de réaction retardèrent considérablement le progrès intellectuel et économique du pays. Pourtant depuis l'ukase permettant la publication d'écrits lituaniens en caractères latins, il était possible au mouvement nationaliste de se développer. Dans la décade de 1904 à 1914 toute la nation lituanienne manifesta une activité fiévreuse dans tous les domaines économique, politique, littéraire et artistique. A la veille

de la guerre mondiale, il existait déjà une cinquantaine de journaux lituaniens, de nombreuses sociétés culturelles, artistiques, scientifiques et professionnelles qui comptaient leurs adhérents par dizaine de milliers. La guerre a surpris la Lituanie en pleine activité organisatrice et a suspendu pour un temps toute la vie nationale du pays. Mais la tourmente passera et il sera désormais impossible dans le projet de reconstruction de la nouvelle Europe de ne pas tenir compte des justes revendications d'un pays comme la Lituanie, qui a donné dans les dix dernières années tant de preuves d'intelligence et d'énergie.

La propagande de M. J. Gabrys en Occident

Pendant la Terreur blanche qui suivit la Révolution paysanne de 1905, dont il avait été le principal organisateur, M. J. Gabrys, qui s'était tenu quelque temps caché près de Vilnus chez un de ses amis, réussit à quitter le pays au moyen d'un faux passeport que lui procura le prince Čerwinski, un patriote lituanien, qui fut plus tard pendu par les autorités russes. Après avoir passé quelques jours à Paris, en avril 1906, il se rend à Lausanne, où il étudie à la Faculté de Droit pendant deux semestres, et continue à collaborer au *Vilniaus Żinios* comme s'il n'avait jamais quitté la Lituanie. Entre temps, la première Douma avait été dissoute et une nouvelle émeute éclatait en Russie. Croyant qu'une nouvelle occasion de se libérer se présentait pour son pays, M. J. Gabrys quitte l'Université de Lausanne et rentre en Russie pour y continuer son travail révolutionnaire. C'était une tentative risquée : le gouverne-

ment russe avait publié le portrait du jeune mais déjà célèbre agitateur dans tous les journaux locaux de Lituanie et promettait une prime de dix mille roubles à quiconque l'arrêterait. Bien qu'il fût muni du passeport d'un homme de trente-huit ans, le chef de la gendarmerie de la frontière le laissa passer mais mit à ses trousses deux agents secrets. Se sentant filé en arrivant près de Vilnus, il confie sa valise au conducteur du train en le priant de la mettre à la consigne, il s'enveloppe d'une pèlerine et se coiffe d'un chapeau mou et, grâce à ce travesti, il disparaît. Pendant deux mois, en septembre et octobre 1906, il reste à Vilnus. La réaction régnait cruelle et impitoyable sur toute la Lituanie. Tous les cœurs étaient paralysés.

Voyant qu'il n'y avait en ce moment rien à faire dans son pays, M. J. Gabrys eut l'audace de se rendre à Odessa pour y retirer à l'université ses papiers dont il avait besoin pour régulariser ses inscriptions à la Faculté de Droit de Lausanne. Il comptait sur ce fait que la Russie est un immense pays et qu'on ignorerait à Odessa que sa tête était mise à prix en Lituanie. Ce calcul était exact. Cependant comme il était gravement compromis dans le mouvement révolutionnaire, il était décidé à ne rendre visite à aucun de ses amis et il comptait passer quelques jours à Odessa incognito, lorsque le hasard le mit dans la rue en présence du général Koreïwo. Celui-ci l'embrasse, l'entraîne chez lui, et lui demande un récit fidèle de ses aventures depuis son départ d'Odessa avant la révolution de 1905.

Lorsque le jeune agitateur eut terminé son récit, le général Koreïwo ouvre le code pénal et lit froidement l'article condamnant M. Gabrys à la peine capitale.

« Avec un peu de protection, ajouta-t-il avec une malicieuse bonhomie, nous pourrons vous faire commuer cela à la peine des travaux forcés à perpétuité. » Toute la famille du général Koreïwo se met à pleurer. M. Gabrys proteste qu'il ne veut être ni exécuté ni condamné aux travaux forcés, mais qu'il veut repartir pour la Suisse afin d'y terminer ses études.

— C'est bon, c'est bon, dit le général Koreïwo, restez ici. On arrangera tout cela. Faites venir votre certificat d'inscription de Lausanne pour que vos deux semestres d'études ne soient pas perdus. Les choses s'arrangèrent si bien que M. Gabrys fut autorisé à passer d'un coup six examens et à prendre ses inscriptions pour le septième semestre. Il passa ensuite sans difficulté ses examens d'état et il obtint son diplôme du premier degré avec une thèse sur *Les droits d'auteur*.

En juillet 1907, ayant terminé ses études, il part, toujours avec un faux passeport, pour Tilsit afin de mettre de l'ordre dans les archives des partis démocrates et socialistes. En même temps il écrit en collaboration avec M. Römer un livre sur la Renaissance lituanienne. Vers la fin de 1907 il se rend à Paris pour y compléter ses études. Il s'inscrit à la Faculté de Droit et la Faculté des Lettres et suit les cours de MM. Charles Seignobos, Langlois, Vidal de Lablache, Charles Gide, Renauld, André Weiss et Berthélémy.

Mais en même temps qu'il s'initie à la culture française et à la civilisation occidentale, il ne perd pas de vue les besoins intellectuels et moraux de sa patrie, il suit d'un œil attentif les rapides progrès du mouvement de Renaissance nationale, et il s'emploie de toutes ses forces à l'encourager et à l'activer. C'est ainsi qu'il en-

treprend la publication d'une grammaire lituanienne et d'un grand nombre de manuels d'histoire et de géographie et d'ouvrages de lecture, qui sont devenus classiques dans toutes les écoles de Lituanie. En reconnaissance à la mémoire du Dr Kudirka qui éveilla son âme à la cause nationale lituanienne, il publie une biographie de ce grand poète national et une édition complète en six volumes, illustrée de ses œuvres, à l'occasion du dixième anniversaire de sa mort, avec le concours de la Société des patriotes lituaniens d'Amérique.

Vers la fin de 1908 il fait un voyage dans la Prusse Orientale pour y recueillir des documents sur l'histoire lituanienne dans les archives de Königsberg et de Tilsit. A cette occasion, il a des conférences secrètes avec les principaux patriotes lituaniens. En 1909, il accepte, comme membre de la société des avocats internationaux connaissant le droit russe, de tirer au clair avec Bourtzeff une affaire de treize millions de francs dans laquelle était compromis le grand-duc, président du Comité pour le renforcement de la flotte russe après le désastre de Tsusima.

En 1910, il fait son premier voyage en Amérique comme délégué de diverses sociétés lituaniennes d'Europe pour assister aux fêtes du vingt-cinquième anniversaire de la fondation d'une grande société patriotique lituanienne d'Amérique : *L'Union des Lituaniens des Etats-Unis*. A cette occasion, il visita les principales colonies lituaniennes à Chicago, Boston, Pensylvanie et New-York. Partout il fut reçu avec le plus grand enthousiasme comme un héros national, et il se vit obligé de prononcer de nombreux discours. Il participa à plusieurs réunions de patriotes, où fut discutée l'idée de la

création d'une Banque nationale lituanienne et celle de la société des *Knights of Lituania* (Chevaliers de Lituanie). Cette dernière association avait pour but de grouper la jeunesse lituanienne des Etats-Unis et de développer chez elle la cohésion nationale et le sentiment patriotique par des chants, des excursions, des exercices physiques. Cette organisation ne tarde pas à devenir florissante et à l'heure actuelle elle groupe plus de cinquante mille jeunes gens et d'une dizaine de mille jeunes filles des Etats-Unis et du Canada. C'est une magnifique pépinière d'intellectuels et de bons patriotes pour la Renaissance nationale de la Lituanie.

M. J. Gabrys, grand propagandiste et apôtre de la cause nationale en Europe.

Tous les grands mouvements de renaissance nationale sont par essence particularistes. Ce qui fait leur puissance irrésistible ce n'est pas la vanité de prétendus droits historiques depuis longtemps tombés en désuétude, mais le réveil de la vitalité, le sourd travail de régénération nationale, qui donne une vigueur et une jeunesse nouvelles à des peuples considérés comme irrémédiablement déchus, et c'est aussi cet «égoïsme sacré» qui leur inspire au bord de l'abîme la volonté de ne pas mourir et de reconquérir leur droit à une vie libre, indépendante, débordante, au risque même de déranger tout l'édifice international dont ils ne sont plus que des mœllons et de mettre en péril l'existence des états dont ils font partie. Comme des enfants au moment de la croissance, les vieilles nationalités qui renaissent à une vie nouvelle ne sont que trop portées à mépriser le monde extérieur, à ne vivre que pour elles-mêmes et

à tout rapporter à elles-mêmes. Leur nationalisme est intransigeant, étroit, exclusif et c'est ce qui fait sa force. Comme toute religion à son aurore, la foi nationale inspire des fanatismes et des martyres, qui tout en faisant bon marché de leur fortune et de leur vie pour la cause de leur patrie, trouveraient avec raison souverainement ridicule qu'on leur demandât le même sacrifice pour une autre nation, ou une vague humanité. Il faut avoir des œillères et savoir ne pas se détourner du même chemin pour être capable de grands dévouements, des sacrifices et oser tenter de soulever le monde : les hommes trop intelligents, qui s'intéressent à tout, qui voient toutes les faces des choses et qui comtemplent tout du point vue de Sirius risquent de rester toute leur vie des sceptiques, incapables d'action et de réalisation pratique.

Pour une nation déchue qui a l'ambition de revivre d'une vie autonome, le travail essentiel, le travail qui importe avant tout, c'est le travail intérieur, mené avec ferveur, emportement, fanatisme. Lui seul est la preuve, même dans ces excès, que cette nationalité n'est pas morte, qu'elle n'est pas un tronc desséché, mais que, semblable à un rejeton dans une terre nouvelle, elle peut encore croître, grandir et verdoyer. Cependant par suite même de leur faiblesse et des grands obstacles dont ils sont obligés de triompher, les peuples opprimés aspirent à l'indépendance, ont tout intérêt de gagner à leur cause la conscience publique universelle. C'est un grand réconfort pour un peuple qui lutte âprement pour son existance, de savoir qu'il n'est pas seul à peiner, à gémir et à souffrir comme un prisonnier dans un cachot ou un forçat au fond d'une mine, mais que les

yeux de l'humanité civilisée sont fixés sur lui, que partout dans le monde des cœurs nobles et généreux compatissent à ses malheurs, que son martyre est un remords perpétuel pour l'élite des nations civilisées et que partout en toute occasion des voix courageuses s'élèvent pour flétrir et faire cesser cette iniquité. Cette sympathie universelle l'exalte, augmente sa force de résistance, le rend capable des actes de folie et d'héroïsme les plus sublimes, et en même temps elle inspire un sentiment de honte à l'oppresseur et ne peut que le démoraliser. Dans cette lutte inégale contre la tyrannie et la force brutale il est bon pour un peuple opprimé d'avoir pour soi ces «impondérables» dont parle Bismarck et dont l'action irrésistible finit toujours par triompher.

La plupart des grandes nationalités de la vieille Europe l'ont bien compris et presque toutes dans les vingt dernières années ont pris soin de plaider leur cause devant le tribunal de l'humanité. A Paris et à Londres surtout, ces deux points du globe où la voix porte le plus loin, car sur les ailes des langues française et anglaise elle fait le tour du monde, chacune d'elle a pris soin d'envoyer quelque intellectuel, quelque savant, quelque orateur ou quelque poète, dont c'est la mission de secouer l'égoïsme, l'ignorance et l'inertie des grandes nations, de troubler leur quiétude, d'éveiller le remords dans leur conscience en leur rappelant sans cesse, d'une voix éloquente, l'existence précaire et misérable et pleine de perpétuels dangers pour la paix du monde, de leur nationalité. Et si ces nations n'ont pas chez elle assez d'intellectuels pour accomplir cette tâche, elles trouvent toujours parmi les âmes nobles et le journa-

lisme français et anglais des avocats toujours prêts à prendre la défense de leur cause.

Au temps héroïque de la lutte entre les landlords irlandais, si les nationalistes de Dublin réussirent à faire élargir ceux des leurs qui étaient le plus compromis dans le mouvement révolutionnaire et condamnés au «hard labour» aux mines de ciment de Portland, ils le durent uniquement à la courageuse propagande que fit dans tous les milieux de la société française Mme Maud Gonne, l'ardente nationaliste, lieutenant de Parnell, qui toucha tous les cœurs par son éloquence et par sa beauté.

L'Arménie serait peu connue des nations occidentales si elle n'avait à Paris un apôtre comme Tschobaniaen, délicat poète et grand homme de cœur, dont la vie est un modèle de renoncement et de sacrifices pour la défense de sa nationalité.

Dans ce siècle d'universel égoïsme, qui se serait soucié même des Polonais, malgré l'évidente justice de leur cause, s'ils n'avaient eu soin de rappeler sans cesse et par tous les moyens à l'ancien et au nouveau monde, que l'écartèlement et l'oppression de leur pays était le crime de l'Europe, qu'elle devait se hâter de réparer, si elle ne voulait pas être appelée à durement l'expier. Il semble même pour tout esprit impartial que dans leur ardeur de prosélytisme, les apôtres du polonisme ont parfois fâcheusement dépassé le but qu'ils se proposaient et tous leurs vrais amis leur doivent de leur signaler ce danger. Le nombre de leurs émissaires dans toute l'Europe occidentale est si grand, ils défendent la cause de leur pays avec un tel acharnement et une telle fougue, ils ont tellement rempli le monde de leurs clameurs, que non seulement leur peuple est devenu le symbole

des nationalités opprimées, mais qu'ils ont encore même réussi à aveugler pour un temps l'opinion publique européenne au point de lui cacher, à côté de ce qu'il y a de juste dans les revendications polonaises, ce qu'il y a d'odieux lorsque certains apôtres du pan-polonisme affichent la prétention, au nom de prétendus droits historiques, d'assimiler d'autres nationalités comme les Lituaniens, les Ruthènes et les Blancs-Russes et qu'ils refusent aux autres les droits à la liberté qu'ils exigent pour eux-mêmes. Tel a été jusqu'à ce jour le succès de la propagande polonaise que personne, à notre connaissance, ne s'est encore avisé de faire remarquer que l'Idée d'Etat polonais telle que la conçoivent les chauvins des bords de la Vistule se rapproche étrangement de l'Idée de l'Etat hongrois, qui veut assurer en Hongrie la prédominance des Magyars sur les autres nationalités et aussi de l'Idée d'Etat prussien qui nie les droits des minorités ethniques devant ceux de la race allemande et exige la germanisation impitoyable des provinces lituaniennes et polonaises de l'Empire.

Dans les dix dernières années qui précédèrent la grande guerre, les Roumains de Transylvanie, les Tchèques et les Croates trouvèrent d'ardents défenseurs surtout parmi les grands publicistes anglais comme Seton Watson (Scotus Viator) et Wickham Steed, dont les révélations sensationnelles et les campagnes impitoyables ne contribuèrent pas peu à détruire la légende de la nation hongroise « si noble, si chevaleresque, si digne d'admiration et de sympathie » et à arracher le masque de faux libéralisme dont se couvrait cette race de proie des magnats magyars, infectée jusqu'à la moëlle par le virus bismarckien, dont le sinistre

comte Tisza est le type et que la raison d'Etat rendait capable sans hésiter de tous les crimes.

Mais c'est surtout les Tchèques qui, bien avant la guerre, surent travailler à se faire en Angleterre et surtout en France une grande popularité. A l'occasion de toutes les grandes fêtes nationales (Congrès des Sokols, inauguration du monument de Palatzky, etc.) ils ne manquaient pas d'inviter dans cette ville quelques-unes des plus éminentes personnalités du monde politique et du journalisme parisiens. Ils avaient des défenseurs attitrés parmi les grands professeurs de langue et de littérature slaves à la Sorbonne comme MM. Léger, Denis et Haumont ou d'ardents nationalistes comme MM. Henri, Salli et Sansbœuf. La municipalité de Prague échangeait de fréquentes visites avec le Conseil municipal de Paris. Le Conseil national tchèque fut le premier à adhérer à l'Office central des nationalités, c'était l'ébauche d'une diplomatie des peuples qui n'a pas manqué de porter ses fruits. N'a-t-on pas vu, en effet, pendant cette guerre, le Conseil national des pays tchèques reconnu quasi officiellement par les gouvernements alliés comme une sorte de gouvernement occulte d'un état tchéco-slovaque en formation et ses délégués amicalement reçus à Paris et à Londres et Rome ?

En Lituanie, pour diverses raisons, qui tiennent peut-être du caractère renfermé de ses habitants et aussi à la pauvreté de ce pays et à l'esprit réaliste de sa race, qui délient difficilement les cordons de sa bourse pour autre chose qu'un but immédiat et précis, on fut longtemps à comprendre la nécessité d'une propagande auprès des nations occidentales, qui sont le cerveau et

le cœur de l'humanité. Aussi jusqu'à la Révolution de 1905, en France et en Angleterre, le nom de la Lituanie était-il à peu près inconnu. A la grande masse, le nom de Lituanie ne disait rien de précis. Peut-être évoquait-il la pensée de quelque pays légendaire, là-bas au loin, aux ultimes confins de la mystérieuse *Vilija*. Quant à ceux qui se croyaient plus instruits de l'histoire et de la géographie de l'Europe, ils pensaient tout bonnement que la Lituanie était une province de la Pologne, qu'elle s'était fondue en elle et qu'elle n'avait gardé ni idiome spécial, ni originalité ethnique.

Les Polonais d'ailleurs s'appliquaient avec un zèle digne d'une meilleure cause à perpétuer cette erreur dans l'esprit français. Nous nous rappelons qu'un jour, après avoir longuement discuté sur l'avenir de la Pologne avec une princesse polonaise, nous lui demandâmes : «Voulez-vous englober la Lituanie dans la Pologne indépendante que vous rêvez ? Est-ce que les Lituaniens ne forment pas une nationalité à part ? Est-ce qu'ils ne parlent pas une langue qui n'a aucun rapport avec aucune langue slave ? » — « Oui, nous répondit-elle, les Lituaniens sont des paysans qui parlent une sorte de patois. Mais dès qu'ils se cultivent, ils deviennent Polonais ».

Il n'y avait guère que quelques savants professeurs comme MM. Meillet, du Collège de France, Charles Seignobos, de la Sorbonne, et Fougères, directeur de l'Ecole française d'Athènes, pour savoir et déclarer que le patois dont cette princesse polonaise faisait fi, était l'une des plus vieilles, des plus nobles, des plus belles langues du monde et qu'elle renferme pour la linguistique des trésors inouïs.

Pour sortir de l'injuste obscurité qui l'enveloppait, il fallait à la Renaissance nationale lituanienne un grand propagandiste : elle le trouva dans la personne de M. J. Gabrys. Cœur ardent, vaste intelligence, âme noble et généreuse, M. J. Gabrys est le digne continuateur de Bassanavicius et de Kudirka. Comme eux, il fit faire à la cause de la Renaissance nationale un pas décisif. A une érudition profonde, il joint une extraordinaire activité et cette ferveur de prosélytisme qui fait les grands apôtres et les grands propagandistes. Il faut l'avoir entendu parler de sa patrie méconnue ou plutôt inconnue à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, ainsi que dans quelques salons de Paris, en particulier, dans celui de M[me] Ménar-Dorian qui a le grand mérite et surtout le grand courage de patronner toutes les œuvres justes et courageuses, où les questions de nationalités étaient à la mode avant la guerre pour comprendre jusqu'à quel point cet homme est possédé, dominé par l'amour de sa patrie. C'est lui qui a rendu au mouvement national lituanien l'inappréciable service de le révéler à la France, l'Angleterre, l'Irlande, l'Italie et même l'Espagne et la Catalogne, qui l'ignoraient à peu près totalement. *C'est lui qui a jeté le pont entre son pays et l'occident.*

Jusqu'à la Révolution de 1905, le problème lituanien était considéré encore par tous les diplomates comme une question de politique intérieure polonaise. Après dix ans d'un travail acharné, M. J. Gabrys est à peu près arrivé à faire comprendre à l'Occident l'importance de la question lituanienne et à donner à ce problème un caractère européen et même mondial, s'il est vrai, selon la pensée de Wilson, qui était celle des fon-

dateurs de l'Office central des nationalités, qu'il n'y aura pas de paix possible dans un monde d'où ne seraient pas extirpés tous les germes de haine et où les petits peuples n'auraient pas le même droit d'être respectés que les grands.

Ce qui donnait à M. Gabrys une si grande autorité pour plaider devant le monde civilisé la cause de la Lituanie, c'est que lui-même avait joué un rôle éminent dans la Renaissance nationale lituanienne et dans la Révolution de 1905. Depuis son enfance, sa vie est étroitement mêlée à la propagande nationale. C'est moins un savant ou un érudit qu'un homme d'action ou un créateur d'histoire. Doué d'un esprit réaliste des plus précis, il n'est pas de ces rhéteurs qui se noient dans des déluges de verbiage et qui croient avoir tout fait lorsqu'ils ont longuement exposé de beaux principes. Ce qu'il conçoit comme bon pour l'avenir de son pays, une force intérieure l'oblige à le réaliser immédiatement. En lui cependant, aucune vanité et aucune recherche du succès passager et facile; il ne s'enthousiasme que pour les œuvres de longue haleine, il est de la race des vieux Romains qui bâtissaient des édifices de granit pour l'éternité. Avec cela, quand il le faut, d'une franchise brutale, mais aussi d'une grande loyauté intellectuelle qui force même ses ennemis à le respecter et à l'admirer. C'est ce caractère qui donne à sa propagande une si grande puissance dynamique et qui lui a permis d'imposer la question lituanienne à l'attention de l'Europe. Sa vie est un éclatant exemple de ce que peut une énergie inlassable mise au service d'une grande idée.

En 1911, M. J. Gabrys rentre en France et fonde à

Paris le Bureau d'information de Lituanie et la revue en langue française *Pro Lituania* dans le but de faire connaître son pays à la France, l'Angleterre et l'Europe. Toutes les grandes associations lituaniennes s'empressent d'adhérer à cette œuvre. En juillet de la même année, M. J. Gabrys est délégué par ses compatriotes au premier Congrès universel des races à Londres pour y présenter un mémoire sur la Lituanie. L'excellent accueil qui est fait à son rapport, les félicitations et les encouragements qu'il reçoit le convainquent de plus en plus de l'utilité pour un petit pays ignoré comme le sien d'une propagande mondiale.

De retour à Paris, le hasard le met en présence de M. Jean Pélissier, journaliste français, spécialiste des questions internationales, qui lui aussi venait d'assister au Congrès des races de Londres, et il accepte sa proposition de fonder avec lui un *Office central des Nationalités* et une revue : *Les Annales des Nationalités.*

Les fondateurs de l'Office central des Nationalités espéraient, beaucoup mieux que par de vagues déclamations morales et juridiques sur le droit des peuples, démontrer aux esprits les plus routiniers et les plus prévenus la nécessité d'adopter de nouvelles normes de politique internationale, de reconnaître le droit égal à la vie de tous les peuples grands ou petits et de substituer aux vieux principes de la lutte pour la vie d'Etats plus ou moins artificiels, presque toujours produits de l'arbitraire et de la violence, une coopération de peuples libres pour le bien commun de l'humanité. Ces idées ont fait leur chemin puisque le président Wilson s'en est réclamé pour expliquer et justifier l'entrée en guerre des Etats-Unis à côté des alliés.

Le programme de la nouvelle œuvre reçut l'approbation enthousiaste d'un grand nombre de très hautes personnalités du monde entier qui acceptèrent de faire partie de son Comité de Patronage. Parmi elles, il faut citer des hommes comme MM. Milovan Milovanovitch, alors président du Conseil de Serbie et l'un des fondateurs, peut-être même le promoteur, de l'Alliance balkanique, et son successeur le vénérable M. Pachitch qui présida aux destinées de la Serbie pendant les guerres balkaniques et la guerre européenne et à qui l'histoire a donné une impérissable auréole de malheur et de gloire. Maxime Kovalevsky, l'illustre savant russe, membre du Conseil de l'Empire, dont l'enseignement si libéral a tant contribué à former plusieurs générations d'intellectuels révolutionnaires, qui devaient renverser l'autocratie russe. Novikoff, le grand pacifiste, qui voyait dans le progrès de l'association et le respect mutuel des divers groupements ethniques, le seul moyen d'assurer le règne de la paix parmi les peuples, Barzilaï, le leader du parti républicain et le chef de l'irrédentisme italien, qui est devenu l'une des figures les plus actives du cabinet de défense nationale italien pendant la guerre mondiale, Azcarate, le leader du parti républicain espagnol, Cambo (actuellement ministre d'Etat), le chef éloquent du nationalisme catalan et le président de la *Liga regionaliste*, si curieux et si averti de toutes les réalités internationales, le sénateur belge Henri Lafontaine, président fondateur de l'importante union des associations internationales, Henri Galli, député et ancien président du Conseil municipal de Paris, l'un de ceux qui ont inauguré la diplomatie des peuples par les fréquentes visites rendues par

lui en compagnie de ses collègues du Conseil municipal de Paris, à la Municipalité de Prague, Charles Seignobos, l'éminent professeur à la Sorbonne, l'un des esprits les plus clairs et les plus réalistes du haut enseignement français et l'un des savants les plus dévoués à la cause des droits des peuples, Emile Arnaud, le créateur du mot « pacifisme » et le vice-président du bureau international de la paix de Berne, Karl Lindhagen, député et maire de Stockholm, courageux républicain et homme de principes qui n'hésite pas à réclamer l'abolition de la monarchie en Suède et la proclamation de la République à la tribune du Rigsdag en 1912, le comte Michel Tyszkevicz, le fondateur de la première société de la paix en Russie, Nilo Peçana, ancien président de la République du Brésil, actuellement ministre des Affaires étrangères, qui, noblement fidèle à ses principes, n'a pas peu contribué à provoquer la décision de son pays de rompre avec l'Allemagne et de se ranger dans la guerre mondiale à côté des défenseurs du droit des peuples.

Un illustre savant français et un grand idéaliste, M. Painlevé, accepta la présidence de la nouvelle œuvre. La réunion constitutive de l'Office central et de l'Union des Nationalités eut lieu à la première Conférence des Nationalités, à l'organisation de laquelle M. J. Gabrys travailla très activement et qui se réunit à Paris à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, en juin 1912.

A cette conférence, M. Paul Painlevé prononça un discours d'ouverture chaleureux, émouvant, passionné, l'un de ceux qui font le plus d'honneur à son caractère et à son talent. Le but de l'œuvre, il le caractérise d'une

phrase « éclatante et concise comme un éclair d'orage » et qui fit le tour du monde :

« Les crimes, dit-il, qui jusqu'ici se perpétuaient dans une cave, nous voulons les trainer en plein soleil. »

A partir de la guerre des Balkans, le secrétaire général de l'Office central des Nationalités, M. Jean Pélissier, étant parti pour l'Orient comme envoyé spécial de la *Dépêche*, M. Gabrys assuma à peu près seul la direction effective de l'œuvre, au développement de laquelle il ne cessa de travailler avec une si inlassable activité. Il publia dans les *Annales des Nationalités* une série de monographies sur l'Ukraine, la nationalité tchécoslovaque, la question letto-lituanienne, la question catalane, modèles d'enquêtes probes et impartiales, auxquelles collaborèrent les plus grands nationalistes et les plus grands savants de tous les pays et qui ne manquèrent pas d'attirer l'attention des intellectuels, des hommes politiques et des diplomates, capable de comprendre la leçon des faits. Dans une série d'articles courageux sur le Vatican et les Nationalités, également publiés dans les *Annales*, il soumet à une sévère critique la politique extérieure de la Papauté et il met respectueusement en garde le Saint-Siège contre la tendance, hélas si naturelle, même chez les ministres du Christ, de prendre instinctivement le parti des grands Etats souverains contre les peuples opprimés.

A mesure que grandissait son autorité, M. Gabrys la faisait utilement servir à défendre la cause de sa patrie et, inlassablement, il s'attachait à démontrer, à Paris, à Londres et à Rome que le problème lituanien n'était pas une question de politique intérieure russe

ou polonaise, mais une question européenne, tout comme celle d'Alsace-Lorraine, d'Irlande, de Bohême, de Pologne, de Finlande ou de Macédoine. La tâche n'était pas facile, car dans les pays les propagandistes pan-polonais, inquiets des succès du vaillant agitateur lituanien, s'appliquaient avec une ardeur digne d'une meilleure cause à épaissir les ténèbres d'ignorance, qui cachaient la Lituanie, même aux yeux des personnalités les mieux averties des réalités internationales. Mais M. Gabrys n'est pas pour rien du pays où les aurochs vivent encore en liberté. Avec un entête ment de taureau lituanien, comme il se plaît lui-même à le dire, il s'appliqua inlassablement à détruire cette légende polonaise et à mettre en lumière ce qu'il croyait être le trait essentiel du caractère polonais : la mégalomanie.

« Les Polonais, disait-il, invoquent sans cesse les grands principes du droit des peuples, la liberté, l'indépendance, l'autonomie ; mais ces principes, ils sont les premiers à ne pas les appliquer à l'égard des nationalités voisines qu'ils s'efforcent par tous les moyens, mais vainement, d'assimiler. Les Polonais se disent opprimés par les Allemands et les Russes, mais eux aussi oppriment à leur tour les Lituaniens, les Ruthènes et les Blancs-Russes. Comme depuis le partage de la Pologne, les Polonais n'ont plus en mains la puissance de l'Etat pour les aider dans leurs efforts d'assimilation, ils se servent de la seule arme qui leur reste, la puissance de l'Eglise. »

« Les Lituaniens sont catholiques, comme les Polonais. Ceux-ci, depuis des centaines d'années, imposent à leurs compagnons de chaîne un clergé polonais. Ces

prêtres et ces évêques polonais s'occupent moins des intérêts spirituels des fidèles et du salut de leur âme, que de faire de la propagande polonaise parmi le peuple. Mais le peuple lituanien qui ne comprend pas le polonais et qui ne veut pas l'apprendre, réclame à cor et à cris au Vatican, surtout depuis le réveil de leur âme nationale, un clergé sorti de son sein et qui parle sa langue. Le pape n'a cédé que difficilement et encore n'a-t-il pris que des demi-mesures, ce qui fait que dans certaines paroisses lituaniennes, il y a une concurrence scandaleuse entre prêtres lituaniens et polonais. Chacun d'eux cherche à fanatiser l'armée des dévôts et l'hostilité latente parfois dégénère en bataille, comme cela s'est produit dans les églises de Vilnus en 1913.

« Les Polonais veulent reconstituer la Pologne historique ; ils considèrent la Lituanie comme une province de la Pologne et ils veulent la poloniser à tout prix. Or, la Lituanie n'a jamais été une province de la Pologne. Elle formait un Etat indépendant qui fut réuni à la Pologne par un lien personnel comme la Suède et la Norvège, la Catalogne et la Castille, l'Irlande et l'Angleterre, l'Autriche et la Hongrie. Ce peuple de paysans, dont se moquent les nobles polonais, a donné à la Pologne ce dont elle se glorifie le plus, sa célèbre dynastie des Jagellons, ses grands hommes d'Etat et de guerre, son aristocratie et jusqu'à son poète national, Mickiewicz. C'est abusivement que les Polonais, oublieux du Pacte fédéral, s'efforcèrent, au cours de l'histoire, de mettre la Lituanie sous leur dépendance absolue, de lui imposer leur langue et d'en faire un simple appendice de la Pologne.

» Mais la Lituanie prend chaque jour davantage conscience de son originalité ethnique et de sa nationalité. Elle reconnait aux Polonais le droit à l'indépendance. Mais, ce droit, elle le veut pour elle-même. Les Lituaniens n'ont jamais été Polonais et ils ne seront jamais Polonais. »

Ces idées, M. J. Gabrys les exposa inlassablement pendant dix ans dans tous les milieux où elles pouvaient trouver un écho, à l'Ecole libre des Hautes Etudes Sociales, dans les salons des professeurs les plus réputés de la Sorbonne, de l'Ecole des langues orientales et du Collège de France, surtout au Vatican, où il eut à lutter contre l'opposition farouche du secrétaire d'Etat de Pie IX, Merry del Val, prévenu en faveur des Polonais.

Mais grâce aux efforts inlassables de cet ardent et infatigable propagandiste, la cause de la nationalité lituanienne a fait son chemin, et le futur congrès de la paix qui aura à s'occuper du sort de la Pologne ne pourra régler la situation de cet Etat qu'en tenant compte des droits à l'indépendance de la Lituanie. La France ne se bat pas pour le triomphe de la justice afin de consacrer l'oppression que certaines nationalités désireuses d'indépendance pour leur propre compte veulent faire peser sur des « sous-nationalités ». Il faut que toutes ces questions soient réglées une bonne fois pour toutes et que chaque dix ans tout ne soit pas à recommencer.

En 1913, M. J. Gabrys se rendit incognito à Petrograd et à Vilnus, où il vécut quelques semaines caché dans un château du prince Radziwill et où il eut des

entrevues avec les principaux chefs du mouvement nationaliste lituanien. Les journaux polonais ayant appris son arrivée prirent un malin plaisir de signaler sa présence dans le pays. Suivant son audacieuse habitude de jouer avec le feu, il osa se présenter au gouverneur général, un Russe, ami des Lituaniens, qui aurait dû le faire arrêter mais qui se contenta de le prévenir : « Toute la police du gouvernement de Vilnus vous recherche. Fuyez et ne vous arrêtez nulle part que vous ne soyez au delà de la frontière. »

Au moment où éclata la guerre mondiale, M. Gabrys se trouvait aux Etats-Unis, où il voulait se rendre compte des progrès du mouvement national dans les colonies lituaniennes de New-York, Boston, Chicago, Pensylvanie, Kansas City, etc. et recueillir les fonds nécessaires à l'extension du Bureau d'information de Lituanie et de l'Office central des Nationalités : Cette seconde tournée de propagande fut encore plus triomphale que la première. Partout sa voix était d'autant plus avidement écoutée qu'il n'avait cessé d'annoncer depuis les premiers jours de la guerre des Balkans, l'approche de la guerre européenne et de conseiller à ses compatriotes de s'organiser en vue de la grande liquidation, qui allait remettre sur le tapis toutes les questions nationales et permettre à la Lituanie de faire valoir ses droits à une vie autonome.

Sur sa demande, le parti catholique convoqua avant son départ un grand Congrès national à Chicago où il joua un rôle important. Plus de trois cents délégués de diverses sociétés lituaniennes d'Amérique y assistaient. D'importantes décisions furent prises.

Voici, au surplus, le texte des pricipales résolutions votées par le Congrès[1].

Prenant en considération que la guerre européenne bouleverse l'état actuel de l'Europe et que la carte de l'Europe devra être entièrement remaniée, l'Assemblée nationale lituanienne, représentant un million d'émigrés lituaniens aux Etats-Unis, a décidé ce qui suit :

1. D'exiger l'indépendance pour la Lituanie ethnographique, c'est-à-dire de réunir après la guerre à la Lituanie russe celle de la Prusse Orientale.

2. Considérant que le gouvernement de Souvalki fut toujours une partie intégrante de la Lituanie, et que seulement au Congrès de Vienne 1815, il a été rattaché à la Pologne, nous demandons de séparer le gouvernement de Souvalki de la Pologne et de le rattacher à la Lituanie ;

3. Considérant la communauté d'origine, de langue, des intérêts économiques des Lituaniens et des Lettons, nous souhaitons à nos frères les Lettons d'obtenir une large autonomie, et nous exprimons le désir de nouer avec eux les plus intimes relations ;

4. L'Assemblée lituanienne exprime ses sympathies aux nationalités voisines : polonaise, blanc-russienne, ukrainienne, etc., et souhaite qu'elles obtiennent leur autonomie ;

5. Prenant en considération l'influence de l'opinion publique internationale sur la politique, l'Assemblée lituanienne a décidé de charger le Bureau d'Informations lituanien, à Paris, de renseigner l'opinion européenne et de créer aux Etats-Unis un bureau auxiliaire, et de donner plein pouvoir à M. J. Gabrys pour traiter avec les états belligérants du futur statut de la Lituanie ;

---

[1] Cf. *La Lituanie et la guerre européenne*. Recueil, pp. 11 et seq.

6. L'Assemblée a décidé d'envoyer une délégation à Washington au moment de la conclusion de la paix pour demander l'intervention du gouvernement de l'Union en faveur de la Lituanie ;

7. De demander au gouvernement russe d'accorder l'amnistie aux réfugiés politiques ;

8. De protester contre les atrocités des Teutons ;

II. — *Le Fonds national.*

1. Prenant en considération que la Lituanie russe et la Lituanie prussienne ont été dévastées par la guerre et exigent des secours immédiats, considérant aussi que le moment actuel est le seul qui favorise l'union de deux parties de la Lituanie en un seul organisme indépendant, l'Assemblée décide de créer un *Fonds national* pour venir en aide aux Lituaniens, victimes de la guerre, et pour obtenir l'autonomie de la Lituanie ;

2. L'organisation du *Fonds national* comprendra vingt-six personnes représentant les Lituaniens d'Europe et des Etats-Unis ;

3. Les affaires courantes du *Fonds national* seront gérées par le Comité Central, composé de cinq personnes ;

4. En vue de constituer le *Fonds national*, l'Assemblée décida que chaque Lituanien abandonnerait son salaire d'une journée de travail ;

5. L'Assemblée décida, en outre, d'instituer une fête nationale lituanienne, pour rappeler à chaque Lituanien ses devoirs nationaux. Cette fête sera célébrée chaque année, le 4 mars.

III. — *Le Conseil national.*

Pour mieux rappeler son devoir envers la mère-patrie, l'Assemblée nationale décida d'instituer un *Conseil national Lituanien.*

Cette institution sera composée des représentants des grandes sociétés. Les sociétés qui ont 1000 membres, enverront un délégué ; celles qui ont 5000 membres et au-dessus, deux délégués.

Aussitôt après le Congrès de Chicago M. Gabrys rentre en Europe pour y reprendre son rôle d'informateur sur les questions de Lituanie à Paris et à Londres. Malgré les rigueurs de la censure il continue la publication de *Pro Lituania* et des *Annales des Nationalités* et il organise la deuxième conférence des Nationalités qui se réunit comme la première sous la présidence de M. Paul Painlevé, à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales. Etant donné l'état de guerre et l'importance des questions mises en discussion, cette réunion eut un caractère strictement privé. Cependant un grand nombre de savants, d'hommes politiques et d'hommes de lettres y prirent part.

En août 1915 se produisit la débâcle russe sur le front oriental et l'invasion par les armées allemandes de la Lituanie et de la Pologne. En présence du désastre qui frappait sa patrie et anéantissait en un jour les magnifiques résultats du grand effort de Renaissance nationale en Lituanie, M. J. Gabrys se rend en Suisse pour y conférer avec ses compatriotes réfugiés dans ce pays sur les mesures à prendre pour garder le contact avec la Lituanie et organiser des secours pour la population civile des territoires occupés et pour les prisonniers dans les empires du centre. Le Congrès lituanien lui demande de se fixer en Suisse et d'y organiser ce service de secours et de diriger la politique générale de la Lituanie.

En même temps qu'il se dévoue à cette tâche chari-

table il reprend son travail de propagande et il installe à Lausanne le *Bureau d'information de Lituanie* et l'*Office central des nationalités*. Patriote lituanien avant tout, il proteste avec une égale énergie contre les abus de violence dont souffre la population de son pays de la part des armées allemandes comme de celle des armées russes.

En mai 1916 il convoque à Lausanne une conférence des délégués lituaniens de la Lituanie occupée par les armées allemandes, ainsi que des réfugiés Lituaniens en Russie et en Sibérie et des colonies lituaniennes en France, en Angleterre et en Amérique. A cette réunion prit part comme principal délégué M. Icas, député de la Douma, qui devait plus tard jouer un rôle important dans la révolution russe de 1917, et faire partie, en qualité de sous-secrétaire d'Etat, du gouvernement provisoire. Le Congrès décida entre autre la création d'un Conseil National suprème lituanien et nomma une délégation permanente en Suisse.

Cette délégation a la haute direction du Bureau d'information de Lituanie et d'un certain nombre de Sociétés de bienfaisance comme la Société de secours aux victimes de la guerre et le Comité de secours aux prisonniers. Elle est aussi en relations étroites avec la Société de reconstruction en Lituanie. Elle a des bureaux de propagande à Paris, Londres, Rome, Stockholm, Copenhague, Christiania, La Haye. Après la révolution, elle a entretenu d'excellents rapports avec le gouvernement provisoire russe. Son bugdet est alimenté par le Fonds National des Etats-Unis, qui tire lui-même ses ressources de cotisations volontaires des membres des colonies lituaniennes d'Amérique.

Entre temps, M. Gabrys, pour se conformer aux décisions de la deuxième Conférence des Nationalités de Paris, organisait, avec le concours de l'Office central, la troisième Conférence des Nationalités, qui se tint à Lausanne en juin 1916, sous la présidence de M. Paul Otlet. Un grand nombre de délégués de diverses nationalités, surtout de nationalité russe y prirent part. Cette réunion, malgré les intrigues des agents de l'autocratie tsariste qui mirent tout en œuvre pour tâcher de la faire échouer, fut une grande manifestation en faveur de la justice et de la paix internationale, qui se termina par une apothéose de la France. Même les délégués que l'on soupçonnait avoir été envoyés au Congrès par l'Allemagne pour ennuyer le gouvernement russe, oubliant le rôle qu'on voulait leur faire jouer, se levèrent tous comme un seul homme lorsque le baron Frédéric Ropp, le délégué lituanien, proposa d'acclamer la France et les héros de Verdun. Le libéralisme anglais reçut aussi sa part légitime d'éloges.

Cette conférence qui prit l'allure d'un grand et véritable congrès appartient à l'histoire, car elle vota la déclaration des droits des nationalités dont voici le texte :

La Conférence après avoir entendu les délégations en l'exposé de leur situation respective, a pris acte de leurs demandes consignées pour chacune en un mémoire déposé.

L'Assemblée, unanimement d'accord pour reconnaître la solidarité de tous les peuples dans leur lutte pour le droit et la liberté, et la nécessité de fonder celle-ci sur un régime de justice organisé, a arrêté ainsi qu'il suit la déclaration des droits des Nationalités.

I. — *Droits des Individus.*

Nul ne peut être inquiété pour ses origines, sa langue ou sa religion, ni subir de ce chef un traitement intolérant, discourtois ou irrespectueux. Tout homme, en quelque lieu qu'il soit, a droit à l'égalité civile, à la liberté de conscience et de culte et au libre usage des langues.

La bonne entente et le respect des droits s'étendent indifféremment aux Européens (Aryens, Caucasiens, Occidentaux, blancs et peuples de descendance européenne établis actuellement dans les autres parties du monde) et aux Orientaux (toutes les races autres que les races européennes).

II. — *Droits des Nationalités.*

Les Nationalités, qu'elles soient fondées sur une communauté d'origine, de langue, de tradition, ou qu'elles résultent d'une association librement consentie de groupes ethniques différents, ont droit à la libre disposition d'elles-mêmes. Elles constituent des personnes du droit international.

Le fondement légitime de l'existence des Etats doit être la souveraineté manifestée par la volonté librement exprimée des populations.

Il n'y aura ni annexion, ni transfert de territoire contraire aux intérêts et aux vœux de la population. Il n'y aura non plus d'émigration forcée. Ni la conquête, ni le sang versé pour l'occupation, ni la possession antérieure dans l'histoire, ni l'intervention, ni la pénétration pacifique, ni les frontières naturelles, ni l'utilité stratégique, ne constituent des droits sur des populations ou leur territoire.

Pour la reconnaissance des Droits des Nationalités il

sera instauré une procédure tendant à faire établir leur Statut international par la Cour Internationale d'arbitrage de La Haye (ou tout autre institution internationale qui serait créée: congrès, parlement international, conseil international permanent de conciliation). Les représentants naturels de la nationalité (corps organisés ou élites intellectuelles représentant véritablement les Nationalités) introduiront l'instance devant la Cour, laquelle statuera sur le point de savoir si ces représentants peuvent réellement être tenus pour ceux de la Nationalité. La Cour déterminera aussi les frontières ethnographiques de la Nationalité selon les bases scientifiques reconnues. Le cas échéant, si les représentants de la Nationalité le demandent, la Cour pourra ordonner sous son contrôle, et en l'entourant des garanties d'impartialité nécessaires, toute enquête de caractère populaire, et ayant pour objet de connaître la volonté de la Nationalité. A tous ses degrés, la procédure sera contradictoire et publique.

III. — *Autonomie.*

A l'intérieur des Etats les groupements nationaux occupant un territoire national ont droit à la même autonomie que les individus eux-mêmes. Dans les régions à population mixte, qui présentent de grandes différences de caractère et de mœurs, sera établi le régine du Statut personnel complété par des institutions nationales collectives appropriées, assurant notamment à ces populations des écoles avec leur langue, et des églises conformes à leurs traditions religieuses.

IV. — *Droits complémentaires des Nationalités.*

Les Nationalités indépendantes, outre le territoire, ont droit aux conditions essentielles de la vie et au développement des nations civilisées, notamment: le droit de

commercer avec leurs voisins, le droit aux communications par chemins de fer et voie terrestre assurant le libre accès à la mer, la liberté d'expansion aux colonies (émigration, établissement et commerce). Les fleuves traversant le territoire de plusieurs Nationalités sont frappés de servitudes internationales assurant l'usage de leurs eaux à tous les riverains et s'opposant à l'accaparement du transit, des forces hydrauliques ou des irrigations.

Intelligence toujours active, force toujours agissante, M. Gabrys est un propagandiste d'une valeur inappréciable pour la cause de la Lituanie et celle des Natiotionalités.

L'esprit toujours en éveil, la décision toujours prompte, il ne perd jamais une occasion de rappeler à la conscience européenne la misérable existence de son peuple martyr et la nécessité de régler selon la justice le sort de tous les peuples opprimés : c'est le remords de la diplomatie. Quoique jeune encore, il peut être fier de sa vie déjà si bien remplie. Mais là, sans doute, ne s'arrêtera pas sa carrière. Si comme tout le porte à espérer, la Lituanie à la fin de la guerre obtient son indépendance, il est appelé à jouer un rôle de premier plan, comme organisateur de l'Etat lituanien et comme reconstructeur de la vie nationale dans son pays. Pour la Lituanie, c'est l'un des grands espoirs, l'une des grandes réserves de l'avenir.

X

ROLE DU HAUT CLERGÉ ET DE LA NOBLESSE

dans la Renaissance lituanienne

On ne saurait assez le dire et le répéter, le maintien du lituanisme et le glorieux édifice de sa Renaissance sont, avant tout et surtout, l'œuvre du peuple lui-même dans ses couches profondes, un peu comme ces nobles sanctuaires du moyen âge, travail d'humbles s'il en fut.

En classes volontiers opportunistes, rapidement lasses de l'obscur effort quotidien, immédiatement inutile, ou redoutant rigueurs, dédains, ou mêmes simples froideurs de l'autorité, quelle qu'elle soit, avec tous leurs désavantages et leur « manque à gagner », les classes supérieures ou aisées, aristocrates et bourgeois, allèrent au succès et s'orientèrent du côté du prestige qui, pendant le XIXme siècle, ne furent que modérément lituaniens, avant de cesser de l'être complètement l'un et l'autre. Classes dirigeantes dirigées et... du dehors germanisées, russifiées et surtout polonisées ! A telle enseigne que lors du rattachement injuste du gouverdement de Suvalkai au Grand-Duché de Varsovie par Napoléon, ce fut l'empereur lui-même qui fit remarquer au prince Joseph Poniatovski, réclamant davantage encore sous prétexte que « séparer la Lituanie de la Pologne cela équivaudrait à séparer la Bretagne de la France », que la Lituanie « étant un pays et un peuple

bien différent de la Pologne, on devait oublier une fois pour toutes son union avec la Pologne ».

Le haut clergé

Et phénomène étrange autant qu'unique dans les annales de l'Eglise catholique qui se penche si volontiers sur les opprimés et les humbles, individus ou peuples et, parmi ceux-ci, surtout sur les annexés — Pologne, Irlande, Alsace-Lorraine — les hautes sphères ecclésiastiques en Lituanie furent elles-mêmes entraînées dans le tourbillon anti-lituanien, tant fut vigoureuse, continue et persévérante la poussée du nationalisme polonais qui, depuis l'union de la princesse polonaise, la catholique Hedvige, avec le prince lituanien, le païen Jagaïla (1385) et la christianisation qui s'ensuivit, sous le couvert des règles de la hiérarchie, bientôt renforcées par l'influence de l'union des deux pays, ne cessa pendant des siècles de mettre la main en Lituanie sur ces sources d'autorité que sont aujourd'hui encore les hautes dignités ecclésiastiques. La fille cadette de l'Eglise en Europe eut le sort unique et peu enviable d'être, contrairement aux traditions de la Rome catholique et du bon sens, évangélisée — on voit sans peine comment et avec quels insuffisants résultats, surtout au début — dans la langue, incompréhensible pour elle, d'un peuple voisin, qui en voulait de plus à son indépendance, et de constituer, bientôt et pour des siècles, de ce fait, dans la forte organisation disciplinée de l'Eglise catholique un îlot d'anarchie ecclésiastique livré au bon plaisir et à l'arbitraire nationalo-religieux polonais. Et cela, malgré que Rome avertie, compatissante et juste, en eût. On peut même dire que pendant

des siècles l'église nationale polonaise qui s'était imposée à la Lituanie sous le nom de catholicisme fut en révolte d'inertie contre Rome en se refusant à prêter la main à l'exécution de la grande mesure préalable de la Constitution d'une Eglise de Lituanie vraiment lituanienne, à savoir la formation du clergé de Lituanie en la langue du pays. Prescrite à la fin du XVIme siècle par Alexandre Cumuleus, légat du Saint-Siège en Lituanie, elle a obtenu un commencement de réalisation... 310 ans plus tard, sous Mgr de Ropp, évêque de Vilnus, presque à la veille de la satisfaction intégrale des aspirations politiques lituaniennes. Pendant des siècles, les Lituaniens conscients purent méditer le sens profond de l'observation pittoresque du chanoine de Samogitie, contemporain de Cumuleus, sur l'inconvénient de la transposition des langues qui engendre confusion intellectuelle et ignorance : « Qu'arriverait-il si le corbeau commençait à chanter comme un rossignol et le rossignol à croasser comme un corbeau? Si le mouton se mettait à rugir comme le lion et le lion à bêler comme un mouton ? »

Dans une pareille ambiance, lourde d'une atmosphère séculairement hostile, c'est miracle qu'il se soit encore trouvé en Lituanie un clergé lituanien. Et cependant ce miracle fut, témoignant une fois de plus de la saine vitalité de la race où il se manifestait. Bonnes places et prébendes prises par les allogènes, le soin des âmes, sans avantages ni phrases, restait, et ce fut, des siècles durant, des clercs de Lituanie qui s'en chargèrent. Ils furent tout à ce peuple qu'ils comprenaient et dont ils étaient compris — comme le bas clergé français de 1789, — voyant son rôle et son influence religieuse et nationale grandir dans la mesure où l'Eglise de Lituanie « s'éthé-

rant » du fait de la sécularisation, la noblesse polonaise et la noblesse lituanienne polonisée et polonisante s'intéressaient moins à l'état ecclésiastique.

Nous avons déjà vu la grande part que le bas clergé lituanien a prise à la renaissance politique lituanienne. Par son exemple comme par son importance croissante sur les destinées du lituanisme, il a joué un rôle non moins capital dans la lituanisation du haut clergé de Lituanie, arrivant progressivement à instaurer la règle là où était l'exception, à savoir un haut clergé lituanien au sommet de la hiérarchie lituanienne.

C'est à l'étude de quelques-unes de ces captivantes et méritoires exceptions, de ces précurseurs de la renaissance de l'Eglise lituanienne que nous allons plus particulièrement nous consacrer dans les pages qui vont suivre.

Une figure attachante entre toutes est celle de *Mgr Valančius*, né en 1801 près de Telsiai, évêque de Samogitie de 1849 à 1875. Comme tant d'autres en Lituanie, Mgr Valančius débuta dans la vie en Polonisant. Le commerce de Daukantas, aussi grand patriote qu'éminent historien, le regagna entièrement à la cause lituanienne, et il rendit au centuple à la Lituanie dans le surplus de son existence ce qu'il lui en avait dérobé dans les débuts.

Après de fortes études à Kaunas, puis à la Faculté de théologie de Vilnus, avant sa fermeture, il devint professeur de théologie à Petrograd. Il en revint évêque de Samogitie. Dans ce beau pays, le cœur de la Lituanie, il déploya une activité prodigieuse dans tous les domaines, relevant de près ou de loin de son grand ministère.

Il exigea de tous ses prêtres qu'ils enseignassent en langue lituanienne et, dépassant leurs fonctions pro-

pres, qu'ils apprissent à leurs ouailles à lire et à écrire en lituanien. Prescription aussi dangereuse pour celui qui l'émettait que pour ceux qui la suivaient ou participaient au bénéfice de son accomplissement et ce n'était que clandestinement que pareil ordre pouvait être utilement donné et exécuté.

Prélat accompli, Mgr Valančius fut également un écrivain de tout premier ordre et ce, point seulement dans le domaine de son activité pastorale, où l'on ne compte plus les œuvres religieuses destinées à éveiller, entretenir et développer le sentiment religieux comme la pratique des devoirs dans le peuple, émanées de sa plume avant l'oukase de la prohibition d'imprimer, mais encore dans le domaine de l'histoire où il se distingua et fait encore autorité avec ses travaux, entre autres, sur la Samogitie (dont deux volumes sur l'histoire de l'évêché de Samogitie).

Ce n'eût pas été répondre à la grande pensée qui, en plus d'une pieuse et intense fidélité à l'Eglise, inspirait son existence, s'il n'avait cherché à faire participer son cher peuple de Lituanie au fruit de ses recherches et de ses veilles. Ici aussi, la plume de Mgr Valančius se fit vulgarisatrice et utilement vulgarisatrice pour le plus grand profit du lituanisme.

La prohibition d'imprimer de 1864 vint momentanément mettre un terme à cette féconde activité, que Mgr Valančius rêvait de couronner par la création d'un grand journal populaire. Pas pour longtemps. Car ce que l'évêque de Samogitie ne pouvait plus imprimer en Lituanie russe, il le fit imprimer en Lituanie prussienne, à Tižlé (Tilsit), et sa plume se trouva plus infatigable que jamais.

On ne saurait assez insister sur le grand service que,

par sa courageuse et intelligente iniative, Mgr Valančius rendit à son pays. Si la pensée lituanienne ne fut pas enténébrée pour des décades, peut-être pour des siècles, sinon pour toujours, c'est à lui qu'elle le doit. Qui sait si sans Mgr Valančius, Bassanavičius eût été possible et avec lui la Renaissance lituanienne ?

Mgr Valančius ne trouva malheureusement pas dans Mgr Palulon — un Lituanien cependant — un successeur digne de lui. La polonisation en le nouvel évêque ne lâcha pas sa proie.

Elle fut moins heureuse avec *Mgr Karevičius*, de vieille noblesse samogitienne, qui devint évêque de Samogitie en 1914. Le nouvel évêque comprit immédiatement qu'il devait être de son temps et se prononça sans tarder et nettement en faveur du lituanisme et de ses droits. Son sermon d'intronisation est une admirable profession de foi de chrétien et de Lituanien, ceci parce que cela, et il fit sensation partout, scandale chez d'aucuns de la noblesse polonisée qui lui rendirent son honnête et loyale franchise en menue monnaie de calomnies insidieuses qu'ils s'efforcèrent d'accréditer parmi les laïques comme parmi les ecclésiastiques. On ne peut que regretter qu'un des membres d'une des familles les plus considérées de la Lituanie, Alexandre Tyszkiewicz de Kretinga, se soit abaissé à les recueillir et à les colporter avec un Korvin Milewski au Vatican.

La guerre éclatant, Mgr Karevičius, comme beaucoup, ne tarda pas à être du grand exode vers l'est à travers la grande Russie, ayant toujours charge d'âmes, même loin du siège de son activité, comme les Olševski, les Tumas, car il avait transféré son séminaire diocésain à Panevežis.

Avec la permission des autorités d'occupation, il put ensuite regagner son siège épiscopal de Kaunas où il fut reçu avec les honneurs dus à son rang par le prince d'Ysenbourg. Et là, il se multiplia en bon pasteur entre ses ouailles et l'occupant, cherchant à éviter les heurts et à les atténuer quand ils étaient inévitables, véritable *defensor civitatis*, en attendant qu'il devienne un des bons ouvriers de la Lituanie indépendante et reconstituée.

Si l'évêché de Samogitie est maintenant entièrement regagné à la cause lituanienne, on n'en pouvait malheureusement pas dire autant jusque dans ces dernières semaines de celui de Vilnus entre les mains de son administrateur, *Mgr Michalkewitch*. Peut-être était-il permis d'ajouter pour l'excuse de l'administrateur qu'il ne savait plus bien lui-même ce qu'il était, ayant passé du polonisme au lituanisme, du lituanisme au blanc-ruthénisme, pour revenir au polonisme. En effet comme abbé à Cronstadt, il signe la pétition du haut clergé lituanien de Petrograd à Mgr Zwierowicz, évêque de Vilnus, demandant de faire droit à différentes demandes pieuses des Lituaniens de Vilnus et, comme administrateur dudit diocèse quelques années plus tard, il tolère, accepte et bientôt encourage... tout dans un sens anti-lituanien.

Nous avons vu que grâce à la Pologne, la Lituanie a collectionné les irrégularités dans le développement de sa vie catholique romaine. Païenne, elle a été évangélisée dans une langue qu'elle ne parlait ni ne comprenait ; fille cadette et respectueuse du Saint-Siège, elle a été pendant des siècles par suite de l'intransigeance nationaliste des Polonais en désobéissance

aussi involontaire que flagrante envers ce dernier : il lui était encore réservé de voir rédiger sur son sol une pétition au Saint-Siège de quatre-vingts prêtres, protestant contre la situation intenable que l'administrateur Michalkevitch faisait à l'Eglise lituanienne de Lituanie.

La guerre avec toutes ses conséquences pour le pays, notamment avec la poussée de polonisation qui résulta des premiers tâtonnements de l'administration d'occupation, fit en effet voir tout ce dont l'ancien abbé lituanien de Cronstadt était capable contre le lituanisme. Son activité eut la fin qu'elle méritait, la démission, sans phrase, et sans gloire, imposée en onzième heure par le Saint-Siège devant des représentations justifiées se multipliant, de plus en plus énergiques. Espérons que l'expérience portera ses fruits et que Vilnus, capitale de la Lituanie, aura, elle aussi, son bon pasteur lituanien, patriarche digne du clergé comme du pays, dont il sera la haute puissance morale.

A la tête du troisième diocèse lituanien, celui de Seinai, se trouve présentement *Mgr Karas*, Lituanien convaincu, dont la profession de foi nationale n'a pas eu jusqu'à ce jour la netteté désirable, et on peut le regretter. Il est malheureusement de ces gens de valeur dont la réserve a semblé un instant donner quelque fondement au bruit peu charitable — mis en circulation on sait assez par qui — que les Lituaniens n'avaient qu'un patriotisme extrêmement latent, que mieux valait ne pas ranimer et, le fût-il, qu'ils manqueraient des intellectuels nécessaires à sa mise en valeur pratique ! Cela dans le pays et parmi la race qui a donné de si multiples et de si belles preuves de facultés organisa-

trices, dans le passé comme dans le présent, depuis le grand empire de la Baltique à la mer Noire jusqu'à la Renaissance actuelle et à ses prodromes!

Cette rapide revue de personnalités marquantes et agissantes en lituanisme du haut clergé lituanien serait encore plus qu'incomplète si la haute figure de Mgr *Propolanis* n'y trouvait place. De famille noble lituanienne du gouvernement de Souvalkai, il subit tout d'abord la polonisation de son ambiance. Mais son esprit vif et clairvoyant lui fit rapidement faire un retour sur lui-même et comprendre toute l'importance et la profondeur du mouvement de la Renaissance lituanienne. Une notable partie de sa carrière se déroula en Russie, où il fut professeur à l'Académie de Petrograd et, pendant vingt ans, secrétaire général de l'archevêché de Mohilew, qui a son siège sur les bords de la Néva. Sous des titulaires variés, il fut l'« éminence grise » de cet archevêché et il la fut en bon Lituanien. Cela lui valut de ces « haines vigoureuses » qui relèvent et honorent une vie, mais devant lesquelles il dut finalement se retirer, ses archevêques n'étant pas tous de la trempe chrétienne de son maître bien-aimé à l'Académie ecclésiastique de Petrograd, Mgr Klopotovski, devenu en qualité d'archevêque de Mohilew son supérieur hiérarchique et comme tel protagoniste impartial de l'« universalité » de l'Eglise catholique dans l'Empire des tsars.

Mais, entre temps, quelle bienfaisante activité pour la cause lituanienne, activité religieuse, activité nationale aussi, grâce à ses puissantes relations pétersbourgeoises, notamment avec Plehwe qui, comme tant d'autres en Russie, manifestait ses origines lituaniennes par ses énergiques qualités d'organisateur. Par lui, *Mgr*

Propolanis contribua à obtenir l'abolition de l'oukase de 1864, et, ce jour-là, il parfit l'œuvre de Mgr Valančius et mérita bien de la Lituanie.

Lorsque les vicissitudes des nominations épiscopales lui eurent rendu définitivement impossible le séjour de Petrograd, il revint s'établir en Lituanie, à Kaunas. En 1912, il fut nommé curateur de l'église de Saint-Stanislas à Rome.

Comme Mgr Propolanis connaît comme pas un la question de l'Eglise lituanienne à laquelle, pour répondre à un pieux désir de Mgr Klopotovski, il a consacré de nombreuses années d'études, et sur laquelle il a beaucoup écrit[1], on est en droit d'espérer, vu son âge, qu'il sera à même de rendre à l'ombre de la Rome vaticane où il vit, d'éminents services en cette délicate matière à son cher pays. Il poursuivra, nous n'en doutons pas, avec une maîtrise égale, mais cette fois avec la grâce du succès, que lui facilitera une Lituanie reconstituée et consciente de ce qu'elle vaut, l'œuvre ébauchée il y a plus de trois siècles par Alexandre Cumulens. Et souhaitons qu'il lui vaille à lui-même le titre éminent entre tous, couronnement légitime de ses mérites comme de ses longs efforts, qui lui est si bien dû.

---

[1] Il a paru en français, sous le titre *L'Eglise polonaise en Lituanie*, traduit par J. Gabrys, un excellent résumé des travaux de Mgr Popolanis (publié par les soins du Bureau d'information de Lituanie).

La Noblesse

Le mouvement national lituanien ne s'est pas cantonné dans les classes de la terre où il est né et où il s'est tout particulièrement développé. Il a gagné d'autres milieux, notamment les milieux aristocratiques. Fait hautement méritoire pour ceux de leurs ressortissants qui savaient ainsi se dégager de l'étreinte du polonisme si énergique au sommet de la hiérarchie sociale.

La littérature a compté rapidement ses « libérés » de la noblesse, dès le début du XIX[me] siècle avec Baužas (Bohuš), Stanevič, Poška, le prince Gedraïtis. Les Daukantas et Valančius d'abord, les Bite Petkevič et les Šatrios Ragana ensuite, savaient sous le rapport national à qui se rattacher dans leur milieu aristocratique.

La politique a trouvé également ses hommes d'action dans les rangs de la noblesse, les Putvinski, les Bielskis, les Dovoina Silvestraitis, les Malinowski, tous d'antique lignée et énergiquement conscients de leur lituanisme.

Qu'il nous soit permis de saluer ici parmi les « modernes », plus particulièrement le comte Tyszkiewicz, le baron de Ropp, M[me] la princesse Madeleine Radziwil et leurs familles, et de les remercier de tout ce qu'ils ont fait et ne cessent de faire pour la cause lituanienne.

Comte Michel Tyszkiewicz

Un fidèle de la Lituanie dans les rangs de l'aristocratie véritable de ce qui fut l'Empire des tsars est le comte Michel Tyszkiewicz.

Famille célèbre dans les annales du pays que celle des descendants de ce Tyszka qui, lui-même rejeton de

la famille des Moniwid (Gedygold), branche collatérale de la maison régnante de Lituanie, valut au XVme siècle à sa lignée la dénomination de Tyszkiewicz, descendants de Tyszka. Famille célèbre et à juste titre, car il n'en fut pas, dans les bons comme dans les mauvais jours, de plus ardemment lituanienne et de plus noblement utile à la cause de la Lituanie. Sous le seul nom de Tyszkiewicz elle a donné plus de quarante grands dignitaires au pays, s'attirant par ses mérites et la reconnaissance des administrés la détention de père en fils pendant quatre générations, du palatinat de Brest en Lituanie. Famille puissante de grands vassaux de la couronne combattant sous sa propre bannière à la tête de troupes nombreuses — qu'encadraient de nombreux vassaux où des princes figuraient — recrutées dans ces immenses possessions de Lituanie et de Ruthénie qu'on appelait le duché de Lohoysk, les comtés de Berezyna, de Rozanna, de Swislocz, d'Abele, d'Upita, de Ponemune, de Balbieriškis, de Srednik, de Berdyĉew ; ce dernier, à lui seul, aussi grand que la Savoie entière! Elle participait, de droit — on peut penser avec quelle autorité ! — aux Conseils de la couronne, ayant héréditairement siège et voix à la Chambre des Seigneurs de Lituanie. Son alliance était de celles qu'on brigue et, à la fin du XVIIIme siècle, à la veille de la catastrophe lituano-polonaise, c'était dans ses rangs que deux Poniatowska, Constance et Marie-Thérèse, cette dernière sœur du héros qui, fidèle à Napoléon dans l'infortune, devait périr à la bataille de Leipzig, et toutes deux nièces du roi Stanislas Poniatowski, choisirent un époux.

Famille de politiques avisés et clairvoyants. L'un d'eux, Wasyl, palatin de Podlachie — inutile Cassandre

avant Sĉarga le grand sermonnaire polonais et l'impuissant critique des mauvaises pratiques constitutionnelles de ses compatriotes — s'opposa en des termes prophétiquement célèbres au resserrement des liens de la Lituanie et de la Pologne à l'Union de Lublin (1569) dont il présageait toutes les conséquences néfastes pour son pays. C'est l'ancêtre du comte Michel Tyszkiewicz qui, on le voit, a de qui tenir.

Le comte Michel naquit en 1858, dans l'atmosphère d'exemplaires traditions immédiates du seul lituanisme alors possible et même recommandable, la participation à la lutte contre le principal oppresseur des communes victimes des partages de la fin du XVIIIme siècle, à savoir le Russe. Son grand-père Henri, colonel à vingt-trois ans du 17me régiment de lanciers lituaniens, offert par les Tyszkiewicz à Napoléon pour la grande cause de la libération du joug moscovite, fit à ce titre partie de la Grande Armée où sa conduite lui valut la Légion d'honneur, tandis que Thadée, le frère de celui-ci parvenu au généralat sous l'Empire, fut élu, en 1831, chef du gouvernement de la Lituanie en cours de révolution. Il y perdit ses immenses terres de Swislocz que la Russie lui confisqua et la révolution matée, il mourut en exil.

Le mariage de l'arrière-grand-père du comte Michel avec une princesse Lubomirska, possessionnée en Ukraine, rattacha cette branche des Tyszkiewicz, la branche aînée, au pays de Mazeppa, plus étroitement encore que d'ordinaire. Le comte Henri y fut s'établir à la mort de sa mère et pendant trente ans la noblesse de la province de Kief le choisit pour maréchal.

A l'heureuse préparation de pareille ambiance, s'ajouta pour le jeune comte Michel l'inestimable bien-

fait d'une éducation soignée sous le préceptorat d'un homme de grand mérite, Alexandre Wasilewski, ardent patriote lituanien. Ce fut lui qui initia l'enfant aux grandes pages de l'histoire de la Lituanie et, par comparaison avec les tristesses du présent, affina dans le cœur de son élève les convictions lituaniennes que les traditions de famille y avaient déposées et que la générosité de caractère comme la justesse d'esprit et la loyauté du jeune Michel y auraient naturellement développées. Sous l'influence du précepteur et par fidélité à la Lituanie, l'élève parfit et couronna ses études à Vilnus, capitale de la Lituanie, ce qui prouve, soit dit en passant et à l'encontre de bruyantes affirmations intéressées contemporaines, qu'une âme bien née lituanienne pouvait alors déjà faire son salut en lituanisme dans la jolie ville du confluent de la Nerys et de la Vileika ; car le jeune comte Michel ne s'y polonisa pas.

De Vilnus, il alla à Pétersbourg, puis passa en Finlande faire un court service militaire et revint se fixer sur ce sol d'Ukraine qui l'avait vu naître et, aussitôt, en Allogène russe ennemi de la tyrannie sous quelque forme qu'elle se présente, il se montra épris de justice politique et sociale. Justice politique pour l'Ukraine ligottée comme tant d'autres à la fortune des Romanows, et ici il se montra disciple fidèle de Schewtchenko ; justice sociale pour la masse russe, ces paysans surtout qui, dans l'Empire des tsars, étaient traités en âne du moulin, et là le comte Michel suivait les voies de Tolstoï.

En plus de cela, une intense activité caritative point administrativement schématique, mais bien plutôt toute parfumée de bienfaisance personnelle, chrétienne et discrète et une prodigieuse activité intellectuelle qui

s'est traduite par de solides ouvrages d'histoire, de folklore et de sociologie, dont un, capital[1], malheureusement encore manuscrit et qui connaît aussi les devoirs du mécénat pour un grand seigneur, lui-même artiste de talent, sans reculer devant aucune de ses obligations ; même les plus lointaines — c'est ainsi que le comte Michel consacra une très forte somme à l'achat en Italie d'une villa pour artistes malades — et voilà plus qu'il n'en faut pour emplir la vie d'un homme même remarquablement doué.

Il est dans la destinée d'une valeur comme le comte Tyszkiewicz, caractère original, loyal et indépendant, autant qu'homme de qualité digne de ce nom, opposant-né à tous les abus, même à ceux dont sans peine ni scrupule il pourrait profiter — et il n'en manquait pas dans l'Empire des successeurs de Pierre-le-Grand ! — de ne pouvoir donner sa pleine mesure qu'à la faveur d'un renouveau d'hommes, d'idées et d'institutions. Son heure parut enfin venue avec la Révolution russe consécutive aux insuccès de la guerre avec le Japon ; une ère plus libérale pour tous, Russes et Allogènes, semblait en effet s'ouvrir. Apparence trompeuse dont la réaction montra bientôt l'inanité, surtout en ce qui concerne les Allogènes et qui fut de nature à atténuer le regret que le comte Tyszkiewicz aurait pu éprouver d'un fort honorable échec contre le candidat nationaliste polonais (86 voix sur 205) aux élections au

---

[1] *Histoire de la Ruthénie, d'après les auteurs polonais.* Trois volumes. Parmi les ouvrages parus, il convient de citer : *Notes sur l'Ukraine*, *Recueil de chants populaires*, *La démocratie et ses critiques en Pologne*, *Pensées sur la démocratie et la doctrine socialiste.*

Conseil de l'Empire russe pour lequel, sur les vives instances des grands propriétaires fonciers de la province de Kief, il avait fait acte de candidature.

Son heure véritable, ce fut la guerre mondiale qui la lui donna. Toutes situations s'éclaircissant, il put être utile à sa chère Ukraine comme à sa chère Lituanie qu'il n'a jamais séparées dans ses affections. Et avant que le succès ne vint éclatant, il y eut quelque courage moral — même en terre neutre de Suisse où dès le début des hostilités le comte Tyszkiewicz s'était établi — à faire ainsi œuvre méritoire. Il fut le premier à poser la question de l'Ukraine à l'heure où le succès des armes russes en Galicie semblait avoir scellé à tout jamais le sort de la « Petite Russie » dans le sens d'une union des Ukraines... (Galicie orientale et Ukraine proprement dit) sous joug russe renforcé, comme à deux reprises, un instant de raison, celui des Lituanies, blessant corps et âmes et dont la « libération » commençant par l'emprisonnement du métropolite comte Szeptycki, donnait un avant-goût correspondant à la politique d'otages en Prusse orientale. Ses articles dans les grands journaux de la Suisse romande, dans l'*Atheneum* de Londres, dans les *Annales des Nationalités*, dans l'*Ukraine* et dans *Pro Lituania* furent très lus et très commentés et révélèrent le comte Michel Tyszkiewicz comme publiciste au grand public. Ils recueillirent l'éloge de bons juges en la matière, entre autres, celui infiniment précieux et honorable de l'auteur des *Enseignements psychologiques de la guerre européenne*, Gustave Le Bon.

La percée du Dunajec (2 mai 1915) donna un autre tour aux appréhensions du comte Michel en posant

d'autres problèmes, notamment celui des évacuations russes, qui faisaient refluer vers la Russie inviolée, des masses énormes de fugitifs par contrainte moscovite, d'intention et de fait, otages de la future récupération tsariste intégrale dans tous les domaines. Le comte Tyszkiewicz se fit un devoir d'associer à ses préoccupations la Lituanie soumise au même régime. Et pratiquement il réussit ici comme là, au delà de toute espérance, en contribuant par lui-même ou à l'aide de groupements organisés par lui au soulagement d'innombrables infortunes. Là encore, comme à Kiew en 1906, il se heurta au polonisme. Mais les temps étaient changés. Il ne fut plus la victime et il put immédiatement libérer ses œuvres du grand danger que leur faisait courir la confusion, complaisamment entretenue en Slavie occidentale et volontiers répandue au dehors, que Polonais et catholique, c'était « blanc bonnet », « bonnet blanc » et que satisfaction donnée à l'un faisait fatalement le bonheur de tous.

C'est ainsi qu'aux nombreux titres qu'il avait déjà à la haute estime des hommes en général et à la reconnaissance profonde de nombreux Allogènes russes en particulier, le comte Tyszkiewicz en a ajouté de nouveaux, ce qui ne doit pas surprendre d'une belle âme comme la sienne en ces temps de misère universelle.

Ce n'est pas à dire qu'il n'ait eu ses adversaires — ceux d'une existence de luttes pour des réprouvés — et ses ingrats — ceux qu'amène la vie. Mais plus d'un parmi les premiers a dû convenir, comme ce chauvin polonais gagné par la bonne grâce et la courtoisie du comte Michel, qu'il était « un grand seigneur..... comme il y en a peu ». Et quant aux autres, le comte Tyszkiewicz

pourrait peut-être penser au précepte du grand Persan « Quand tu manges, donne à manger aux chiens, dussent-ils te mordre ! » si n'ayant l'extrême et indulgente bonté des grandes intelligences, il ne poussait en chrétien la dilection jusqu'à ne plus se souvenir même que le chien mord... ou qu'un tel a mordu. Il est comme ce roi de France qui oubliait les méchancetés humaines dont il avait été victime en tant que duc d'Orléans.

En tête d'une notice biographique parue récemment à l'occasion du soixantième anniversaire de la naissance du comte Michel, on pouvait lire : « Souhaitons au comte Tyszkiewicz les nombreuses années de santé que sa vigueur lui permet d'espérer afin qu'il puisse consacrer son vaste savoir, ses remarquables aptitudes politiques, et, ce qui est mieux encore pour un homme d'Etat, sa longue et profonde expérience des hommes et des choses, cette connaissance des « temps, des lieux et des personnes » dont Richelieu faisait dépendre toute grande activité gouvernementale, au développement harmonieux des affaires publiques du nouvel Orient pacifié et régénéré[1]. » Vœu auquel au point de vue humain on ne peut que s'associer et motifs auxquels au point de vue lituanien on ne peut que souscrire de grand cœur.

Le Baron Frédéric de Ropp

Le baron Frédéric de Ropp est né en 1880 à Daudžgirai (gouvernement de Kaunas) d'un père balte protestant et d'une mère russe orthodoxe, de la famille des Gouriew.

---

[1] *Pro Lituania*, n° 4 d'avril 1918.

La famille baronale des Ropp est établie en Lituanie depuis plus de trois siècles et elle n'a cessé de s'y distinguer par ses hautes qualités de cœur et d'intelligence comme par son profond attachement au pays.

Le père de Frédéric de Ropp, général russe, était de ces aristocrates humains et éclairés qui savent être mieux que de leur temps, en le précédant et en prépaparant ainsi l'avenir meilleur. En plein servage, il s'inquiéta de l'émancipation de ses paysans, et qui mieux est, de l'émancipation morale des mieux doués d'entre eux, les encourageant à l'étude et les aidant de ses deniers à s'ouvrir l'accès des situations les plus enviées, même des plus coûteuses situations libérales.

On ne compte plus les fonctions éminentes que les de Ropp ont occupé dans l'Etat comme dans l'Eglise en Lituanie comme au dehors, en Russie. Il y en a actuellement plusieurs lignes comprenant des protestants et des catholiques. L'archevêque actuel de Mohilev, l'ancien évêque de Vilnus, est l'oncle du baron Frédéric.

Ayant une mère russe orthodoxe, ce dernier devait de par la loi en vigueur, être élevé dans la religion orthodoxe. Pour l'y soustraire, son père le fit élever en Allemagne. Mais cette éducation ne déracina pas Frédéric de Ropp au point de vue moral, car sa première enfance s'écoula en Lituanie et y fut bien lituanienne dans la forte ambiance de ce peuple dont, jusqu'à l'âge de huit ans, il parla la langue à peu près sans partage et où il fut bercé sur les genoux d'une nourrice lituanienne.

Le baron de Ropp fit de fortes études en Allemagne. Il les termina brillamment à l'Université de Halle sur Saale avec le titre enviable et rare, surtout dans son

milieu, d'Ingénieur des Mines. Puis, comme le plus énergique des « self made man », le jeune aristocrate s'en fut de par le monde, avide de se parfaire au contact de la vie et de ses réalités. Et quelles réalités ! Celles du « Continent mystérieux » qu'il explora en consciencieux et habile prospecteur dans ses régions les plus intéressantes, le Congo, l'Abyssinie, où, tout jeune chef de mission, il fut accueilli à bras ouverts par Ménélik et sa cour. Il préludait ainsi au nord de la « Ligne » à sa carrière de diplomate pratique, qui devait être à la fois si glorieuse et si fructueuse pour les causes qui eurent l'heur de sa collaboration aussi loyale qu'avisée.

Nous retrouvons ensuite Frédéric de Ropp aux Etats-Unis, à plusieurs reprises, puis plus longuement en Angleterre où de nombreux liens de famille, dans l'aristocratie la plus en vue, complétaient pour lui le charme naturel du « high life » britannique.

Frédéric de Ropp rentra en Lituanie à la veille de la guerre mondiale. Il y trouva la compagne à laquelle il décida d'associer son existence, une jeune Livonienne du meilleur monde, d'intelligence supérieure et fort instruite et qui, comme lui, avait voyagé. Elève de l'Institut Smolny à Pétersbourg, Mme de Ropp a en effet complété ses études littéraires à Lausanne.

La destinée mettait le sceau aux dons dont elle avait comblé les deux époux, en permettant à ces deux êtres de se rencontrer, si heureusement complémentaires l'un de l'autre par leurs études, leurs goûts, leurs aspirations et « at last but not least », leur expérience raisonnée et profonde de cultures si nombreuses et si variées.

C'est au château patrimonial que la guerre surprit

le jeune couple. Dans cet océan humain qu'était l'Empire des tsars, qui avait infiniment plus d'hommes qu'il n'en pouvait armer, Frédéric de Ropp se trouva, comme tant d'autres, libre de toutes obligations militaires. L'inaction lui répugnant, il chercha à être utile, à Petrograd tout d'abord, puis à Stockholm, et enfin, aux Etats-Unis. Il en revint en 1915 par l'Angleterre où il séjourna un certain temps.

Caractère humanitaire, par traditions de famille comme par élégance morale personnelle, esprit naturellement ouvert et averti par ses études, ses voyages et ses relations, éclairé à tous ces titres autant que diplomate de carrière et de premier plan devrait l'être, Frédéric de Ropp mesura du premier coup d'œil, de son clair regard de prospecteur, l'abîme dans lequel l'humanité cultivée sombrerait pour ne plus se relever, si elle s'obstinait dans la grande erreur d'affolement et d'angoisse que furent, pour tous, les premiers jours d'août 1914. Patiemment, il fit quelques sondages, différents de ceux auxquels il était habitué et sur un terrain plus nouveau encore. Ils ne donnèrent aucun résultat.

Il partit pour Stockholm, découragé du présent et incertain de l'avenir, lorsque, en quelques semaines, les progrès aussi remarquables qu'imprévus pour les profanes en matière militaire, des armées allemandes, facilitèrent la libération du joug russe de la plus grande partie de la Lituanie.

Les événements eux-mêmes lui tracèrent son devoir. C'était à la Lituanie qu'ils contribuaient à recréer, à la terre d'adoption héréditaire de sa famille qu'il se devait. Et par ses grandes qualités personnelles, comme par ses hautes relations internationales, il pouvait lui être gran-

dement utile dans ces circonstances uniques et décisives.

Sa résolution prise, il demanda au Ministre d'Allemagne à Stockholm, M. de Lucius, un passeport pour retourner en Lituanie. Il ne lui fut pas accordé sans peine et, accordé, il ne lui servit à rien, vu que s'étant mis en route sur la foi de ce « viatique », il ne lui fut pas permis de dépasser Berlin.

Mais Frédéric de Ropp n'est pas homme à se décourager. Il est de ces natures qui savent tirer parti des situations apparemment les plus mauvaises où d'autres se perdraient sans merci, et à extraire le bien du mal. Il médite sur la question des Allogènes russes, s'entourant de tous documents utiles et il arrive rapidement à cette constatation que toutes les libérations se conditionnent et qu'il ne peut rien faire de bon pour la Lituanie seule, qu'il faut bien plutôt libérer préalablement la Pologne. Plusieurs voyages qu'il obtint de faire à Varsovie, le confirment dans cette impression et, grâce à son influence comme à ses relations, le statut de la Pologne se précise (Proclamation du 5 novembre 1916).

En mai 1916, il avait déjà contribué à fonder la « Ligue des Allogènes de Russie », début d'un mouvement qui prit, de façon imprévue, des proportions gigantesques, devait-il dire deux ans plus tard.[1] Il pouvait déjà s'en apercevoir à quelques semaines de là, à la deuxième conférence des Nationalités que J. Gabrys avait convoquée à Lausanne en juin 1916 et qui eut un succès retentissant. Frédéric de Ropp s'était entremis

---

[1] Au déjeuner historique du 24 mars 1918 de la Société germano-lituanienne de Berlin.

auprès des autorités d'occupation afin d'assurer à cette Conférence la participation extrêmement désirable de représentants des différents Allogènes russes de ce monde de peuples qui s'étend du Caucase à la Finlande.

Le terrain déblayé, Frédéric de Ropp put se consacrer plus particulièrement à sa chère Lituanie. Il obtint la permission d'y entrer, d'y entamer des pourparlers, d'y organiser des réunions. Bientôt, au cours de différents voyages qu'il lui fut permis d'entreprendre en Suisse, il devint le trait-d'union entre les différents éléments du lituanisme. Ce fut lui notamment qui assura le contact entre la mère-patrie et l'important Conseil National Suprême lituanien qui s'était constitué à Lausanne.

Enfin la moisson vint, à tant d'active et inlassable persévérance. Il fut un des organisateurs de la Diète de Vilnus de septembre 1917 qui fut l'assemblée-mère de la « Taryba ». Et, en même temps, soucieux de faire une Lituanie forte de l'union de tous ses enfants, il s'efforça de rallier les dissidents-nés du lituanisme, les aristocrates lituaniens polonisés, à la noble cause du lituanisme sans « epitheton... desornans ». Son appel à la noblesse lituanienne demeurera une haute leçon de patriotisme en même temps qu'une belle page de *Conciones* qu'il faut lire dans la langue lituanienne.

Nous nous faisons un devoir de reproduire ici la traduction de cet important document encore peu connu hors de Lituanie [1] :

---

[1] Cf. le grand organe lituanien de Vilnus *Lietuvos Aidas*, du 20 octobre 1917.

Appel à la noblesse lituanienne.

A l'heure où les couleurs vert-rouge-orange du drapeau lituanien recommencent à flotter et où le noble Chevalier de Lituanie s'élance d'un galop rapide vers l'aurore de nos destinées, il est du devoir de tout citoyen de Lituanie d'examiner en son âme et conscience l'exigence de l'heure présente.

Il est évident pour tous que l'indépendance que nous sommes unanimes à désirer ne sera un bienfait pour nous qu'autant que nous saurons nous organiser et faire preuve de maturité politique comme d'activité pratique — toutes conditions indispensables à la formation d'un Etat qui soit bien à nous. Et là, la volonté ne suffit pas, il nous faut encore, surtout à l'heure actuelle, d'autres qualités plus importantes : nous devons tous faire litière de nos préoccupations personnelles et ne songer qu'aux intérêts du pays. Nous devons tous nous mettre au service de cette patrie qui nous a nourris et nous nourrit encore comme elle nourrira nos enfants. Je considère que tous ceux qui par leur rang et par leur situation ont le plus d'influence doivent donner l'exemple et, ce disant, j'ai principalement en vue l'aristocratie et la noblesse lituaniennes.

Le rôle et l'influence de la noblesse lituanienne qui ont été si considérables à l'époque où la Lituanie constituait un Etat indépendant et puissant, n'ont certes pas été depuis à l'abri de tout reproche. Bon nombre de ses représentants ont renié leur langue maternelle, se sont mis au service d'intérêts étrangers, n'appartenant plus qu'à demi, d'esprit comme de cœur à leur propre patrie. Sans doute, avant la guerre cette patrie n'était guère clémente aux amis de la liberté ; la Lituanie n'étant qu'un conglomérat de provinces russes, ses aspirations nationales se trouvaient naturellement entravées par tous les moyens et le développement du pays comme de ses habitants était à

l'avenant. En ce qui me concerne, je dois avouer que, contraint par mes occupations de rester à l'étranger, ce n'était jamais que la mort dans l'âme que je venais en Lituanie et ce qui augmentait mon désespoir, c'est que je ne pouvais rien faire pour ce pays, car je ne voyais réellement aucune issue à la triste situation dans laquelle il se trouvait. Aussi, à chaque retour, je laissais mes propriétés en mains mercenaires pour repartir chaque fois, le chagrin au cœur, tout pénétré du sentiment que j'étais fils d'une terre piétinée qu'on ne laisserait pas se relever.

Mais la guerre éclata et avec elle, dans le feu et la fumée des batailles, revint l'espoir pour la Lituanie d'une renaissance à la vie nouvelle ; avec tant d'autres patriotes je sentis alors en moi un sentiment d'amour profond pour mon pays en même temps que la volonté intense de lui consacrer toutes mes forces. Je me vois forcé de le proclamer à l'heure où la Taryba vient d'être élue et se met à la besogne et où les premiers symptômes de la renaissance de l'Etat lituanien commencent à se manifester. Je serais heureux par ces lignes d'amener tous les représentants de la noblesse lituanienne à s'inspirer de sentiments, de pensées et de désirs analogues pour servir aussi de toutes leurs forces la grande et noble cause de la Lituanie renaissante.

A chacun d'oublier ses préférences et ses intérêts personnels. Certes la noblesse de notre pays s'est, au cours de l'histoire, vue en proie à des divisions. Au nord de la Lituanie, dans la région dont je suis originaire, plusieurs membres de la noblesse parlent allemand et inclinent vers l'Allemagne ; en Lituanie méridionale, une partie de la noblesse penche du côté de la Pologne. L'Etat lituanien n'aura pas à user de violence pour contraindre ces citoyens à renoncer à la langue adoptée comme aux habitudes prises. Nous voulons pouvoir tous nous développer librement dans un pays à nous. Mais la différence de la langue,

des habitudes et même des origines, ne doit pas être un obstacle à servir la cause de la Lituanie, ni servir d'excuse à une dérobade dans les devoirs que nous avons envers elle et encore moins être un prétexte à s'insurger contre elle. Nous avons à veiller à ne pas nous montrer ingrats ou même à ne pas nous oublier au point de nous rendre coupables d'actes délictueux. Aujourd'hui, il faut que nous nous déclarions, nous autres surtout qui ne sommes pas d'origine lituanienne, mais qui sommes unis à la terre lituanienne et depuis plusieurs générations sommes hospitalièrement accueillis en Lituanie. *Nous devons déclarer aujourd'hui* que plusieurs générations du peuple lituanien ont labouré nos terres et nous ont nourri à la sueur de leur front. Sans doute, certains d'entre nous s'efforçaient de donner à ce peuple en échange des possibilités de développement et d'ascension. Nous avons donné comme nous avons pris, motif de plus de nous unir à la nation lituanienne par le sentiment de la sincère solidarité éprouvée.

Au moment où la Lituanie renaît à la vie nouvelle, nous devons nous trouver dans les rangs lituaniens, sans souci de la diversité d'origine, de langue et de religion. Fièrement et de bon gré nous devons proclamer notre appartenance à l'antique et glorieuse noblesse lituanienne. Nous devons participer activement à la reconstitution de notre Etat et contribuer au libre développement du peuple lituanien, comme au maintien des belles et nobles qualités qu'il a défendues avec tant de dignité et de vaillance, les sauvant ainsi pour le plus grand bien de l'humanité.

Il n'est pas à l'heure présente pour la noblesse lituanienne de devoir plus beau et plus éminent. Unissons-nous en un groupe se proposant la sauvegarde de ses justes intérêts de classe, en un élément appelé à devenir un membre vigoureux et loyal de la nation lituanienne. *A nous Lituaniens, de marcher tous ensembles en nation*

forte et indivisible sous le souffle du puissant sentiment d'un commun amour pour notre patrie lituanienne.

Baronas Fridrich'as Ropp'as iš Daudžgirio.

Pénétré de l'importance capitale qu'il y avait pour l'avenir prospère d'une Lituanie libre, à régulariser aussitôt que possible — surtout en période préparatoire des solutions décisives — dans le cadre d'une collaboration courtoise et déférente de tous les droits, surtout de ceux du plus faible, les rapports germano-lituaniens, il prit une part prépondérante à la constitution de la Société germano-lituanienne. Il sut y réunir les « leaders » de tous les partis du Reichstag, depuis la droite la plus extrême jusqu'à la gauche la plus avancée, du Comte Westarp à M. David, sans parler de toutes les notabilités du gouvernement, des administrations, des universités, de la finance, de l'industrie et du commerce qui se firent un devoir de seconder un mouvement aussi bien présenté et représenté et aussi magistralement dirigé.

Le meilleur commentaire aux possibilités futures de la société germano-lituanienne, c'est le baron de Ropp qui nous le fournit lui-même dans ses différents discours aux réunions de la Société, notamment à la réunion inaugurale, où, en un allemand châtié, nourri et clair, anecdotique et bon-enfant, comme celui du gentilhomme des gentilshommes terriens, Bismarck, il sait attacher et convaincre aux solutions saines de son réalisme de bon aloi.

Les quatre dernières années de la vie du baron Frédéric de Ropp constituent la vérification la plus éclatante de la constatation maintes fois faite que les

grandes circonstances trouvent leurs hommes, ceux qui dans les temps de recueillement se sont préparés à agir vite et bien, de Ropp comme Gabrys, après Laharpe, Schwarzenberg et Bismarck, *inconnues* que recèlent les grands problèmes politiques avant leur solution qu'ils influencent cependant de façon capitale ! !

Le baron de Ropp a, en un court trait de temps, rendu d'inappréciables services à la Lituanie. Vu son âge et les remarquables aptitudes dont il a donné tant de preuves, on est en droit de fonder sur lui les plus belles espérances dans une Lituanie à la restauration de laquelle en ouvrier de l'heure décisive, il aura si utilement collaboré.

Famille Radziwill

Famille illustre entre toutes qui s'est dépensée dans l'histoire de la Lituanie d'abord, pour se disperser ensuite dans celle de la Lituano-Pologne, comme dans la vaste étendue de cet Etat, et qui, pour son honneur comme l'éclat de son nom et de sa puissance autant que pour l'utilité et l'avantage de la Lituanie, devrait se ressaisir en une maison unique et unie sur le sol même qui a été le berceau de ses origines et le point de départ de sa prodigieuse fortune; tel est le vœu qu'on ne peut se retenir de formuler au seuil de quelques lignes sur les Radziwill. Et ce, à la lumière de la leçon qui se dégage de la vie des membres de cette famille qui furent simplement et énergiquement de bons Lituaniens — il en est fort heureusement jusqu'à notre époque — artisans eux aussi de la Renaissance lituanienne.

Un vaillant Lituanien en même temps qu'un prévoyant homme d'Etat, comme Wasyl Tyszkiewicz, ce Nicolas-le-Noir qui espéra trouver auprès du chef temporel de la chrétienté d'alors, d'après la théorie des deux glaives, l'Empereur, le point d'appui nécessaire à la rupture de cette façon de gigantesque « pacte de confraternité » qui, sous prétexte d'« élévation », avait, lors de la christianisation de la Lituanie par la Pologne, dégradé politiquement et asservi moralement l'aristocratie lituanienne à la noblesse polonaise et dont le titre de prince que lui conféra Charles-Quint en 1549 lui valut, sous de pompeuses et fallacieuses raisons, le mépris prévoyant et la haine intéressée de ses émules aristocratiques polonais redoutant tout de ce caractère indépendant et de ce premier acte !

Quelle énergique conviction lituanienne en ce Nicolas-le-Noir, vigoureux démasqueur de la fausse équation catholique = polonais, jusqu'au schisme avec Rome, mal informée et plus cyniquement désobéie encore, pendant plus de trois siècles, par les Polonais, relativement à la lituanisation de l'Eglise de Lituanie, devenue simple dépendance politico-religieuse polonaise !

Et quelle divination de la catastrophe finale comme de ses longs et tristes prodromes que cette inlassable et énergique résistance à la transformation de l'Union personnelle unissant la Lituanie et la Pologne en Union réelle qui ne se réalisera insidieusement qu'à Lublin (1569) après sa mort plus que suspecte !

Quel amour de la Lituanie derrière les efforts de Janus et de Bogilas Radziwill cherchant, l'un avec Gustave-Adolphe, l'autre avec le Grand-Electeur, à dégager leur pays de cette Union funeste dont leur

perspicacité, à la clarté des résultats déjà obtenus, prévoyait les lamentables fruits d'arrière-saison, ainsi qu'à le faire participer aux avantages de l'ordre baltique, tel qu'en bénéficiait l'Estonie dans son Union avec une Suède instruite, cultivée, ordonnée et prospère[1], ou bien la Lituanie du duché de Prusse ayant conservé son individualité.

Honneur à tous les membres de la famille qui de nos jours ont été mainteneurs de ces saines et pour eux si glorieuses traditions! Honneur au prince Nicolas Radziwill, tombé dans les rangs russes au début de la guerre mondiale en vaillant Lituanien ardemment conscient de son lituanisme et qui espérait de la victoire d'une Russie, régénérée par son triomphe même, la justice intégrale pour les Allogènes russes en général et sa chère Lituanie en particulier, sous le sceptre libéral des Romanow, enfin devenus, depuis les lointains élans d'Alexandre Ier, sincèrement et définitivement fédéralistes! Honneur enfin à sa digne compagne Mme la Princesse Madeleine Radziwill, dont les bonnes œuvres pour la cause lituanienne ne se comptent plus et dont la mâle énergie au cours des luttes du lituanisme dans l'avant-guerre, en présence de l'attitude expectante ou indécise de tant de Radziwill, aurait presque pu lui valoir le compliment de Napoléon à l'adresse de la duchesse d'Angoulême — celui d'être le « seul homme de la famille » !

---

[1] Cf. Keskula : *La Question Estonienne et la Question Septentrionale.* Mémoire présenté au nom des Estoniens à la IIIme Conférence des Nationalités, Lausanne. Librairie Centrale des Nationalitée, 1918, pp. 9 et seq.

La princesse Madeleine n'était pas pour rien samogitienne, de la noble et antique lignée des Kežgailo-Zaviŝa qui a donné tant de palatins à sa petite patrie et rendu tant de services à la grande. Il n'est pas en effet de manifestation nationale que la princesse Madeleine n'ait généreusement soutenu de sa personne et de ses deniers. Entre autres, ce fut elle qui parfit la somme nécessaire à la construction de l'Ecole normale de Kaunas, si délibérément entreprise par Mgr. Olŝevski avec les patriotiques contributions des Lituaniens d'Amérique. Perspicace autant que résolue et généreuse, la fille des palatins de Samogitie a l'audace des décisions les plus caractéristiques qui peuvent être utiles. C'est ainsi qu'elle affecta à la cause lituanienne pour servir de foyer religieux et national lituanien l'église familiale des Radziwill à Varsovie avec toutes dépendances convenables à fins scolaires et caritatives, créant ainsi la « Ruche lituanienne » en pleine capitale de la Pologne. Et à cela ne se bornèrent pas ses libéralités au dehors. Si la colonie lituanienne de Londres a son église, c'est en grande partie à elle qu'elle le doit. Et ailleurs, on ne compte plus les témoignages de sa charité rapide, au geste élégant et discret.

Il est à peine besoin de dire que l'attitude de la princesse Madeleine ne lui a pas valu que des approbations et des sympathies, surtout dans son milieu. Mais elle supporte avec une dignité toute chrétienne et une aisance de grande dame les antipathies et les ressentiments qu'ont appelés sur sa tête ses convictions énergiques et leur non moins énergique manifestation. Artiste et écrivain de grand talent, elle est de ces natures d'élite qui savent demander aux grandes beautés de

la vie de leur voiler les petites laideurs humaines, ayant trop profondément foi en la justesse de sa cause et en sa victoire finale pour s'émouvoir des vilenies qui sont la ridicule rançon passagère des triomphes légitimes.

Pour la Lituanie comme pour eux-mêmes, il a malheureusement jusqu'à ce jour manqué trop de Radziwill à l'appel du lituanisme. Les vicissitudes de l'histoire les ont éparpillés en Slavie occidentale, en différents Etats et en différentes provinces du même Etat. Depuis les partages de la fin du XVIII[me] siècle, sans feu ni lieu national, ils ont été partout et nulle part chez eux, comme tant de victimes de ces lamentables événements. Et alors on peut se demander si les temps nouveaux de la Restauration lituanienne ne leur dictent pas un devoir de groupement autour du chef de famille et sur le sol natal, en quelque sorte un devoir de réintégration familiale et ethnique au berceau de leur naissance et au centre de leurs grandes et antiques possessions héréditaires ? Ou bien l'Etat lituanien à peine restauré sera-t-il condamné dans de trop nombreuses régions à un regrettable absentéisme, celui qui a fait si longtemps le malheur de l'Irlande et de la Pologne et dont, quelques années avant la guerre, un Etat voisin de la Lituanie pouvait se prévaloir pour procéder à une redistribution du sol estimée nationalement et socialement plus équitable ? L'Etat lituanien pourra-t-il tolérer que quantité d'immenses propriétés soient aux mains d'émigrés, opposants possibles ? Y a-t-il là un fait compatible avec la paix sociale dont il a besoin pour vivre et se développer et que pour ce double motif capital il est bien décidé à maintenir ? Les

hommes seront rares après la guerre et un Etat, surtout un Etat qui se reconstitue, est-il en droit de se désintéresser par bonté d'âme ou par *laissez-faire, laissez-passer* manchesérien de tous ceux auxquels, de près ou de loin, il pourra prétendre ? Telles sont les réflexions que suggèrent l'histoire et les circonstances et dans l'ordre des sentiments que ne pourrait-on pas ajouter ?

Les plus modestes familles de hobereaux ostelbiens restent groupées et ce groupement elles l'affirment en manifestations passagères (réunions de familles au berceau de la race) et en institutions permanentes (fondations de famille, etc.) et la famille lituanienne de noblesse souveraine des Radziwill continuerait à essaimer en tsiganes errants dans toute la Slavie occidentale, sans statut national commun !!

Les Saxe-Cobourg-Gotha sont successivement arrivés à occuper les trônes de Belgique, d'Angleterre, de Portugal et de Bulgarie, mais jamais, malgré leurs obligations nationales envers des Etats constitués dont ils étaient parfois la cheville ouvrière ou l'assimilation nationale des successeurs des fondateurs d'Etat proprement dits, ils n'ont oublié leur Cobourg, pas plus que les Bourbons et les Bernadotte n'ont oublié leur Navarre.

Bien mieux, ne voit-on pas des Bourbons se sentir de France, malgré les renonciations les plus solennelles d'un aïeul d'il y a deux siècles et malgré toute une histoire bien faite, à plus d'un titre, pour les « dépayser » et chercher à lui venir en aide dans les plus terribles circonstances qu'elle ait traversées ?

Il est dans la paix de Prague imposée par la Prusse à l'Autriche en 1866, sur la « Burg » de Nuremberg, qui

a vu l'essor des Hohenzollern... vers la marche de Brandebourg et tout ce qui s'en est suivi, de touchantes dispositions montrant que l'aigle de Prusse n'a pas oublié une aire à laquelle ne se rattache cependant pas la valeur d'affection des origines !

Et les Radziwill, leur chef le prince Albert en tête, se déroberaient à la trame des destinées nouvelles du pays reconstitué qui les a vus naître, dont ils emplissent l'histoire et dont ils peuvent désormais sans la déperdition résultant du dualisme d'une Union aussi mal assortie que mal venue, illustrer l'avenir dans les situations éminentes que méritent leur rang et leurs talents, comme ils ont à tant d'égards, malgré tant de traverses et de facteurs contraires, ennobli son passé !

Mais d'avance, la légende lituanienne, enrobement poétique et gracieux de faits réels ou approximatifs ou, de façon plus éloquente encore, élaboration de fictions touchantes, elles-mêmes traductions naïves de désirs pris pour réalités par le populaire lui-même dans son respect ou son affection, leur a suggéré la seule réponse possible qui ne saurait être une dérobade.

Elle nous rapporte en effet que Gedyminas pris de fatigue en chasse, s'endormit et qu'en songe il vit un énorme loup en fer qui, façon de cheval de Troie, en renfermait cent autres. Au réveil, interprétation rassurante du quelque peu effrayant présage par le jeune Lisdejko, que le prédécesseur de Gedyminas avait en personne recueilli en forêt sur son chemin, où il était exposé, et qu'il avait attaché à la cour en le comblant de bienfaits : le loup en fer signifiait qu'il fallait fonder une ville fortifiée à l'endroit même où Gedyminas avait eu ce rêve, que cette ville deviendrait capitale des

Etats de ce dernier et que les cent petits loups en représentaient la population, qui en serait nombreuse. C'est à cette explication qu'il faudrait faire remonter l'origine de Vilnus, que l'on retrouve dans le nom de la ville — « Vilk » voulant dire « loup » — ainsi que dans le nom de Radziwill que portèrent depuis Lisdejko et sa descendance — « radzi » précédant « vill », déjà expliqué, ayant le sens de « conseiller ». *Si non è vero.....*

La légende prouve que l'opinion populaire rattache les Radziwill aux origines de la Lituanie, qu'elle veut y voir les « parrains » de l' « Urbs » des bords de la Neris et de la Vileika comme Romulus et Remus, les nourrissons de la louve classique l'ont été de l'illustre cité des rives du Tibre. Les descendants des parrains de Vilnus pourront-ils chercher à manquer aux nouvelles destinées de la Lituanie restaurée et régénérée auxquelles — qu'ils le veuillent ou non — ils appartiennent de droit ?

XI

LES LITUANIENS ET LA GUERRE

La guerre mondiale trouva donc la Lituanie moralement et matériellement prête à de nouvelles destinées et à la plus grande de toutes, à la libération de longue date rêvée.

Résolue au loyalisme d'impératif catégorique envers la Russie qu'impliquait sa condition formelle de fragment de l'Empire des tsars et, à cette fin, disposée à ne ménager ni le sang de ses enfants ni les produits de son travail et les ressources de sa terre pour une lutte que Pétersbourg n'avait garde de ne pas représenter comme une entreprise d'affranchissement européen, elle était aussi bien décidée à ne pas oublier qu'elle était et devait être, avant tout et surtout, au terme de sa prodigieuse renaissance ethnique, passionnément... lituanienne. Elle pensait, en effet, que du moment où une conflagration mondiale se trouvait déchaînée sous prétexte de sauver une nationalité balkanique menacée, il était impossible de ne pas rendre largement, en fin de compte, à la Lituanie la justice qui lui était impérieusement due depuis plus de cent ans. Elle se refusait à admettre qu'à l'aurore du XXme siècle, dans l'alliance des peuples les plus libéraux de la vieille Europe libérale, la Russie en restât à sa désuète formule de politique extérieure panslaviste d'affranchissement pour les autres et chez autrui et de contrainte chez elle-même.

Aussi, très nettement, avec une énergie et une franchise toutes lituaniennes, dès le début de la guerre, Icas ne cacha-t-il pas que pour les Lituaniens l'aube des temps nouveaux s'était levée. « Le peuple lituanien, s'écriait-il à la séance de la Douma du 4 août 1914, oublie en ce moment toutes les persécutions subies de la part du gouvernement russe, car il espère qu'après cette guerre la Russie, et la Lituanie avec elle, sera libre et heureuse ».[1]

C'est dans cet état d'esprit que la Lituanie fit largement son devoir russe, sans ces forfanteries patriotiques auxquels les Polonais et les juifs de Kaunas, par exemple, au début des hostilités ne rougissaient pas de s'oublier. Son sang le plus généreux coula à flots de ses plaies multipliées et — horreur suprême de la guerre ! — de suite et longtemps entre frères, les brillants dragons de *Tilže* (Tilsit) et de Insrutis (Insterbourg) — de la terre où si longtemps s'était retrempée l'intellectualité lituanienne — contre les vaillants de l'armée de Vilnus que, pour le malheur des armes russes, ne commandait pas un Vytautas ! Prise, abandonnée, reprise en certaines localités jusqu'à six fois, piétinée, réquisitionnée, dépouillée, ravagée et saccagée par les uns comme par les autres, amis et ennemis, par les uns plus encore que par les autres, dans ces entre-heurts de masses énormes, moitié guerre de mouvement, moitié guerre de position, la Lituanie connut avant d'autres et peut-être plus que d'autres les affres de la guerre intégrale.

---

[1] Cf. *La Lituanie et la guerre européenne.* Recueil des documents concernant la Lituanie. Editions du Bureau d'informations de Lituanie, Lausanne 1917, p. 9.

Car elle les subissait sans autre réconfort à l'arrière que le désordre et l'incapacité russes paralysant ou dénaturant, quand ils ne les décourageaient pas, toutes les initiatives, plus empressés à s'assurer des otages par des évacuations en masse qu'à venir en aide aux victimes de l'ambitieuse incurie du tsarisme.

Aussi l'idée qu'il fallait, d'ores et déjà, surtout songer à la Lituanie devint-elle rapidement prépondérante dans certains milieux lituaniens de Lituanie. Les autorités sociales lituaniennes et les intellectuels lituaniens de Vilnus mirent, discrètement mais énergiquement, leurs compatriotes en garde contre toute évacuation dépassant la ligne de la Vilijà et du haut Nemunas, abandonnant une Lituanie dépeuplée à l'envahisseur et liant, sans équivalences, le sort du lituanisme à celui d'une Russie qui persistait à ne s'engager à rien malgré les sollicitations les plus pressantes comme les plus éloquentes.

Messieurs les orateurs précédents — disait M. Januchkevitch à la séance de la Douma du 30 août 1915 — ont dit que ni le gouvernement, ni le peuple russes ne réfléchissent à ce qui se passe actuellement dans les pays non-russes de l'Empire. Mais alors pourquoi ferme-t-on les portes de la Douma? Est-ce que le projet de loi pour les réfugiés contient des secrets militaires? Les Allemands ont fait venir à Souvalki Sven Hedin, qui a tout décrit minutieusement. Pourquoi et à qui voulez-vous tout cacher? Cacher cela à la Russie qui doit tout savoir et *venir en aide aux pays de la frontière qui la sauvent maintenant*, qui supportent le poids de toutes les charges et qui défendent de leur sang l'indivisibilité et l'honneur de la Russie. Des populations entières — Lituaniens, Lettons, Polonais — sont chassées par force de leur pays. Aucun de

ces peuples ne sollicite une aumône, ni de vous, Messieurs, ni du gouvernement. Ces peuples, tout couverts de sang, sont douloureusement et cruellement éprouvés, et nous déclarons encore une fois du haut de cette tribune qu'ils ne sollicitent aucune aumône. Ils considèrent que c'est leur droit; c'est votre affaire si vous voulez ou non reconnaître ces droits, mais nous parlons seulement de nos droits. Et c'est au nom de ces droits que nous exigeons que la Russie remplisse son devoir envers nous.

On ne peut pas créer des valeurs culturelles avec le rouble. Il faut d'autres conditions pour que nos blessures se cicatrisent. Il faut encore contenter les besoins et les désirs spirituels des peuples. Le devoir de la Russie est d'accorder à ces peuples des conditions d'existence dans lesquelles leur culture et leurs forces spirituelles puissent se régénérer. Le gouvernement a affirmé les droits de la Pologne à l'autonomie. Il y a beaucoup d'autres peuples en Russie, et en premier lieu la Lituanie, qui ont le même droit d'après leur passé historique, leur culture actuelle, leurs traditions, leur situation géographique et ethnographique. Ils ne pourront se guérir de leurs blessures actuelles qu'au cas où l'on accordera à leurs organisations nationales des droits complets favorisant leur libre développement. C'est notre droit que nous avons acheté avec nos souffrances et notre sang. En accordant à notre peuple un secours matériel, ne croyez pas que vous avez déjà accompli l'intégralité de votre devoir à son égard : non, les roubles ne suffisent pas pour le tirer de l'abîme où il est précipité par l'insuffisance des préparatifs militaires du gouvernement russe, qui n'a pas su tenir l'ennemi à l'écart de ses frontières. Vous devez nous dire aujourd'hui : *Nous venons à votre aide, et sachez qu'ensuite vos droits à l'autonomie nationale seront reconnus.*

Entre temps, les Allemands avaient occupé la plus grande partie du pays.

Il furent accueillis dans l'ensemble avec une réserve qui n'était pas exempte de cordialité. On avait tant souffert des Russes « conationaux » qu'il était impossible de souffrir davantage et qu'il y avait chance de moins souffrir. Cela disposait en faveur de l'occupant. De plus, on connaissait par ouï-dire l'esprit d'ordre et d'organisation germanique et, au sortir du chaos russe, cet esprit pouvait procurer l'avantageux bénéfice d'un heureux contraste. Le contraste se produisit en effet, mais rudement comme sans transition et, au début surtout, sans participation lituanienne. Les Allemands, notamment les Allemands du Nord qui, cependant, connaissaient fort bien le lituanisme auquel depuis leur accès à la grande-maîtrise de l'Ordre teutonique, les Hohenzollern en Prusse orientale, avaient, avec un incontestable succès, traditionnellement accordé protection et faveurs, et qui, de Wichert à Sudermann et Keyserlingk, avait servi de thème à une remarquable littérature régionale allemande, les Allemands arrivèrent en Lituanie ignorants de la Lituanie principale, de la Lituanie ethnographique en gestation à la veille de la guerre mondiale d'une nouvelle vie, pour le moins autonome ! Ils ne virent en la Lituanie qu'une province... polonaise et le premier gouverneur allemand de Vilnus, le comte Pfeil, dans sa première proclamation, salua bravement en la capitale traditionnelle de la Lituanie, la « perle du royaume de Pologne » ! Et ce fut le territoire allemand d'« Ober-Ost » succédant au territoire russe des « Provinces du Nord-Ouest », administré — minutieusement et scrupuleusement cette fois, mais non moins rudement — « pour le compte de qui il appartiendra ». La situation de l'Alsace-Lorraine, en période d'occupation, avant les solutions décisives la refusant à chacun,

Bavière, Bade ou Prusse et l'accordant à tous, en qualité de « Reichsland » !

« Un bloc de marbre était si beau,
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
« Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
Sera-t-il dieu, table ou cuvette ? »

LA FONTAINE :
Le statuaire et la statue de Jupiter.

Au bout de deux ans d'occupation, les Allemands reconnurent que la Lituanie ne voulait être ni « table » allemande, ni surtout « cuvette » polonaise, mais qu'elle voulait énergiquement être « déesse » et « déesse » sur un piédestal lituanien indépendant. Peu à peu, sous l'influence des progrès de leurs constatations, le régime draconien de leur occupation s'était relâché, leur polonophilie était devenue moins exclusive et les Lituaniens avaient même été admis à s'occuper de leurs affaires. Cela arriva assez vite en matière scolaire où les Lituaniens, bien que ne disposant pas des ressources qui par des moyens plus ou moins légitimes affluaient aux Polonais — sous prétexte que traditionnellement en Slavie occidentale être catholique c'était être Polonais, ceux-ci s'appropriaient purement et simplement le produit de toutes les collectes cléricales — rapidement firent merveille dans le domaine de ce « selfgovernment » particulier.

Lietuvių Balsas (La voix des Lituaniens), le périodique fondé par Iças à Petrograd pendant la guerre, pouvait relater dès 1917 qu'il y avait en Lituanie occupée plus d'un millier d'écoles où l'enseignement était donné en lituanien, que Vilnus, entre autres, possédait un gymnase lituanien de six classes comprenant cent

cinquante élèves (garçons et filles), six écoles primaires, six salles d'asile, deux internats et que des cours y étaient organisés pour instituteurs primaires, le tout représentant une dépense mensuelle de 20,000 Rb.

Le mouvement de « selfgovernment », insensiblement mais irrésistiblement, gagna bientôt d'autres domaines, celui de la presse — où l'on ne voulut plus se contenter de l'officieuse *Dabartis* (tout d'abord à Tilžé, ensuite à Kaunas), création d'« Ober-Ost » — puis, celui des sociétés et associations.

Tant et si bien que Januchkevitch, le chef des socialistes populaires, dont le patriotisme lituanien ne laissait pas alors encore d'être empreint d'un certain relativisme, s'obstinant à chercher la solution du problème lituanien dans le cadre d'une Russie libérale, ne pouvait, discrètement et courtoisement, mais énergiquement, à la séance de la Douma du 20 mai 1916, s'empêcher de faire honte à ses auditeurs de la lenteur avec laquelle la Russie se prononçait en faveur de la Lituanie, alors que celle-ci sous l'œil bienveillant de l'occupant renaissait à la vie autonome. Il disait en propres termes ceci[1] :

La plus grande partie de la Lituanie se trouve en ce moment de l'autre côté du mur de fer allemand. Notre situation de députés lituaniens ici à la Douma est bien difficile ; nous voudrions que nos paroles soient entendues de l'autre côté du mur des baïonnettes allemandes.

Les représentants des diverses nationalités de l'Em-

---

[1] *La Lituanie et la guerre européenne.* Recueil de documents concernant la Lituanie, pp. 24 et seq.

pire ont pris la parole dans cette enceinte. La Douma les a entendus avec intérêt. Mais, Messieurs, ce qui a déterminé cette intervention et ce que l'on veut entendre des représentants de ces allogènes ne s'accorde ni avec l'importance ni avec la dignité de ces nationalités. La majorité de la Douma ignorait même l'existence des nationalités allogènes de Russie. On a l'impression que celles-ci doivent témoigner à cette tribune de leur fidélité à la Russie. Il me semble que les représentants de l'une quelconque de ces nationalités ne doivent pas prendre la parole pour faire une démonstration de ce genre. On sait depuis longtemps que toutes les nationalités non russes de Russie ont de la sympathie pour ce peuple russe, avec lequel l'histoire les a unies depuis longtemps, mais qu'elles abhorrent le gouvernement russe contre qui elles luttèrent et lutteront à côté du peuple russe.

On a souvent dit ici que la guerre est faite pour l'affranchissement des peuples et, qu'après la guerre, chaque peuple sera maître de son existence nationale. La guerre, comme telle, a montré qu'en réalité elle suit un chemin diamétralement opposé. Mais après la guerre, on peut aussi bien suivre une voie que l'autre. Si c'est bien franchement que vous voulez libérer les nationalités opprimées, si vous voulez réparer les injustices commises à leur égard, si vous voulez réparer les pertes immenses supportées par elle au cours de cette guerre, vous devez adopter pour mot d'ordre l'affranchissement des petites nationalités, vous devez considérer cette question comme essentielle et capitale.

La Russie est un grand organisme ayant pour membres des peuples divers. Maintenant, au moment du plus grand danger, souvenons-nous qu'il faut un nouveau ciment pour cimenter cet immense empire prêt à se désagréger, pour qu'il puisse résister à cette formidable tempête. Vous parlez tous en ce moment de droit des nationalités, vous dites

qu'il faudra commencer une vie nouvelle après la guerre, mais si vous avez inscrit ce mot d'ordre sur ce drapeau sans arrière-pensée, vous ne devez pas retarder un instant sa réalisation, car les événements n'attendent pas. Bien qu'en ce moment la guerre ait ruiné la Lituanie, bien que les mesures inhumaines de l'évacuation forcée aient diminué le nombre de ses habitants, ceux qui sont restés là-bas ne perdent pas leur temps. Nous le savons par les lettres et les journaux.

Là-bas *commence une vie nouvelle.* Nos compatriotes restés là-bas sont pleins de l'espoir en l'avenir. Prenant en considération cet état d'esprit, le gouvernement allemand ne perd pas de temps. *Là, où régnait auparavant l'oppression nationale et la persécution religieuse, où il n'y avait aucune institution autonome et où la langue nationale était interdite, on crée des écoles dans la langue du pays, on introduit cette langue devant les tribunaux, etc.* Et tout cela est fait précisément par ceux qui luttent contre la Russie. Je ne sais pourquoi les Allemands font cela, je me contente de constater les faits et je dois avouer qu'ils accomplissent une grande œuvre. On sait qu'à Vilna ils ont ouvert de nombreux collèges lituaniens, que dans le pays tout entier ils ont favorisé l'ouverture de centaines d'écoles primaires lituaniennes. Ce sont des faits qui ne peuvent pas être passés sous silence, nous devons compter avec cela.

Lorsque nous entendons ici tous parler de la victoire, lorsque tout le monde espère que l'armée russe et avec elle la Russie elle-même retournera dans les pays occupés actuellement par les Allemands, — nous Lituaniens, nous demandons *quelle* Russie y retournera. Là-bas, les conditions ont déjà changé, c'est la vie nouvelle qui y bat son plein. Cette vie nouvelle peut être comparée avec celle que nous avons goûtée pendant la révolution (1905).

Ceux qui veulent inscrire sur leur drapeau l'affranchis-

sement des nationalités, doivent dire que la puissance gouvernementale russe ne peut plus revenir sur les territoires de Lituanie semblable à ce qu'elle était quand elle les a quittés. (*Applaudissements et cris à gauche : « C'est vrai, c'est juste ».*)

Si cela arrive, on comprendrait que là-bas retourne la même Russie, qui a été tellement détestée, non seulement par nous, mais par le peuple russe lui-même. Par conséquent, la Russie qui veut y retourner ne doit pas être la vieille Russie, mais une Russie libératrice, dont le drapeau devra porter le mot de « liberté ». Et il faut s'y prendre de suite, afin qu'il soit clair pour tous qu'un retour au passé n'est plus possible.

Espoir stériles et illusions vaines, car la Révolution russe, enfin déchaînée, elle aussi, comme Saturne, devait dévorer ses propres enfants.

Le mérite de cette vitalité lituanienne en pleine guerre et surtout le mérite de son respect croissant de la part de l'occupant ne revenaient pas aux seuls Lituaniens de la mère-patrie. Entre temps, et cela dès le début des hostilités, la puissante solidarité de la « diaspora » lituanienne vis-à-vis du pays, avait « joué », élaborant même, peu à peu du dehors, de façon décisive, parce que plus libre dans son expression, les destinées générales de la Lituanie. Courants parallèles rejoints par des canaux latéraux de fortune avant le large confluent de la Conférence de Berne d'octobre-novembre 1917 qui devait fixer en solution lituanienne le sort de la Lituanie !

Mais avant, au dehors, quelle activité, quelle ténacité et quelle persévérance !

Comme en Lituanie, la guerre mondiale éveilla dans la grande colonie lituanienne d'Amérique — les « Etats-Unis » de la Lituanie — les plus grandes espérances lituaniennes, mais là, surtout à la lumière du libéralisme anglo-saxon et occidental dont l'Angleterre et la France étaient les champions. Aussi, y fut-on ententophile et, dès le début, on plaça en partie son espoir dans les principes libéraux de la seconde mère-patrie — sinon dans une intervention armée de celle-ci — pour obtenir à la paix une heureuse solution de la question lituanienne.

Joseph Gabrys qui, au moment de la déclaration de guerre, faisait le « tour de lituanisme » obligatoire pour tout bon « compagnon » de la Renaissance lituanienne, en donnant des conférences patriotiques dans les colonies lituaniennes des Etats-Unis, lança son fameux appel convoquant un congrès à Chicago pour les 21-23 septembre 1914. Comme il fallait s'y attendre, le succès fut prodigieux et retentissant. Plus de trois cents délégués assistèrent à l'importante réunion et « situèrent » en le délimitant, le lituanisme devant amis et adversaires, ceux de l'heure présente comme ceux de toujours, objet les uns et les autres, sous l'impression d'un flot de nouvelles se succédant incontrôlables, des mêmes résolutions nationales énergiques, entre lesquelles les événements ont depuis établi le départ résultant de la nature des choses et des réalités. Deux institutions capitales pour l'honneur et l'avenir de la Lituanie et les manifestations de sa vie « préétatique » furent alors fondées ; le Fonds National qui devait assurer le *nervus rerum* et permettre de manifester autrement qu'en

paroles, au cours de misères sans nom, la solidarité lituanienne jusqu'envers les Lituaniens de Prusse [1], eux aussi à la dure école des procédés russes; le Conseil national, bientôt appelé à être l'organe des volontés collectives lituaniennes et à prendre en mains les destinées de la Lituanie en devenir. Enfin, le Bureau d'Informations lituanien créé à Paris en 1911 par Joseph Gabrys et, depuis sa fondation, dirigé par lui, voyait sa mission renforcée par une reconnaissance officielle et publique du lituanisme et son directeur recevait pleins pouvoirs « pour traiter avec les Etats belligérants du futur statut de la Lituanie ».

On ne saurait assez insister sur ce Congrès de Chicago ainsi que sur les résolutions qui y furent prises [2], sur ce qu'ils traduisent, forme et fond, de lituanisme intégral pleinement et ardemment conscient, dans le cadre des plus belles qualités lituaniennes.

En effet, toute la Lituanie d'Amérique, sans distinction de partis ni de conditions, assista en la personne de ses délégués à ce Congrès convoqué par les catholiques. Ce furent vraiment les grandes assises du lituanisme, dans son élite de la pensée et du cœur; les Kemešis, les Slaskis, les Augustaitis, les Skripka, les Bartuška, les Jules Kaupas et les Jean Tananevicius, pour ne nommer que ceux-là, sous la présidence éminente d'un Račkauskas!

Intégralement lituanien comme manifestation, le

---

[1] « Ce sont là des faits à l'actif des Lituaniens qu'on ne devrait pas sans rien d'autre oublier en Allemagne et que l'« Administration militaire allemande de Lituanie» elle non plus ne devrait pas ignorer », écrivait le Dr Gaigalat quelques semaines avant la conférence de Vilnus de septembre 1917 (op. cit., p. 149).

[2] Cf. suprà, p. 214.

Congrès de Chicago le fut aussi dans ses tendances. En force élémentaire, à la façon d'une eau vive trop longtemps contenue et qui subitement se fait jour, le lituanisme du Congrès n'eut cure de bien des choses — entre autres des frontières politiques imposées à la Lituanie russe — prouvant précisément par là et sa vigueur et sa spontanéité, prouvant aussi sa franchise et témoignant ainsi au cours de cette solennelle affirmation nationale de trois des plus belles qualités lituaniennes.

Franchise faite de probité de l'esprit et du cœur, mais aussi de perspicacité, de ce don de seconde vue propre aux natures loyales et généreuses, « lamartiniennes », et cela est une autre qualité qu'on ne s'étonnera pas de trouver à l'actif du peuple des « daïnos ». Alors que l'Europe officielle belligérante voit dans le cataclysme qui vient de fondre sur la malheureuse humanité une simple passe d'armes préparatoire à quelque Congrès d'Utrecht ou de Vienne, le Congrès lituanien de Chicago constate, dès le début de la gigantesque mêlée, que « la guerre européenne bouleverse l'état actuel de l'Europe et que la carte de l'Europe devra être entièrement remaniée ».

D'ailleurs, nul égoïsme ; il serait incompatible avec la générosité lituanienne. A l'heure où l'on pense à soi et que, mieux qu'un droit, c'est un devoir de le faire, on pense aussi aux autres et à tous les autres, non seulement aux frères de race, les Lettons, mais encore aux Ukrainiens, aux Blancs-Russes et aux... Polonais. Cela, à l'époque même où ceux-ci, alliés du tsarisme, en réalisation complète de leurs menées d'avant-guerre, ne songeaient qu'à la Plus-Grande-Pologne, aux dépens de leurs voisins et point en dernier lieu des Lituaniens.

Non seulement on pense à tous mais on pense aussi

à tout, soulignant et le caractère pratique de la race et son esprit de solidarité par la création de ce Conseil National appelé à de si hautes destinées déjà en terre américaine et par ce Fonds National, manifestation remarquable du tous pour tous, puisque obligatoirement constitué par toutes oboles, celle du plus humble comme celle du plus grand, celle du plus pauvre mineur de Pittsbourg comme celle du riche financier de Chicago ou de Philadelphie.

Immédiatement capital pour le lituanisme, le Congrès de Chicago n'aura pas, au jugement de l'histoire, une portée moindre pour le dehors, à commencer par les Etats-Unis où il se tint. Réuni sous l'égide de la liberté américaine, il se réclame d'elle pour l'influencer bientôt à son tour, jetant au vent favorable de l'opinion de la Grande République, naturellement si bien disposée pour toutes les libérations, cette semence du « droit des peuples de disposer d'eux-mêmes » que l'homme d'Etat qui préside à ses destinées s'est depuis si remarquablement appliqué à faire fructifier.

En septembre 1915, le Bureau d'Informations lituanien reconstitué à Paris dès décembre 1914 et éditeur de l'excellent périodique *Pro Lituania* qui, dès le début, parut en deux langues (français et anglais tout d'abord) fut transféré à Lausanne et la Suisse devint de plus en plus le pôle de la vie extérieure officielle du lituanisme — pôle en terre neutre à l'abri de toutes influences autres que celles légitimes du lituanisme lui-même.

Déjà, la conférence letto-lituanienne de Berne d'août 1915, qui avait groupé de nombreux représentants des deux races sœurs, avait solennellement proclamé leurs droits respectifs et communs à résurrection nationale.

Les représentants des colonies lituaniennes à l'étranger — était-il dit dans la résolution finale[1] — ayant examiné la situation de leur patrie, qui est à présent une des arènes de la guerre mondiale, ont résolu :

1. D'exprimer leur solidarité avec les alliés qui luttent pour la liberté des peuples. . . . .

2. De demander de reconnaître après la guerre au peuple lituanien le droit à une large autonomie nationale, qui seule peut faire renaître le pays de ses ruines.

Cette revendication est fondée sur les bases suivantes :

a) Les Lituaniens et les Lettons forment deux branches d'une même nation, différente des races slaves et germaniques. Ils habitent au nombre de 7 millions un territoire de 250,000 kilomètres carrés situé sur les bords de la Baltique, dans les bassins du Niémen et de la Dvina occidentale, entre l'Allemagne et la Russie.

b) Le peuple lituanien, par la force de sa conscience nationale, par sa culture intellectuelle et matérielle, occupe une des premières places parmi les peuples de Russie.

c) L'état lituanien du XIIIme au XIVme siècle occupait un territoire s'étendant de la Baltique à la Mer Noire et rendit à l'Europe de grands services en arrêtant à l'Est l'invasion tartare et à l'Ouest la poussée des Allemands vers l'Est.

3. Pour arriver au but désiré, de fonder en commun un Conseil National, un fonds, un bureau d'informations politiques et de publier des périodiques en lituanien et en langues étrangères.

Mais, peu à peu, les événements de guerre plaçaient la question lituanienne sous un jour nouveau. Pologne et Lituanie étaient libérées du joug russe, mais alors

---

[1] Cf. *La Lituanie et la guerre européenne*. Recueil, p. 13.

que celle-ci était traitée en territoire occupé, celle-là était à certains moments, de la part des conquérants eux-mêmes, l'objet de faveurs qui semblaient lui promettre une restauration à l'asymptote de sa plus grande extension. L'Union plus ou moins volontaire avec la Pologne non moins que l'annexion par l'Allemagne, tels étaient pour l'indépendance lituanienne les deux écueils qu'il importait d'éviter et contre lesquels les bons pilotes lituaniens du dehors infatigablement mirent en garde tout en proclamant à l'occasion qu'on ne s'engagerait pas davantage dans la voie russe, à l'égard de laquelle les Lituaniens réfugiés ou évacués dans l'empire russe conservaient encore parfois des illusions. C'était à soi et à soi seul qu'on voulait être et ce, envers tous.

A l'encontre du Polonais, on écrivait à l'occasion, d'accord avec l'Ukraine qui, elle aussi, bien que non libérée du joug russe, manifestait sa vitalité et son réveil en terre étrangère :

Une propagande active, au préjudice de la Lituanie et de l'Ukraine, se fait en ce moment dans toute l'Europe et aussi en Suisse, pour préparer l'opinion à l'annexion éventuelle de la Lituanie et de l'Ukraine à une Pologne future, s'étendant de la Mer Baltique à la Mer Noire.

Tout en faisant des vœux sincères pour l'indépendance de la Pologne et son rétablissement dans ses frontières nationales et ethnographiques, nous protestons avec la plus grande énergie contre toute tentative de ce genre.

Emus au plus haut point par ces projets qui portent atteinte à nos droits les plus sacrés, nous sommes forcés de répéter, pour ceux qui l'ignorent ou feignent de l'ignorer, que les Lituaniens et les Ukrainiens ne sont ni des

Polonais, ni des Russes. Ils ne le sont pas plus que les Belges ou les Suisses ne sont Français ou Allemands, que les Roumains ne sont Grecs ou Turcs, les Danois des Suédois, les Finlandais des Russes, les Tchèques et les Hongrois des Allemands, les Polonais enfin des Russes ou des Allemands.

Les droits soi-disant « historiques », selon lesquels Naples et les Pays-Bas seraient espagnols, la Lombardie et la Vénétie autrichiennes, le canton de Vaud italien, etc., n'ont aucune valeur pour nous en face des droits de chaque nationalité à son indépendance, à son existence. Soumettre les Ukrainiens et les Lituaniens à la domination polonaise serait aussi injuste que de rendre les Etats Balkaniques à la Turquie. Pour rendre cette conception acceptable, on tente de nous faire passer pour des peuples sans histoire ni culture, sans droits, nomades peut-être sur « le sol polonais ».

On oublie que la Lituanie jusqu'au XVIme siècle a été un Etat puissant et a régné, elle aussi, sur des territoires trois fois plus vastes que la Pologne. En raison de ce fait, il fallait qu'elle ait assez de discipline, d'intelligence et de culture générale. A l'heure actuelle, le niveau intellectuel du peuple lituanien est supérieur à celui du peuple polonais, le nombre des lettrés lituaniens est de 52.01 $^0/_0$ tandis que celui des Polonais est de 34.78 $^0/_0$ (statistique de 1897, la plus récente). La plupart des paysans et des ouvriers lituaniens lisent les journaux, tandis qu'en Pologne ce luxe n'est guère accessible qu'aux intellectuels et aux bourgeois. De nombreuses sociétés intellectuelles, scientifiques, artistiques, économiques, d'œuvres sociales furent créées par les propres ressources du peuple lituanien. La littérature lituanienne, qui date du XVIme siècle, est actuellement en plein développement.

L'Ukraine, la patrie des Vladimir, des Chmielnicki, des Mazeppa, dont l'histoire est une lutte glorieuse et

séculaire pour la liberté, possède une littérature plus riche que toutes les autres littératures slaves, après celles des Russes et des Polonais, il est vrai, mais au-dessus de celle des Tchèques, des Serbes, des Bulgares, etc. Malgré tous les obstacles qui lui sont faits, elle possède des institutions scientifiques, économiques, intellectuelles et artistiques, une presse nombreuse, de riches musées nationaux, etc.

Ce sont ces peuples que les Polonais aiment à présenter à l'Europe comme des barbares dont la civilisation, d'après eux, est la tâche historique de la Pologne. Ne vaudrait-il pas mieux, au lieu de prétendre civiliser les Lituaniens et les Ukrainiens, que les Polonais commencent par la civilisation de leur propre peuple, plus arriéré que les Lituaniens et les Ukrainiens.

Nous devons aussi mettre en garde l'opinion contre les allégations des Polono-lituaniens ou Polo-lituaniens, aussi bien que des Polo-ukrainiens, que nous voyons apparaître et qui ne sont que des Polonais établis en Lituanie et en Ukraine, ou bien des Ukrainiens et des Lituaniens polonisés. Aussi quand ils nous disent désirer l'union avec la Pologne, cela ne nous étonne pas, mais il est de notre devoir de leur rappeler qu'ils représentent l'infime minorité polonaise disséminée en Lituanie et en Ukraine et n'ont pas le droit de parler au nom des Lituaniens et des Ukrainiens. Ce n'est qu'un odieux stratagème de la part des Polonais.

Nos sentiments envers les Polonais ne sont pas ceux d'une haine inconsciente, mais au contraire d'une inquiétude raisonnée. Il ne s'agit pas pour nous d'imposer aux Polonais notre suprématie, où d'aller les attaquer sur leur sol, mais de nous défendre sur le nôtre. Nous le répétons : nous leur souhaitons le plus de succès possible pour le rétablissement de leur indépendance. Qu'ils soient libres

et heureux, maîtres de leurs destinées et maîtres chez eux, comme nous entendons l'être chez nous.

Rédaction de *Pro Lituania.*
Rédaction de *L'Ukraine.*

Les résolutions de la Conférence des Patriotes lituaniens réunis à Berne du 1er au 5 mars 1916, tout en laissant dominer la note antipolonaise, envisageaient d'autres éventualités protestant d'avance contre tout ce qui n'aboutirait pas à la libération de la Lituanie :

En ce moment historique — proclamaient-elles — le peuple lituanien ne pouvant exprimer lui-même ses desiderata dans son pays, doit les exprimer par ses représentants de Lituanie, d'Amérique et d'autres pays. Réunis à Berne du 28 février au 1er mars, après avoir discuté les événements de la plus haute importance concernant la Lituanie dévastée par la guerre et occupée actuellement par les Allemands, ceux-ci décident entre autres ce qui suit :

I. Prenant en considération :

1. Que la Lituanie pendant des siècles a été un Etat indépendant ;
2. Que le peuple lituanien n'a jamais cessé d'exiger la restitution de son indépendance ;
3. Qu'il possède une individualité ethnique, une civilisation séculaire originale et psychique, un organisme politique distinct qui s'étend au delà des frontières de la langue lituanienne actuellement parlée ;
4. Que le pays tout entier dévasté par la guerre ne peut être relevé de ses ruines que par un régime de liberté complète qui ne sera guère possible qu'une fois la Lituanie constituée en un Etat indépendant et souverain ;
5. Que la création de la Lituanie indépendante favori-

sera l'établissement d'une paix durable et générale en Europe ;

6. Qu'au début de la guerre, tous les alliés déclarèrent que cette guerre est une guerre de libération des nationalités opprimées et qu'elle sera menée jusqu'au triomphe complet du principe des nationalités ;

7. Que le gouvernement allemand lui-même déclara par la bouche du chancelier de l'Empire au Reichstag que ses troupes ont *libéré* la Lituanie,

ont décidé d'exiger, au moment des pourparlers de paix de la Conférence des Puissances, la libération complète de la Lituanie et la restitution de son indépendance.

II. Prenant en considération :

1. Que les Polonais donnent la Lituanie comme ayant été une province de la Pologne ;

2. Que les Polonais, de ce chef, usurpent les droits légitimes des Lituaniens ;

3. Que les Polonais tâchent de se donner partout comme les représentants légitimes de la Lituanie.

Nous, représentants de la Lituanie, croyons devoir déclarer que l'union entre les Etats lituaniens et polonais étant dissoute par le partage de ces Etats entre les Puissances voisines à la fin du XVIII[e] siècle, cette union *ipso facto* a cessé d'exister réellement et juridiquement. Le peuple lituanien, tout en souhaitant au peuple polonais de recouvrer sa propre indépendance dans les limites de ses frontières ethnographiques, veut rester maître sur son propre sol et proteste énergiquement contre toute tentative des Polonais d'usurper les droits légitimes des Lituaniens en Lituanie.

III. Prenant en considération que les Polonais font des tentatives pour mettre la main sur l'ancienne Université du Grand-Duché de Lituanie, à Vilna, les Lituaniens — tout en reconnaissant à tous les citoyens de la Lituanie

des droits égaux — protestent contre cette tentative d'usurpation et expriment le désir de faire renaître cette célèbre Université au profit de tous les habitants de la Lituanie et non uniquement au profit de la minorité polonaise.

Il n'était pas formellement question de la Pologne dans les Résolutions des délégués lituaniens réunis à La Haye du 25 au 30 avril 1916, mais d'autant plus de la Russie et le finale était envers et contre tous une proclamation énergique d'indépendance :

Le joug séculaire russe — y peut-on lire — causa des préjudices incalculables à la Lituanie car :

1. La Russie opprima injustement la Lituanie pendant 120 ans (depuis 1796) en supprimant même son nom et en la désignant par un nom géographique : « Pays du Nord-Ouest » ;

2. L'administration nationale de la Lituanie ainsi que ses lois (le célèbre Statut lituanien) furent remplacées par les lois et par l'administration russes qui ont été et qui resteront toujours étrangères au peuple lituanien ;

3. L'Université de Vilna fut supprimée (1831), de nombreuses écoles furent interdites, d'autres ont été transformées en foyers de russification où a été sévèrement défendu l'enseignement de la langue, de la littérature et de l'histoire de la Lituanie ;

4. Le gouvernement russe chercha à imposer l'orthodoxie au peuple lituanien qui garda intacte la foi de ses ancêtres (le catholicisme), malgré les persécutions les plus atroces des Uniates, malgré la confiscation et la fermeture de nombreuses églises même à main-armée par l'effusion du sang (Kraziai,1894), malgré la suppression par la force de plusieurs formes du culte catholique ;

5. La Lituanie fut livrée pendant plus d'un siècle aux

satrapes atroces (Muraview-le-Pendeur et autres) qui, en martyrisant les habitants, ont retardé d'un demi-siècle le développement culturel du pays ;

6. La défense absolue pendant 40 ans, de 1864-1904, d'imprimer des livres et des journaux lituaniens, porta l'atteinte la plus grande au peuple lituanien, et si son niveau intellectuel est néanmoins plus élevé que celui du peuple russe (en Lituanie 52.01 % de lettrés, en Russie 29.38 % de lettrés) c'est grâce à son propre travail ;

7. Le gouvernement russe, après avoir détruit les institutions culturelles du pays, décida d'arracher le sol arrosé depuis des siècles du sang et de la sueur du peuple lituanien, en colonisant systématiquement la Lituanie par des paysans russes ;

8. Dès le début de la guerre, la Lituanie a rempli loyalement son devoir envers la Russie en envoyant sous ses drapeaux des centaines de milliers de ses fils qui combattirent et qui combattent vaillamment dans les rangs de ses armées, mais le gouvernement russe n'a pas cru de son devoir de s'engager à restituer à la Lituanie son autonomie comme elle l'a fait pour la Pologne ;

9. Le gouvernement russe ne se contentant pas de tous les sacrifices du peuple lituanien au cours de cette guerre, ordonna à ses troupes en retraite de détruire en Lituanie tout sur leur passage, et des centaines de milliers de Lituaniens furent arrachés de force à leur sol natal et exilés jusqu'en Sibérie.

Prenant en considération les raisons ci-dessus énumérées, le peuple lituanien, abhorrant le joug russe, ne veut plus à aucun prix s'y soumettre de nouveau, *mais il croit devoir déclarer* qu'il ne désire pas davantage *l'échanger contre aucun autre.* Il demande la restitution de son indépendance.

Mais les mois qui suivirent devaient voir à Lausanne des manifestations plus importantes encore pour l'avenir de la Lituanie.

Ce fut d'abord du 26 mai au 3 juin 1916, au siège du Bureau d'Informations et convoquée par lui, une nouvelle conférence lituanienne à laquelle figurèrent, entre autres Lituaniens de marque, le député à la Douma Iĉas, MM. Bartuška, Bielskis, membre du Conseil national, Karuža, tous délégués d'Amérique; puis, dans la trame du troisième Congrès des Nationalités qui se tint du 27 au 30 juin, un échange de vues lituaniennes avec des délégués de la mère-patrie occupée. Ensuite de quoi, le Bureau d'Informations fut l'objet d'une réorganisation en règle qui comportait une notable extension, répondant au développement des services, en même temps que le Conseil national prenait corps en Suisse sous forme de Conseil National Suprême constitué en Délégation permanente de dix membres. Cette délégation avait pour mission de représenter la nation lituanienne en veillant sur ses intérêts et possédait de plus pleins pouvoirs pour négocier avec les Etats belligérants et traiter du futur statut de la Lituanie.

La délégation lituanienne se montra aussitôt digne de l'autorité qui lui était conférée et, rapidement en vedette, exerça une influence décisive sur les destinées de la Lituanie, dont par son incessant et vigilant labeur elle hâta l'évolution vers l'indépendance. Elle mit le sceau à son activité en octobre-novembre 1917 en tenant à Berne les assises plénières du lituanisme et en y coordonnant en une large synthèse les résultats des efforts lituaniens de la mère-patrie et du dehors (Russie,

Amérique, Suède et Suisse) ainsi que les siens propres pour la reconstitution de l'Etat des ancêtres.

En Lituanie, le mouvement national lituanien, après une propagande intense jusque dans les coins les plus reculés de la Lituanie occupée, — propagande permise en dernière heure par l'administration d'Ober-Ost sous l'influence de plus en plus impérieuse du travail d'éclaircissement lituanien tant de Lituanie que du dehors, qui commençait à porter ses fruits dans le peuple comme dans la représentation populaire de l'empire allemand (Erzberger), — avait en effet abouti en septembre 1917 à la réunion de la Diète de Vilnus qui, à plus d'un siècle de distance, se trouvait enfin appelée à renouer solidement la « chaîne des temps » lituaniens.

Cette diète comprenait deux cent quinze membres, appartenant à tous les partis, classes et conditions. Après un examen aussi approfondi que calme et libre de tous les aspects de la situation et des conséquences qu'entraîneraient les décisions à prendre, elle s'était à l'unanimité prononcée en faveur de la restauration d'un Etat lituanien indépendant, s'appropriant d'enthousiasme la formule du vétéran des luttes nationales qui la présidait, le Dr Bassanavicius, dans son discours inaugural : « La Lituanie ayant été rayée de la carte de l'Europe, après un siècle d'inique oppression, se lève pour reprendre sa place parmi les Etats libres d'Europe ». Elle avait au cours de sa session créé l'institution représentative lituanienne qui figurait principalement à son programme et qui fut constituée sous le nom de Conseil d'Etat, en lituanien « Taryba ».

Ce fut cette création que les organisations lituaniennes du dehors ratifièrent à Berne au cours de la confé-

rence précitée, de concert avec les délégués de la « Taryba » et d'un commun accord, les représentants du lituanisme réunis accélérèrent l'évolution de l'institution nouvelle en déterminant ensemble sa compétence.

La « Taryba » devenait ainsi « Préparlement » d'une constituante de ratification, avec pleins pouvoirs, même exécutifs, ayant qualité pour gouverner « pour le compte de qui il appartiendrait », à savoir cette fois une Lituanie maîtresse de ses destinées, et en *negotiorum gestar* du gouvernement lituanien définitif. Le Conseil national suprême subsistait avec son autorité parallèle, prépondérante en matière de questions extérieures, fruit naturel de sa composition interlituanienne, de sa grande expérience comme d'une indépendance que son établissement en sol neutre soulignait aux yeux les plus prévenus comme aux jugements les plus difficiles.

L'œuvre toujours extrêmement délicate d'un début de Restauration — il n'y a qu'à comparer les exemples que fournissent les histoires d'Angleterre et de France et encore là ne s'agissait-il que du rétablissement de dynasties, non des Etats eux-mêmes qui n'avaient cessé d'exister — avait été menée à bien. Jamais on n'avait vu de peuple plus uni pour la grande cause de ses destinées comme mieux d'accord avec lui-même sur le cadre dans lequel elles devaient se dérouler.

Et cependant le programme avait été vaste et varié. On en jugera par les résolutions publiées de la conférence de Berne ci-dessous reproduites :

1. La Conférence lituanienne réunie à Berne du 1er au 15 novembre, adhère à la résolution de la Diète lituanienne

de Vilnus, réclamant l'indépendance absolue de la Lituanie qui devra être constituée en un Etat gouverné démocratiquement.

2. La Conférence lituanienne, considérant que la *Taryba* (Conseil d'Etat) formera le noyau du futur gouvernement de la Lituanie indépendante, reconnaît qu'elle doit avoir une compétence aussi large que le permet l'état de guerre actuel, notamment dans les matières et domaines suivants :

1. Assistance publique ; — 2. Fixation des dommages de guerre ; — 3. Reconstitutions en général ; — 4. Instruction publique ; — 5. Cultes ; — 6. Régime des associations et des sociétés ; — 7. Presse et publications ; — 8. Pétitions et plaintes ; — 9. Finances (création d'une Banque Nationale) ; — 10. Commerce et industrie ; — 11. Justice ; — 12. Police ; — 13. Administration locale (contrôte des autorités et juridictions) ; — 14. Agriculture (réforme agraire ; restitution des biens de l'ancien Etat lituanien) ; — 15. Elaboration de la Constitution.

La Conférence adhère à la résolution de la Diète de Vilnus relative aux droits des minorités.

3. *a*) Considérant que l'enseignement doit être à tous ses degrés adapté aux conditions et aux besoins vitaux d'un pays, la Conférence lituanienne de Berne demande à cette fin que l'organisation, l'administration et le contrôle de l'enseignement en Lituanie soient intégralement remis aux mains de la *Taryba*, qui veillera en outre à ce que le dit enseignement soit donné, de l'école primaire à l'Université incluse, en langue lituanienne, l'allemand n'y devant être que facultatif.

b) Considérant que la nation lituanienne, eu égard à son développement intellectuel et aux exigences qui résultent de la Restauration de l'Etat, ne saurait se passer d'un établissement d'enseignement supérieur, la Conférence recommande à la *Taryba* de prendre toutes les mesures

nécessaires en vue du rétablissement de l'Université de Vilnus, dans le plus bref délai possible.

4. Considérant que certaines personnalités et certains groupes ethniques minoritaires de Lituanie ont créé et entretiennent un mouvement qui va à l'encontre des aspirations lituaniennes et de la restauration intégrale de l'Etat lituanien, mouvement qui a trouvé son expression la plus frappante dans le mémoire des quarante-quatre notabilités polonaises domiciliées en Lituanie, réclamant à M. de Bethmann-Hollweg l'annexion pure et simple de la Lituanie à la Pologne, la Conférence lituanienne de Berne stigmatise énergiquement de semblables manifestations et l'agitation dont elles procèdent, et, constatant que de pareilles menées tombent sous le coup de la vindicte des lois, demande à la *Taryba* de prendre telles mesures que de droit et de déférer les coupables à la justice pour crime de haute trahison.

5. *a*) Considérant la situation déplorable dans laquelle se trouve, au point de vue moral et religieux, le diocèse de Vilnus, à la suite des menées et intrigues du genre de celles sus-indiquées, menées et intrigues panpolonaises auxquelles l'administrateur actuel du diocèse, malgré son caractère sacerdotal, consent à se prêter, la Conférence lituanienne de Berne demande à la *Taryba* d'obtenir, dans le plus bref délai, la nomination d'un nouvel évêque au siège de Vilnus et de réaliser, tant par elle-même que par voie d'accord avec les autorités ecclésiastiques suprêmes, toutes les réformes nécessaires à la cessation d'un pareil état de choses.

b) Considérant que, dans le diocèse de Seinai, la polonisation est l'œuvre de membres du clergé de l'Eglise catholique qui, entre autres, utilisent tout particulièrement à cette fin les séminaires ecclésiastiques institués pour la formation des clercs, et que, dans le diocèse de Kaunas, la propagande pan-polonaise s'est ouvertement

affichée dans les édifices consacrés au culte, dont ce n'est à aucun titre la destination, la Conférence lituanienne de Berne demande à la *Taryba* de prendre les mesures énergiques adéquates à cette situation anormale en vue d'y mettre un terme, insistant en outre auprès de la *Taryba* pour qu'elle veille avec un soin équitable mais jaloux au maintien de l'intégrité du patrimoine moral et matériel de la Lituanie et de son peuple.

6. La Conférence lituanienne de Berne exprime ses sentiments de profonde gratitude à Sa Sainteté Benoît XV pour l'organisation de la collecte mondiale que Sa Sainteté a daigné ordonner au profit de la Lituanie, dans toutes les églises de la catholicité. Elle manifeste l'espoir qu'eu égard à la situation lamentable et périlleuse de la Lituanie, les évêques qui n'auraient pas encore prescrit cette collecte dans leurs diocèses la prescriront au plus tôt pour contribuer au soulagement d'une grande infortune. La Conférence rappelle que, conformément à la décision du Saint-Père et de NN. SS. les évêques de Lituanie, tous les produits de la collecte doivent être remis au Comité exécutif lituanien de Lausanne, seul qualifié pour répartir le produit de la collecte entre toutes les organisations de bienfaisance de Lituanie.

7. Eu égard à la situation précairede la mère-patrie qui réclame sans délai ni retard l'assistance la plus complète et la plus dévouée, la Conférence lituanienne de Berne adresse aux Lituaniens du monde entier, et tout particulèrement à ceux d'Amérique, le plus chaleureux appel en vue de la constitution rapide du fonds destiné à venir en aide, le plus tôt possible, au pays natal.

8. La Conférence lituanienne de Berne décide d'envoyer une délégation au représentant des Etats-Unis à Berne, pour le prier de transmettre, en l'appuyant, la demande qu'elle

lui adresse de faire parvenir le reliquat du produit de la journée lituanienne aux Etats-Unis, du 1er novembre 1916 (soit 130,000 dollars) — reliquat déposé au Comité de la Croix-Rouge, à Washington — au Comité central lituanien de Vilnus, par l'intermédiaire du Comité lituanien de Fribourg (Suisse) et ce, en conformité à la décision du Comité central lituanien des Etats-Unis.

9. La Conférence recommande à la *Taryba* de prendre toutes les dispositions nécessaires et utiles en vue de l'organisation d'une collecte générale en Lituanie même.

10. Etant donnés les bruits calomnieux que font courir certains adversaires de la cause lituanienne sur la non-distribution intégrale aux intéressés du produit des diverses collectes et pour couper court à ces bruits, la Conférence lituanienne de Berne déclare qu'il y a en Lituanie un Comité central lituanien de secours contrôlant cent cinquante sous-comités locaux; que cette organisation a été créée dès le début de la guerre, avant l'occupation allemande, qu'elle jouit de la confiance de tous et qu'elle fonctionne à la satisfaction générale, que le contraire eût d'ailleurs étonné en raison des garanties morales que présente l'organisation.

11. La Conférence lituanienne de Berne, apprenant que différentes organisations polonaises de bienfaisance en Europe ont tenté de s'approprier certaines sommes provenant de la collecte mondiale lituanienne dans les églises de la catholicité, ne peut s'empêcher d'exprimer son indignation et de protester contre le procédé, d'autant plus que les dites organisations ne se sont pas fait faute d'appliquer exclusivement aux œuvres et aux besoins polonais le produit d'une collecte mondiale antérieure, cependant ordonnée au bénéfice commun de la Lituanie et de la Pologne.

La Conférence ne sait en outre comment qualifier l'appropriation par les Polonais des neuf dixièmes des 100,000 roubles envoyés par le Comité de la grande-duchesse Tatiana de Petrograd au Comité central lituanien de Vilnus.

Il fallait tirer la conclusion naturelle du grand résultat obtenu, se séparer officiellement de la Russie. La Taryba et le Conseil National suprême s'en chargèrent les 11 et 25 décembre 1917, confirmant ainsi la décision préliminaire de la Diète lituanienne de Petrograd de juin 1917 qui manifestait le revirement le plus complet qu'on pût imaginer dans la mentalité de bon nombre de Lituaniens, surtout de Russie, ayant eu, jusque fort avant dans le cours de la Révolution, en hommes et choses de Russie, de cette Russie où ils vivaient, la « foi du charbonnier ».

Cette décision du Conseil National suprême était rédigé dans les termes suivants :

La Lituanie se sépare de la Russie.

Considérant :

1. Que la Lituanie a été indépendante du XIIIe siècle à la fin du XVIIIe siècle ;

2. Que la Lituanie, annexée à la Russie par force, n'a jamais cessé de revendiquer son indépendance, même les armes à la main en 1830, 1863, 1905 ;

3. Que la Lituanie a été honteusement opprimée, maltraitée pendant 120 ans par le gouvernement tsariste et que, après la révolution, le gouvernement provisoire lui-même n'a tenu aucun compte de ses revendications malgré notre adhésion au début de son arrivée au pouvoir (déclaration du 20 avril 1917) ;

4. Qu'à l'heure actuelle la majeure partie de la Lituanie est occupée par les Allemands, que toute la Russie se trouvant dans une situation nouvelle créée par les derniers événements est dans l'impossibilité de remplir ses devoirs et ses obligations à l'égard du peuple lituanien et que par contre le peuple lituanien, en dépit de l'oppression qu'il a supportée pendant un siècle, n'a jamais cessé jusqu'à ce jour de satisfaire loyalement à ses obligations envers l'Etat russe, le Conseil National Lituanien, dépositaire et gardien fidèle des intérêts suprêmes de la patrie, déclare :

I. Que le peuple lituanien se considère d'ores et déjà dégagé de tous liens envers l'Etat russe ;

II. Que le peuple lituanien, invoquant le principe du droit de tous les peuples de disposer d'eux-mêmes proclamé par les puissances, a le droit et le devoir de prendre en main ses destinées et de faire reconaître son indépendance par les puissances étrangères.

Depuis lors, les événements marchèrent rapidement. Au prince d'Isenburg, dont les procédés rappelaient trop ceux de ses plus mauvais prédécesseurs russes, succéda à la tête d' «Ober-Ost », le baron de Falkenhausen dont la souplesse courtoise facilita la « mise en selle » de l'Etat lituanien. Le 9 janvier 1918 eut lieu la première séance de la « Taryba », séance au cours de laquelle furent nommées les diverses commissions nécessaires à l'administration provisoire du pays. Enfin, le 23 mars, eut lieu la reconnaissance de la Lituanie par l'Empire allemand. Premier pas dans la Société des Nations où la Lituanie s'apprête à chevaucher.

Nous avons vu avec quelle aisance et quel succès la Lituanie libérée du joug russe avait pris ses affaires en mains dans tous les domaines où l'administration d'oc-

cupation allemande avait rompu avec ses habitudes autoritaires de le prise de possession. Les résultats obtenus par l'esprit de charité lituanien pendant la guerre sont peut-être plus édifiants encore, car ils montrent que dans le peuple lituanien les qualités du cœur ne le cèdent en rien à celles de l'intelligence, les unes et les autres soutenues et développées par un sens et un besoin de la « norme » d'où procèdent et l'esprit d'organisation dans la solidarité et le souci de l'exécution en pleine conscience du classique *age quod agis.*

C'est ce qui permit de tenter l'œuvre, apparemment irréalisable, d'assistance d'un peuple distribué entre deux continents et sur l'un d'eux, partagé entre un occupant rigoureux et un prétendu « protecteur » faisant errer à l'aventure dans son étendue sans fin, jusqu'en Sibérie, ses milliers d'otages lituaniens, à la recherche d'une nouvelle « Terre promise... » russe ! ! ! C'est aussi ce qui permit de réussir dans l'impossible gageure.

L'œuvre accomplie fut telle qu'il ne saurait être question, dans ces quelques pages, de la décrire dans tous ses détails. Bornons-nous donc à quelques indications.

En Lituanie, tout d'abord, dès le début des hostilités, de nombreux comités et stations d'assistance aux réfugiés et aux victimes de la guerre furent fondés. Dans sa désorganisation, le gouvernement russe fut bientôt tout heureux d'avoir recours à leur charité prévoyante et zélée. Plus heureux encore les malheureux vieillards, femmes et enfants que les fonctionnaires tsaristes faisaient traîner dépourvus de tout, souffreteux, bon nombre bientôt souffrants, malades à marquer la route de

leurs corps épuisés et même de leurs cadavres, en otages de Prusse orientale, notamment de Lituanie prussienne, dans le désordre, la confusion et l'arbitraire de son vaste empire et que réconfortait au passage la solidarité lituanienne ! Eu égard aux susceptibilités de la mauvaise conscience russe, manifestations dangereuses et d'autant plus louables de la part de ceux qui les risquaient !

Puis, ce fut la mission en Russie de M. Keinis, député à la Douma, et de M. Kairys, l'ingénieur bien connu, dont il a déjà été question à plusieurs reprises, mission que seconda le consul des Etats-Unis à Moscou et que couronnèrent les plus beaux et les plus solides résultats.

L'aide ne tarda pas non plus à venir de l'Amérique lituanienne et profita à tous sans distinction de nationalité [1].

Les Allemands avançant, le calvaire de la « retraite civile » des Lituaniens de Lituanie ordonnée par le gouvernement russe — on déménagea de Vilnus jusqu'à la statue équestre de Mouraview-le-Pendeur, ornement relatif d'une des places de la ville — commença. Calvaire douloureux s'il en fut, car depuis les premières migrations d'otages « étrangers », sous l'impression de la défaite, l'ordre général et la bienveillance particulière pour les administrés, surtout les Allogènes, n'avaient pas augmenté dans l'Empire russe ! Plus d'un « évacué » mourut en route avant d'avoir atteint à petites journées le lointain village de Russie ou même de Sibérie qui devait lui servir de « refuge » et « l'isba » appelée à le consoler de la « belle chaumière » du loin-

---

[1] Cf. suprà.

tain gouvernement de Suvalkai ! C'est alors que les apôtres de la Renaissance lituanienne que les événements trouvèrent en Russie ou y refoulèrent, plus que jamais donnèrent leur mesure.

Ce fut Icas fondant à Petrograd la revue *Lietuviû Balsas* qui devait bientôt être l'âme des œuvres d'assistance lituaniennes en Russie ; ce fut le baron Schilling continuant, en la développant, l'œuvre méritoire du début de la guerre du membre de la Douma, M. Bulat ; ce fut Mgr Olševski qui, avec la tranquille simplicité de ses convictions chrétiennes, le sens des choses durables qu'elles lui donnent et sa ténacité lituanienne, se mit à créer du définitif dans ce provisoire en multipliant ses fondations scolaires lituaniennes en cette Grande-Russie où l'on n'était censé vivre qu'en « oiseaux de passage » — il est vrai qu'en Russie tsariste, comme dans tous les pays mal gouvernés, il n'y a rien de tel pour durer que le provisoire ! — et combien d'autres encore dans de nombreuses villes et bourgades !

Tant et si bien que, dès mars 1916, au Congrès des organisations lituaniennes de secours aux fugitifs en Russie qui se tint à Petrograd, sous la présidence de M. Icas, on pouvait par exemple constater qu'à Moscou, il y avait cent-cinquante-cinq maisons de refuge, trois asiles pour enfants, huit écoles d'artisans, un hôpital pour venir en aide aux 15,000 réfugiés lituaniens dont la plupart avaient besoin d'être assistés. Les chiffres pour les 20,000 réfugiés de Petrograd, à la moitié desquels il fallait venir en aide, étaient les suivants : quatre grandes maisons de refuge, huit asiles pour enfants (940 furent recueillis) douze écoles primaires (avec près de 1290 élèves), six pensionnats pour lycéens,

deux cuisines populaires, un hôpital. Dans d'autres villes, c'était à l'avenant.

Cependant, ainsi que nous l'avons laissé entrevoir, la Lituanie du dehors ne restait pas inactive. Elle prenait bien plutôt, et ce très rapidement, une large part à la solution du problème de l'assistance lituanienne, profitant de sa situation en terre neutre ainsi que d'avantages de position géographique pour s'attaquer victorieusement à d'autres aspects du problème qui, ailleurs, ne pouvaient que moins heureusement retenir l'attention.

Grâce aux efforts aussi persévérants qu'avisés de l'abbé Steponaïtis et au concours que ne lui ménagèrent pas ses éminents compatriotes l'abbé Dzmididavicius, Purickis et J. Gabrys, un comité lituanien de secours aux victimes et prisonniers de guerre militaires et civils fut constitué à Fribourg, en Suisse. Bientôt, des dizaines de milliers de prisonniers de guerre se trouvèrent régulièrement secourus. L'entreprise reçut une telle extension que des succursales durent être crées en pays neutres, à Copenhague et à Barcelone.

Il restait néanmoins beaucoup à faire... Si généreuse que fût la « dispora » lituanienne, surtout les riches colonies d'Amérique et d'Angleterre, l'infortune à secourir était telle que les ressources recueillies suffisaient à peine à l'adoucir, encore moins à la faire cesser.

Innocente victime des fautes des autres comme la Belgique et la Pologne et comme elles, souffrant pour tous, le Lituanie était en droit de faire appel à tous. Et comment le mieux faire que par le canal de Celui qui,

de la Ville Eternelle, dominant de toute la hauteur de son magistère les querelles humaines, était déjà venu en aide à ses sœurs en détresse et dont elle n'avait jamais cessé d'être la fille respectueuse et la servante fidèle et zélée ?

C'est ce que comprit J. Gabrys et, à la date du 2 mars 1916, il adressait à Sa Sainteté Benoît XV par l'intermédiaire de Mgr Pacelli, une lettre que nous reproduisons dans ses parties essentielles[1] :

Très Saint-Père,

Au début de la guerre, en 1914, lorsque les troupes russes envahirent la Prusse Orientale, toute la Lituanie et ses forteresses : Kaunas, Dvinsk, Olita, Gardinas, devint un vaste camp où furent groupées des troupes russes. Tout ce qui put servir à l'armée russe : les céréales, les chevaux, le bétail et les vivres de toutes sortes fut réquisitionné à plusieurs reprises pour les besoins de l'armée, de sorte que le strict nécessaire fut laissé à la population.

En 1915, les Russes, repoussés de la Prusse Orientale, abandonnèrent à l'ennemi une province après l'autre ; une partie de la population de la Lituanie fut forcée d'abonner ses foyers et de s'enfuir ; beaucoup d'habitants furent brutalement chassés de force par les troupes russes en retraite, dans les provinces lointaines de la Russie et jusqu'en Sibérie. La majeure partie de ceux qui réussirent à se cacher dans les forêts ou les marais et à regagner ensuite leur village y trouvèrent leurs chaumières détruites, soit au cours des batailles livrées pas à pas par les Russes aux Allemands, soit par les Russes eux-mêmes qui, pendant leur retraite, brûlèrent et dévastèrent tout sur

[1] Cf. *Recueil de Documents* concernant la journée lituanienne accordée par Sa Sainteté Benoît XV, Lausanne 1918, pp. 7 et seq.

leur passage pour ne laisser à l'envahisseur qu'un désert.

Des témoins oculaires qui ont pu visiter la Lituanie tout dernièrement, témoignent que le pays, en certains endroits, présente l'aspect d'un véritable désert; pas une demeure, pas un arbre, tout est rasé par les rafales d'obus. Toute la zone frontière des gouvernements de Souvalkai et de Kaunas présente le même aspect; dans cette zone, les villes de Kalvaria, Kibartaï, Ŝirvinta, Naumiestis, Sudargai, Ŝakiai, Yourburg, Tauragé, Kretinga, Gargždai sont réduites en cendres. Une partie de la population aisée put s'enfuir à l'intérieur du pays, mais les plus pauvres vivent soit dans les décombres de leur maison, soit dans des trous creusés dans la terre. Une misère affreuse y règne.

La ligne du Niémen offre un spectacle identique, car la résistance des troupes russes appuyées sur les forteresses Kovna, Olita, Grodna y fut des plus acharnées. Dans toute la périphérie de Kovna, dans un rayon de 30 kilomètres, les bourgades de Veivery, Budka, Mauruce, Garlava, Zapiŝkis, sont complètement rasées. Aux alentours des forteresses d'Olita et de Grodna, les bourgades suivantes sont anéanties: Prienai, Simnas, Serée, Druskenikai, Liŝkava, etc. Ceux qui pensent que les habitants ont abandonné définitivement les décombres de leurs foyers se trompent; la plupart d'entre eux sont retournés dans les ruines de leurs maisons, car étant des agriculteurs de profession, ils tirent leurs principales ressources de la terre qu'ils ne veulent abandonner à aucun prix. Il est évident que leur récolte étant détruite, ils sont dans une misère affreuse et obligés de vivre de la charité publique qui est de beaucoup insuffisante.

Le même état de chose existe dans les districts de Ŝauliai et de Ponevejis, du gouvernement de Kaunas, où, au cours des batailles, les villes, bourgades, villages et fermes ont été détruits.

C'est un tout autre aspect qu'offre une large bande de territoire commençant en Courlande moyenne, le district Novoalexandrovsk du gouvernement de Kaunas, la partie occidentale du gouvernement de Vilnius où les troupes russes obligées d'abandonner la ligne du Niémen et désespérées de ne plus pouvoir défendre le pays ne voulurent rien laisser à l'ennemi : les villages, les fermes, les récoltes ont été brûlés, la population contrainte d'évacuer les usines; les outils et les matières premières transportés à l'intérieur de la Russie. Cette partie du pays donne l'impression d'un désordre épouvantable. Bien qu'une partie des habitants ait été forcée d'évacuer, le nombre des habitants n'ayant à l'heure actuelle aucun moyen d'existence dépasse un milion et demi. Seule la charité publique, organisée sur de très larges bases, comme en Belgique au début de la guerre, pourrait sauver la population de la faim et de la mort des maladies contagieuses: typhus, choléra et autres qui l'accompagnent toujours.

La misère de la Belgique, comparée à celle de la Lituanie, est encore un paradis. Il est vrai que la Belgique a été énormément soulagée par l'humanité tout entière et surtout par les Américains.

Quant à la majeure partie des habitants restés sur place, leur misère est atroce. Ils manquent de tout: de pain, de charbon, de bois, de sel, de sucre, etc.

Nous osons nous adresser à Votre Sainteté en Lui demandant de bien seconder notre tâche profondément humanitaire pour soulager les souffrances de notre malheureux peuple.

Nous espérons fermement, Très Saint-Père, que vous voudrez bien ordonner une quête dans toutes les églises catholiques du monde, comme cela a été fait pour les Polonais et autres peuples catholiques cruellement atteints par la guerre, car le peuple lituanien a d'autant plus besoin de

secours que ses misères s'accroissent considérablement avec la durée de la guerre.

Convaincu que Votre cœur paternel ne restera pas insensible aux souffrances de la pieuse Lituanie, je reste, Très Saint-Père, Votre dévoué et obéissant serviteur.

(Signé) *J. Gabrys.*

Le 14 du même mois, M. Gabrys recevait de Mgr Pacelli la lettre suivante [1] :

Monsieur,

J'ai bien reçu Votre lettre du 2 courant concernant la douloureuse situation dans laquelle se trouve un grand nombre de familles lituaniennes restées dans leur pays.

Je puis vous assurer que le Saint-Père, dont le cœur est ému par les souffrances de ces populations, a daigné décider de venir également à leur secours dans la mesure que le Lui permettra Son auguste pauvreté, comme Sa Sainteté s'est déjà empressée de le faire en faveur d'autres peuples si durement éprouvés par le fléau de la guerre.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments dévoués en Notre Seigneur.

(Signé) *Eug. Pacelli.*

Et Sa Sainteté faisait transmettre à la Section de Vilnus du Comité central de la Société lituanienne pour les victimes de la guerre la somme de 10,000 francs.

Cependant, la quête demandée dans toutes les églises de la catholicité par la lettre de J. Gabrys du 2 février n'était pas encore ordonnée et rien ne laissait prévoir qu'elle dût l'être de sitôt. Son noble geste de charité

---

[1] Cf. *Journée lituanienne*, p. 190.

personnelle accompli — geste dont on lui sut infiniment de gratitude — Rome sur la question de principe de la quête œcuménique qui impliquait la question préjudicielle de la reconnaissance de l'entité morale lituanienne, se hâtait avec sa prudente lenteur. Il sembla longtemps qu'on y fût resté à l'apparent truisme de la Lituanie, province polonaise.

L'année 1916 se passa du côté lituanien en démarches répétées auprès ou à l'ombre du Vatican pour y dissiper le souvenir de... l'Union de Lublin (1569).

Ce fut d'abord M. Icas que le Comité central de Petrograd délégua à Rome pour reprendre l'idée de J. Gabrys et la faire aboutir. Après bien des difficultés provenant de la lointaine mais... toujours présente Union, l'éminent député à la Douma put en juin 1916 obtenir une audience du Saint-Père, auquel il remit un mémoire dont voici les parties essentielles[1] :

Très Saint-Père,

Le sort du peuple lituanien est des plus malheureux. Par suite de sa situation géographique, le territoire lituanien se trouve transformé en un champ de bataille, depuis le début des hostilités. Tour à tour, les troupes russes et allemandes l'ont occupé : Kaunas (Kovna), Gardinas (Grodno), Suvalkai (Souvalki), Vilnus (Vilna) et d'autres villes encore furent témoins de sanglants combats. La population, épouvantée par l'invasion allemande, s'est enfuie dans la Russie septentrionale. Plus de 350,000 fugitifs lituaniens furent obligés de quitter le sol natal pour se voir ensuite exposés à souffrir de la faim et des calamités de l'exil. La population restée dans les provinces litua-

---

[1] Cf. *Journée lituanienne*, pp. 11 et seq.

niennes occupées par les Allemands n'en est pas moins malheureuse. Le territoire lituanien tout entier est devenu peu à peu un vaste champ de bataille. Là où il y avait des campagnes florissantes et de riches cités, ce n'est plus aujourd'hui qu'un véritable spectacle de dévastation. La Lituanie est ruinée ! Le peu qui avait été sauvé fut séquestré pour les réquisitions de l'armée allemande. Les choses de première nécessité ont tant renchéri qu'il est impossible de pouvoir se les procurer. En outre, tant de choses font défaut que l'on ne pourrait plus les acheter, même si l'on voulait les payer au prix maximum. Dans beaucoup d'endroits, la population est affamée et les personnes qui ont réussi à visiter ces malheureuses contrées en parlent dans des termes effrayants.

Avant l'occupation de Vilnus (Vilna), capitale de la Lituanie, un Comité Central Lituanien fut organisé pour secourir les malheureuses victimes de la guerre. Ce Comité avait fondé 140 succursales, mais après l'invasion allemande son action fut arrêtée, par suite du manque de moyens. Cependant, une partie de ce Comité dont j'ai l'honneur d'être le président est partie pour St-Pétersbourg où il fonctionna encore. Il s'est réorganisé dans toute la Russie, en vue d'assurer aux réfugiés lituaniens, non seulement un secours matériel, mais aussi un appui moral.

Le Comité Central Lituanien a réussi jusqu'à présent à réunir la somme de cinq millions de roubles, soit treize millions de francs. Les dons sont en majeure partie recueillis par les Lituaniens de l'Amérique du Nord et par ceux de Russie, avant que leur patrie ne fût occupée par les Allemands. Ces derniers temps, une collecte faite le même jour dans toutes les églises lituaniennes a rapporté trente mille roubles.

Bien que le Comité Central soit à même de venir en aide aux réfugiés lituaniens disséminés en Russie, il ne

peut rien faire pour les Lituaniens qui restent encore dans la zone occupée par les Allemands, et cela à cause du manque de fonds. Si le Comité disposait de moyens suffisants, il pourrait, grâce à son organisation, venir également en aide à ces malheureux. Mais nos ressources sont, hélas, presque épuisées, étant donné l'impossibilité qu'il y a pour les réfugiés de gagner leur vie. Aussi le Comité Central Lituanien m'a chargé, en ma qualité de président, de prier Sa Sainteté de prendre pitié de la malheureuse nation lituanienne, en fixant un jour pour la collecte dans toutes les églises du monde catholique, avec la prière que Dieu, en nous donnant la paix désirée, veuille bien alléger les souffrances de la nation lituanienne, qui est et a toujours été fidèle à sa foi et à l'Eglise catholique.

Dans cet espoir, prosterné à Vos pieds, très Saint-Père, j'implore pour moi et pour la malheureuse Lituanie la Bénédiction Apostolique.

De Votre Sainteté, je reste le Fils dévoué,

(Signé) *Martino Iĉas.*

Sa Sainteté promit de prendre en considération la misère de la Lituanie et de lui venir en aide dans la mesure de ses forces.

A quelques semaines de là, M. l'abbé Dr Bartuška, retour de Lituanie où il avait rempli une mission dont il a été précédemment question, passant par Rome pour retourner en Amérique vià Naples, put faire part au Saint-Père d'impressions qui avaient manqué à M. Iĉas[1] (juillet 1916).

Cette visite marque un progrès dans la réalisation des desiderata lituaniens. Benoît XV était gagné au

[1] Cf. « Mémoire » ap. *Journée lituanienne*, pp. 14 et seq.

principe d'une « Journée lituanienne » dans les églises de la catholicité, mais il en faisait dépendre l'application d'une pétition collective à lui envoyée par l'épiscopat lituanien. Or, par suite de circonstances, dont le Conseil national suprême lituanien exposait le détail au Saint-Siège dans sa lettre du 12 janvier 1917[1], il était impossible aux évêques de Lituanie de se concerter à cette fin. La quête se trouvait ainsi renvoyée à une date absolument indéterminée, et cependant la misère en Lituanie ne faisait que croître.

M. l'abbé Bučys, ancien professeur à l'Académie ecclésiastique de Petrograd, envoyé ensuite à Rome pour y poursuivre et parfaire l'œuvre des précédents délégués, y fut encore moins heureux qu'eux.

Il était réservé à la diplomatique ténacité de Mgr Olševski d'aboutir au début de 1917 au cours d'un séjour à Rome où une lettre du Conseil National suprême de Lituanie à Sa Sainteté du 12 janvier 1917 l'avait précédé, invoquant entre autres le précédent de la « Journée lituanienne » d'Amérique autorisée et préconisée par le président Wilson (novembre 1916). En date du 19 février 1917, Son Eminence le Cardinal Gaspari, Cardinal Secrétaire d'Etat, répondait en ces termes à la supplique de Mgr Olševski à sa Sainteté du 2 février précédent, en tenant largement compte de quelques-unes des précisions du mémoire Bartuška de juillet 1916 :

Très Illustre et Très Révérend Monseigneur !

Le Saint-Père a eu la douleur d'apprendre le bien triste sort qui est échu au peuple lituanien, tandis que les flo-

---

[1] *Journée lituanienne*, p. 24.

rissantes campagnes et les riches villes de cette laborieuse contrée sont aujourd'hui réduites à la détresse et à la ruine.

Mais ce qui a encore plus touché le cœur miséricordieux du Saint-Père, c'est le fait d'avoir appris par un message du Comité Central Lituanien que la charité des frères du monde entier, après s'être déjà manifestée si souvent envers tant de victimes de la guerre et particulièrement envers les populations de la Belgique et de la Pologne, n'a pas encore atteint les malheureux habitants de la noble Lituanie qui depuis si longtemps languissent dans les privations et dans la douleur.

Profondément sensible aux souffrances de tant de ses fils qui possèdent le beau titre d'avoir toujours été fidèles à l'Eglise et à la religion, le Souverain Pontife ne cesse de faire pour eux de ferventes prières, afin qu'ils puissent obtenir au plus tôt des effets réconfortants de la Divine Miséricorde.

Désireux cependant de venir en aide aux Lituaniens et de participer personnellement à la collecte dans la mesure où dans l'insuffisance actuelle des moyens et l'accroissement constant des détresses le permettent, Sa Sainteté a bien voulu désigner une somme de 20,000 fr. pour alléger le sort des Lituaniens. Bien que cette somme soit modeste, elle montre du moins l'amour du Saint-Père pour les innocentes victimes de la guerre.

Mais puisque la pénible expérience de cette guerre qui dure depuis plus de trente mois lui a appris que pour secourir les misères de la Lituanie, une contribution mondiale de tous ceux qui, bien qu'ils ressentent le contrecoup de ce conflit inhumain, n'ont pas été soumis à une aussi dure épreuve, est surtout nécessaire, le Saint-Père a daigné Vous autoriser, Vous, ainsi que les autres évêques de Lituanie, comme il le fit déjà au profit des populations de la Pologne, à inviter les évêques, Vos confrères du

monde entier, à choisir un jour de fête de cette année, qui pourrait être le dimanche dans l'Octave de l'Ascension, pour que dans toutes les églises catholiques des prières publiques et une quête charitable soient faites pour *les* malheureux Lituaniens.

Le Souverain Pontife nourrit l'espoir que tous ceux qui sentent la nécessité de fraternité chrétienne répondront à cet appel paternel avec une générosité proportionnée à ces infortunés : il est confiant que le produit de cette pieuse obole constituera une aide effective durable, ainsi qu'un grand réconfort moral. A titre de bienveillance paternelle envers ses malheureux fils lituaniens et envers tous les bons fidèles qui rivalisent à amoindrir leur tristesse, le Souverain Pontife leur octroie de cœur à tous Sa Bénédiction Apostolique.

Votre Excellence voudra bien notifier cette lettre à ses collègues de l'Episcopat lituanien pour prendre, d'accord avec eux, les mesures opportunes dans le but de recueillir les dons qui peuvent être envoyés ensuite soit directement, soit par l'intermédiaire du Saint-Siège, au *Comité Exécutif Lituanien de secours aux victimes de la Guerre, établi à Lausanne (Suisse)*.

Je profite bien volontiers de cette occasion pour Vous exprimer, très Illustre et très Révérend Monseigneur, mon estime sincère et distinguée.

Votre Serviteur,

(Signé) *P. Card. Gasparri.*

La grande action charitable était désormais possible et, au jour dit, elle se réalisa, provoquant partout un grand mouvement de compassion. La Suisse, aussi généreuse qu'hospitalière, se distingua par sa participation à cette œuvre de bienfaisance, surtout dans ses cantons catholiques.

La reconnaissance des Lituaniens fut très grande et une des premières manifestations de la Lituanie officiellement en voie de reconstruction, fut pour le Saint-Siège. La conférence interlituanienne qui, de fin octobre au début de novembre 1917, siégea à Berne pour approuver l'évolution de l'indépendance de la Lituanie et arrêter le statut du pays, envoya à Benoît XV le télégramme suivant :

Les délégués lituaniens de Lituanie, de Russie et d'Amérique réunis en Conférence à Berne pour prendre les décisions utiles à la restauration d'une mère-patrie indépendante, ainsi qu'à la représentation de ses intérêts moraux et matériels, saisissent avec un respectueux empressement cette occasion pour exprimer à Votre Sainteté leur gratitude la plus profonde pour son appel chaleureux en faveur d'une collecte dans toutes les églises de la catholicité au profit de leur peuple infortuné, de même que leur espoir de voir Votre Sainteté prendre part au futur Congrès de la Paix pour le plus grand bien de leur peuple, ainsi que pour celui de toutes les nationalités opprimées.

L'incompatibilité d'humeur du pur lituanisme et du polonisme s'était entre temps fait sentir également ailleurs qu'à Rome en matière caritative et avait reçu une solution de netteté tout aussi satisfaisante.

Un Comité général de secours aux victimes de la guerre en Lituanie fondé en 1915 par l'abbé Viscont avec le concours des abbés Steponaïtis, Dzmididavicius, Purickis du comte André Plater-Syberg, du baron Brunnhof, de MM. Puzynus, Pilsudski, frère du chef de la Légion polonaise et Šalkauskis eut bientôt à souffrir dans son développement des tendances divergentes

qu'il recelait dans son sein. De façon plus ou moins avouée, lituanisme pur et simple et lituanisme polonisant y étaient aux prises. M. Dzimidavicius, patriote lituanien impeccable, mit un terme à cette déperdition de forces, mieux employées dans leurs sphères respectives qu'en frottements inutiles, en soumettant les actes du Comité aux deux conférences lituaniennes de Lausanne de 1916 et en faisant prononcer la dissolution du Comité par la première des deux. Décision pénible pour le principal promoteur de l'œuvre, M. l'abbé Viscont, mais à laquelle il finit par se soumettre.

Il y avait eu là pour lui une occasion unique de se consacrer en toute simplicité et en tout dévouement à la cause nettement lituanienne. Ne pouvant imposer ses vues particulières ni les réaliser par lui-même, il a préféré, depuis, dépenser ses diverses qualités littéraires à cultiver son petit jardin.

Les autres membres du Comité, eux, éclairés mais nullement aigris et encore moins découragés par cet échec, en tête, M. l'abbé Steponaïtis, prêtre d'une haute valeur intellectuelle et morale — qui fut le premier à démasquer l'ambiguïté des procédés des polonisants du Comité — et admirablement secondé d'ailleurs par ses collègues, les abbés Dzmididavicius et Purickis, fondèrent un Comité purement lituanien « Lituania », le Comité central lituanien de secours aux victimes de la guerre.

Grâce au zèle véritablement inlassable de M. l'abbé Steponaïtis, un nombre incalculable de misères fut secouru et soulagé dans tous les rangs et dans tous les milieux lituaniens militaires et civils. L'inépuisable

générosité du lituanisme d'Amérique facilita cette action méritoire entre toutes qui, à l'heure actuelle, se poursuit avec une ardeur qui n'est pas près de faiblir.

Elle permet à un jeune prêtre de grand mérite, aussi modeste que savant, nous avons nommé M. l'abbé Purickis, de donner toute sa mesure. On voit ce qu'il serait apte à réaliser dans d'autres domaines du ministère de l'Eglise et nous ne doutons pas que, les temps normaux revenus, il ne soit en Lituanie un des bons ouvriers de la réédification lituanienne. Les remarquables qualités dont il a donné tant de preuves au dehors pour le service de son pays sont la caution la plus sûre de tout ce qu'il peut accomplir au dedans de sa patrie restaurée, reconstituée et apaisée.

CONCLUSION

Il y a quarante ans, un étudiant qui sent sourdre en lui toute l'ardeur contenue de la race lituanienne et vit pleinement, et dans le présent le plus immédiat, les espérances les plus idéales et les plus lointaines de celle-ci, groupe à Moscou où il est allé prendre ses grades, ses condisciples de Lituanie. Il leur insuffle sa foi en les destinées impérissables d'un pays qui fut très grand et qui, dans sa conviction raisonnée, doit le redevenir.

Le bon grain qu'il sème ainsi, germe et prospère en cet antique sol favorable qu'était la Lituanie, réveillant ses énergies séculaires toujours grosses de possibilités lituaniennes, ainsi que deux soulèvements en moins de quarante ans, au XIXme siècle (1831-1863), l'avaient, à deux reprises, éloquemment démontré. Aussi la moisson, pacifique cette fois, ne tarda-t-elle pas à être à la hauteur des espérances les plus audacieuses, bientôt égale et drue dans chaque sillon et dans tous les domaines : sciences, lettres, arts, institutions économiques et sociales, le domaine politique toutefois excepté.

Et encore, là aussi, au début du siècle (1905) la récolte parut-elle devoir venir aussi belle qu'elle pouvait l'être alors — sous la forme d'une autonomie provinciale dans l'enceinte du Grand Empire russe en attendant l'indépendance complète. Même dans cette dégradation, elle ne se réalise pas à ce moment, mais non sans laisser de multi-

ples promesses de moisson plus intégrale à heure plus propice et mieux préparée encore. Cette heure était à la veille de sonner lorsque la guerre mondiale éclata. Suppression (1904) de la prohibition Mouraview d'imprimer en caractères latins, qui seuls sont aptes à rendre la richesse comme la souplesse de la langue lituanienne, prohibition édictée comme une pénalité au lendemain (1864) de l'échec du deuxième soulèvement lituanien du XIXme siècle (1863) — et il n'en pouvait être de plus horrible en Lituanie pour la vie de l'esprit et l'existence même de la nation : droit relatif d'association enfin accordé ; légalisation de l'école lituanienne dans une autonomie relative, qui la faisait avancer de la prohibition à la tolérance, mais qui laissait tous frais aux bénéficiaires déjà accablés des charges publiques russes, en matière scolaire fatalement jusqu'au double emploi ; toutes mesures cependant bien élémentaires et qui dans leur conception comme dans leur exécution demeuraient, avec l'obstacle de la bureaucratie moscovite, bien souvent de pauvres demi-mesures, et cependant, ces « libertés » à la disposition des vaillants à l'intelligence ouverte et lucide et au cœur ardemment patriotique, dont les pages précédentes ont cherché à caractériser le rôle, et en ce milieu incomparablement favorable dont elles n'ont pu que faiblement rendre la sympathie, ont suffi à préparer la moisson suprême attendue de tous... même du gouvernement russe et profondément redoutée de lui. L'histoire dira un jour jusqu'à quel point la guerre mondiale, que tous en Russie, de la droite la plus extrême à la gauche la plus avancée, du grand-duc généralissime au dernier des moujiks, d'in-

telligence ou d'instinct, accueillirent avec enthousiasme, fut dans l'esprit des milieux influents la contre-attaque préventive russe contre les aspirations en voie de réalisation des Allogènes de l'Empire des tsars en général et des Lituaniens en particulier. Les premiers buts de guerre russes laissent assez deviner la réalité. Politique et stratégie étaient complémentaires l'une de l'autre en Lituanie comme en Galicie orientale. Il s'agissait tout autant de couvrir Vilnus et Kiew et ce, pour l'après-guerre comme pour la guerre elle-même, en s'assurant des « irredenta » respectives, la Lituanie prussienne et l'Ukraine autrichienne, que d'immobiliser stratégiquement, en la saisissant en quelque sorte par les cornes, la puissance militaire des Centraux. Plus tard seulement on pensa à Constantinople.

Et l'exode auquel le gouvernement russe, forcé d'abandonner ses propres provinces, bien loin d'y ajouter celles des autres, contraignit — comme otages à peine déguisés — les meilleurs éléments de Lituanie et d'Ukraine que la guerre trouva sur le sol natal, ne fait que confirmer cette impression.

Et cependant, entreprise vaine. La Lituanie décapitée de la plus grande partie de son « intelligence », n'en continuera pas moins à vivre et à agir en lituanienne, en vertu même de l'impulsion donnée en ce milieu favorable par ceux dont les événements l'avaient privée. D'aucuns même, à l'instar des Lituaniens d'Amérique, purent du dehors agir plus librement qu'ils ne l'avaient fait du dedans, en territoire occupé. De telle sorte que finalement, par prolongement heureux d'action initiale, comme par réaction bienfaisante aux événements, créa-

teurs de possibilités nouvelles et rééducateurs d'énergies déviées ou éducateurs de forces en sommeil, loin d'arrêter le grand œuvre de la restauration de la Lituanie dans son antique indépendance, la guerre mondiale en a plutôt précipité le dénouement.

Dénouement capital s'il en est et qui retiendra fortement l'attention de l'histoire, comme l'évolution qui l'a préparé. Car si la Lituanie vit, c'est qu'elle avait des qualités hors pair pour ne pas périr. Noblesse l'a obligée, et elle a bien mérité sa place de race à part auprès des grandes races européennes que lui accordent toutes les ethnographies.

En effet, que de circonstances contraires! Avant tout, cet établissement par la destinée à l'intersection de trois peuples vigoureux. D'une part, les deux plus grands peuples slaves, qui pouvaient offrir, et ils l'ont fait, soit tour à tour, soit simultanément, dans toutes ses variétés et jusque dans ses chatoiements, par Byzance ou par Rome, l'antique culture méditerranéenne... adaptée à leurs fins rien moins qu'altruistes et d'autant plus énergiques ou souples dans la réalisation — d'autre part le peuple allemand qui, lorsqu'il est fort, l'est à un si haut degré, avant Tannenberg 1410 comme avant et surtout après Tannenberg 1914! Ensuite, avoir été, bénévolement et par surprise, à la discrétion suprêmement hostile de l'un d'eux, le Polonais, comme jamais peuple, même vaincu, ne le fut! Que de motifs de se dissoudre ou d'être dissout physiquement et moralement!

Ceci, part possible des masses et ensembles. Quant à celle des individus, que n'en fallait-il pas attendre quand il s'agissait de politiques comme Catherine II, Alexandre Ier, Nicolas Ier ou d'une forte personnalité

comme celle d'Alexandre III ? La Lituanie a subi tous les régimes de thérapeutique générale de l'Empire des tsars et quelques-uns à elle : homéopathie et allopathie, jet chaud et jet froid, « simples » et opérations, eau de rose et eau-de-vie, avec ou sans monopole : rien n'y a fait. Ni le despotisme éclairé de la fin du XVIIIme siècle, dans l'angoisse du contre-coup des événements de France, ni la politique libéralisante d'Alexandre Ier, ni la réaction sauvage de son successeur, ni le libéralisme quasi-occidental de l'émancipateur des serfs, ni le nationalisme chauvin de son fils, ni la politique d'à-coups aux résultats parfois sanglants — encore qu'involontairement — du dernier des Romanow n'ont pu faire dévier la Lituanie du droit chemin de sa vie particulière et de ses destinées à elle. C'est la leçon qui se dégage des siècles et qu'elle donne à tous.

Aussi, l'Allemagne a-t-elle été bien inspirée chez elle de ne pas céder à certaines injonctions, de résister à certaines suggestions et de se défendre de certaines tentations en ne tirant pas de la « carte de guerre » les conséquences que des temps de lois d'airain, moins respectueux de la personnalité des individus et des peuples, auraient pu en tirer. En ce qui concerne la Lituanie, l'histoire, aussi la plus récente, y compris celle qu'elle a elle aussi vécue dans ses rapports avec le peuple des bords du Nemunas, a été à même de lui en montrer d'avance la parfaite inanité. Intelligente et pratique comme elle est, elle a tiré des constatations faites, la seule leçon qu'elle comportait. Mais il ne faut pas s'arrêter à mi-chemin et stopper auprès de la vieille solution polonaise. La Lituanie est en mesure d'exister par ses propres moyens — le présent livre a dû en don-

ner surabondamment la conviction au lecteur — naturellement prête à tous les rapports de bon voisinage et d'entr'aide qu'impliquent la vie des peuples et, tout particulièrement, les services rendus d'où qu'ils viennent ou soient venus.



ERRATA

Pag.	lig.	Au lieu de :	Lisez:
11	3	règlements	règlement
11	15	se trouvait	se trouvant
25	titre	Bassanavicius	Basanavičius, de même dans les pp. qui suiv[t]
26	14	Vilnus	Vilnius, de même dans les pages qui suivent
27	20	ennoblit	anoblit
28	24	en joie	une joie
30	26	Donelaitis	Duonelaitis
33	3	année d'étude	années d'études
32	31	ne ne se prête pas	ne se prête pas
43	8	Itchas	Ičas
49	4	admis	à demi
50	13	cemme	comme
50	15	reconnaissance	renaissance
50	16	qalifie	qualifie
50	16	propre terme	propres termes
55	19	les modèles	des modèles
56	14	du sens	au sens
57	5	Keistatis	Keistutis
61	19	ces deux exemples	deux exemples
62	5	Apžvalga	l'Apžvalga
63	24	Karevicius	Karevičius
64	1	promesse	promesses
64	4	s'en suivit	s'ensuivit
66	3	« bonne lecture »	« bonnes lectures »
66	31	Kovno	Kaunas
67	20	quelques romans excellents parmi lesquels	quelques romans excellents, parmi lesquels
67	24	l'auteur romantique	l'école romantique
68	4	le Zola lituanien	ce Zola lituanien
70	5	avant guerre	avant-guerre
70	12	termes digne	termes dignes

Pag.	lig.	Au lieu de :	Lisez :
70	15	Margalis Vaitkus	Margalis, Vaitkus
71	23	qui donne	qui donnent
71	25	mytologie	mythologie
72	7	Berlichengen	Berlichingen
72	20	bientot	bientôt
72	25	Lituanie.	Lituanie prussienne.
75	13	(chez Bernheim),	(chez Bernheim).
77	16	du peuple et peuple des campagnes	du peuple et du peuple des campagnes
77	21	sur bois eu en statuettes	sur bois ou en statuettes
77	22	familière	familières
79	31	du cinquième	du cinq centième
79	32	le Bouvins	le Bouvine
81	19	Conservatoire de Petrograd	Conservatoire de Petrograd, de Ratisbonne et de Rome
90	17	apparences captieuse	apparences captieuses
91	29	qu'il occupe	qu'il occupa
92	3	Mogilew	Mohilew
100	3	Paneris	Panevežis, de même dˢ les pages qui suivent
103	3	tant en développant	tout en développant
128	4	Appolline	Apolline
129	21	Gongrès	Congrès
131	16	ernas	Šernas
131	20	l'intelligence de	l'intelligence des
132	5	Pokof	Pskof
132	10	Zidonavicius	Zidanavičius
133	19	Sandova	Sandora
135	12	tant de rien	tout de rien
138	1	action	l'action
158	18	Guédémin	Gedeminas
158	26	1863	1864
159	33	pétitiens	pétitions
162	3	Veiverai	Veiveriai
162	6	les sentiments	des sentiments
172	24	les gouvernants	le gouvernement
175	5	persuader les	persuader aux
175	13	provoqua un grand enthousiasme	provoqua un si grand enthousiasme
179	3	polonoman	polonomane

Pag.	lig.	Au lieu de :	Lisez :
179	27	décidèrent	décident
179	29	l'attacher	la rattacher
179	30	une propagande	de la propagande
180	19	s'enlisait	s'enlizait
183	29	vos froissez	vous froissez
204	14	Ménar-Dorian	Ménard-Dorian
212	14	Pie IX	Pie X
220	24	le régine	le régime
224	3	Le haut cergé	Le haut clergé
227	31	Tižlé	Tilže
228	1	iniative	initiative
245	25	dans la langue lituanienne	en langue lituanienne
283	10	gestar	gestor
309	11	irrendenta	irredente

INDEX BIOGRAPHIQUE

K

L

M

TABLE DES MATIÈRES

VII

VIII

IX